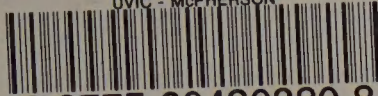


UVIC - McPHERSON



3 2775 90430280 8



UNIVERSITY
OF VICTORIA
LIBRARY

Il a été imprimé de cet ouvrage

*50 exemplaires sur papier de Hollande Van Gelder, numérotés
de 1 à 50.*

L'édition originale a été tirée sur papier d'alfa.

Exemplaire de
L'ÉDITION ORIGINALE

**LE ROMAN ET L'HISTOIRE
D'UNE CONVERSION**

DU MÊME AUTEUR

La Provence mystique au XVII^e siècle. *Antoine Yvan et Madeleine Martin.* (PLON-NOURRIT ET C^{ie}.)

Bossuet. Trois volumes de la Bibliothèque française. (PLON-NOURRIT ET C^{ie}.)

L'Inquiétude religieuse (1^{re} et 2^e série). (PERRIN.)

Ames religieuses. (PERRIN.)

Newman. *Essai de biographie psychologique.* (BLOUD et GAY.)

Le Bienheureux Thomas More. (GABALDA.)

Apologie pour Fénélon. (PERRIN.)

Histoire littéraire du sentiment religieux en France, depuis la fin des guerres de religion jusqu'à nos jours. (BLOUD et GAY). I. L'Humanisme dévot; II. L'Invasion mystique; III. L'École française; IV. L'École de Port-Royal; V. L'École du père Lallemant; VI. Marie de l'Incarnation, Turba Magna.

Pour le romantisme. (BLOUD et GAY.)

Les Deux Musiques de la prose. (LE DIVAN.)

HENRI, JEAN et ANDRÉ BREMOND. — **Le Charme d'Athènes et autres essais.** (BLOUD et GAY.)

HENRI BREMOND

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

LE ROMAN ET L'HISTOIRE
D'UNE CONVERSION

ULRIC GUTTINGUER ET SAINTE-BEUVE

d'après des correspondances inédites



PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET C^{ie}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE - 6.

Tous droits réservés.

UNIVERSITY OF VICTORIA
LIBRARY

Copyright 1925 by Plon-Nourrit et Cie.
Droits de reproduction et de traduction
réservés pour tous pays.

MONSIEUR LE CHANOINE A. MUGNIER

Rosalie, Octavie, Élyse, Adèle, Ulric, Sainte-Beuve...; voici un blême cortège de pécheurs et de pécheresses, qui frappe à votre porte miséricordieuse; et moi, avec eux, étonné encore, sinon confus, de m'être joint à cette caravane en détresse, puis, chemin faisant, d'avoir accueilli, provoqué même la confiance de leurs secrets. Je les ai rencontrés, navrés et honteux, comme je remontais de Jéricho à Jérusalem. A les voir si abandonnés, si lamentables, j'ai été pris de compassion; j'ai lavé et pansé de mon mieux leurs blessures — infundens oleum et vinum, mais plus d'huile que de vin —; j'ai laissé ma voiture aux plus innocents, aux plus tendres, Rosalie, Octavie, Élyse, Adèle; et, tournant le dos à Jéricho, la ville inhumaine, nous avons, de compagnie, Ulric, Sainte-Beuve et moi, rebroussé chemin, à petits pas douloureux, vers Jérusalem. Vous serez notre dernière étape : curam illius habe...

Octobre 1925.

SOURCES

Imprimés. Le roman d'*Arthur*, publié par Guttinguer en 1836, et dont la *Bibliothèque romantique* (Presses françaises) vient de donner une nouvelle édition, avec une préface de moi. (Pour les citations d'*Arthur*, je renvoie toujours à cette réédition qui reproduit exactement l'original); — le roman d'*Arthur*, commencé par Sainte-Beuve, et que M. de Spœlberch de Lovenjoul a publié, en 1901, dans son *Sainte-Beuve inconnu*; — *les Deux Âges du poète*, par Ulric Guttinguer, Paris, 1844 (nombreux poèmes autobiographiques); — *Volupté* et les *Poésies complètes* de Sainte-Beuve; — Léon Séché, *la Jeunesse dorée sous Louis-Philippe*, Paris, 1900 (précieux documents sur Guttinguer). On trouvera une bibliographie plus complète dans notre *Arthur* de 1925; je n'indique ici que les textes essentiels.

Inédits. Deux gros recueils, appartenant aux collections de Chantilly, et dans lesquels le diligent Vicaire a réuni tout ce qui, parmi les papiers que Lovenjoul a légués à l'Institut, a trait aux relations

entre Guttinguer et Sainte-Beuve (correspondances ; documents confiés par Guttinguer à Sainte-Beuve pour la préparation de l'*Arthur* de celui-ci) ; — lettres de Guttinguer aux Victor Hugo, qu'a bien voulu me communiquer mon éminent confrère, M. le Président Louis Barthou ; — lettres de Guttinguer à Auguste Le Prévost, que leur possesseur, M. H. Gonse, m'a très aimablement fait connaître ; — les premiers chapitres d'un roman inachevé de Guttinguer, *Albert, mémoires d'un cy-devant jeune homme* ; ce dernier fragment appartient à M. A. Séché, qui l'a mis à ma disposition avec la meilleure grâce du monde.

LE ROMAN ET L'HISTOIRE D'UNE CONVERSION

I

Nous avons deux *Arthur*, l'un de Sainte-Beuve, l'autre d'Ulric Guttinguer. Le premier, abandonné en cours de composition, et dont il ne nous reste qu'une centaine de pages, a été publié en 1901 par Lovenjoul (1) ; le second chez Renduel en 1836. Deux romans ? Non. Deux états d'un seul et même roman, ou plutôt d'une seule et même histoire. Tattet écrivait, le 21 octobre 1831, à Félix Arvers : « Sainte-Beuve doit avoir terminé le fameux roman dont Guttinguer lui a donné les matériaux : c'est la vie amoureuse de ce dernier et ses grandes aventures qui lui ont brisé le cœur (2). » C'est bien cela en effet. Ni d'un côté ni de l'autre, on

(1) Vicomte DE SPËLBERCH DE LOVENJOUL, *Sainte-Beuve inconnu*, Paris 1901.

(2) Léon SÉCHÉ, *la Jeunesse dorée sous Louis-Philippe*, p. 43.

n'avait à se mettre en frais d'invention. Les bonnes fortunes d'Ulric ne se comptaient pas. Aussi bien la plus récente de ses aventures, la plus, la seule tragique, était-elle encore toute chaude, toute saignante, lorsque Guttinguer, qui était déjà l'ami de Nodier et de Hugo, se lie avec Sainte-Beuve et avec Alfred de Musset (1829). Ceci est d'une importance capitale. On ne comprend rien à cet épisode, l'un des plus caractéristiques dans l'histoire du romantisme, si l'on prend Guttinguer pour un simple habitué de l'Arsenal ou du Cénacle. Il a été pour ses amis, mais surtout peut-être pour Musset et pour Sainte-Beuve, le romantisme fait homme ; une créature ravagée et fatale ; notre Byron. Plus tard apaisé et converti, bien que toujours jeune, il sera comme un autre Nodier, mais il s'est montré d'abord sous le signe auguste et pathétique : l'homme qui avait failli mourir, qui mourrait peut-être d'amour. Car le drame, comme nous verrons, n'était pas fini. Nos contemporains, Spœlberch de Lovenjoul, Séché, M. Gustave Simon en parlent bien à leur aise. Ulric les amuse quand il ne les scandalise pas. Un vieux beau incorrigible et déplorablement comique. Voyez-le donc comme l'a vu Musset : un océan de douleurs dont « nul œil n'a pénétré les ondes » ; un « ange du ciel tombé » et « qui va triste et courbé ». On le plaint, sans doute, mais avec quelles délices ! On l'admire

bien plus encore, on voudrait souffrir ce qu'il a souffert :

Mais laisse-moi du moins regarder dans ton âme,
Comme un enfant craintif se penche sur les eaux,
Toi, si plein, front pâli sous des baisers de femme,
Moi, si jeune, enviant ta blessure et tes maux !

Asselineau le dit fort bien : « Ces vers, datés de juillet 1829, indiquent l'idéal qu'on cherchait alors de tous côtés dans les arts et dans l'Art en général : la Passion — la Passion absolue et implacable, la Passion-martyre, la Passion-île escarpée et sans bords, où brûlait d'entrer, pour n'en jamais ressortir, pour y mourir assouvie et consumée, toute une génération d'hommes à qui les abus d'esprit du dernier siècle avaient donné l'horreur de la galanterie banale et de la licence fleurie (1). » Ce fameux sonnet de Musset, « Ulric, nul œil,... » que notre jeunesse admirait confusément sans trop le comprendre, nous saurons mieux désormais, grâce à l'histoire vraie qui va nous retenir, combien il est sincère (2). Le sage Lovenjoul répondait déjà, il y a plus de vingt ans, aux classicistes d'aujourd'hui, qui veulent que la poésie romantique n'ait

(1) Notice sur Guttinguer dans le tome IV de l'Anthologie Crepet.

(2) Qu'il nous a fallu de temps pour sentir la gaucherie, la laideur de ce premier vers !

été que déclamation, que mensonge. Eh ! pas plus que la poésie de Boileau ! « L'outrance continuelle, disait Lovenjoul, la violente exaltation naturelle, commune à tout le Cénacle de 1830, qui déjà nous semblent, à l'heure présente, si fausses et si jouées, ne sont néanmoins le plus souvent que l'expression sincère d'impressions réelles (1). »

S'il en fut ainsi avec le hardi et triomphant Musset, quelle aubaine magnifique pour Sainte-Beuve que les confidences de Guttinguer — le timide, le frileux, le novice, le peu comblé Sainte-Beuve ! Quelle initiation ; que de perspectives ouvertes ; que de leçons pratiques ; quelle invitation au voyage, et quel guide pour le voyage ! De l'un ou de l'autre, on ne saurait dire quel est celui que le tendre Guttinguer chérit le plus ; mais, dès les premières rencontres, ces deux amitiés prennent chacune leur couleur particulière. Alfred n'est pour Ulric qu'un jeune camarade, tour à tour le plus tragique et le plus étourdissant des cadets ; il leur arrive d'oublier la Passion-martyre, et de s'amuser comme deux fous. Une jolie chanson que Guttinguer écrira plus tard, rappelle ces alternatives :

L'enfant de ce siècle sublime
A moi venait se confesser ;

(1) *Sainte-Beuve inconnu*, pp. 3, 4.

Sur le sentimental abîme,
J'ai pu l'entendre et l'embrasser.

Nous les retrouverons plus loin en cette posture.
Voici l'autre :

Quand j'ai lu les *Contes d'Espagne*,
Semblable au bouchon de champagne,
Comme lui, je sautais en l'air...

Du bouchon aux larmes, et inversement. Avec
Sainte-Beuve, rien que les larmes :

A la littérature neuve,
Je me suis voué, corps et cœur :
J'ai pris dans mes bras Sainte-Beuve,
Comme le grand Consolateur (1).

Consolateur, frère de charité, l'auteur du *Livre d'Amour*, ne riez pas. On juge aujourd'hui Sainte-Beuve avec une rigueur qui aurait surpris et peiné plusieurs de ses contemporains, à commencer par un bon juge des choses du cœur, Marceline Desbordes-Valmore. « Il y a en vous, lui écrivait celle-ci, une bienveillance de tous les temps, une pitié pour toutes les tristesses, que je n'ai rencontrée qu'en vous (2). » « De qui voulez-vous que je me plaigne,

(1) *Les Deux Ages du poète*, p. 186.

(2) *Sainte-Beuve inconnu*, pp. 202, 203. Jouffroy écrivait en 1829 à Charles Weiss : « Je voudrais bien vous envoyer (à Besançon) le poète (Sainte-Beuve), en qualité de professeur. Vous vous adoreriez ; c'est un cœur à sentir avec le

quand vous restez bienveillant et bon pour des cœurs qui vous aiment (1). »

Ou encore :

Vous avez une plume au vulgaire cachée,
Qui semble près du cœur, toute vive arrachée,
Comme si quelque oiseau, divin et familier,
Logeait dans ce cœur tendre et s'y laissait lier (2).

Elle n'a pas exploré tous les recoins de ce nid. Mais le Sainte-Beuve qu'une longue expérience lui a révélé, exquis de tendre et de patiente délicatesse, n'appartient pas moins à l'histoire, n'est pas moins réel, il est aussi vrai, il l'est peut-être plus que l'autre, que celui, veux-je dire, de la sordide fin d'aventure avec Adèle, tel que nous le connaissons ou que nous croyons le connaître. Une nuit, Marceline le vit en rêve. Il se déroba ; naturellement ! il disparaissait :

Votre mère et nous tous vous cherchions dans des jardins interminables. On vous trouvait. Vous vous mettiez à rire. Votre mère en devenait rouge de tendre colère. Alors vous vous sauviez encore, et une jeune fille, un enfant sur les bras, s'en allait après vous, disant : moi, je l'attraperai bien (3).

vôtre. » Th. JOUFFROY, *le Cahier vert... Lettres inédites, publiées par Pierre PONS, Bibliothèque romantique, Paris, s. d., p. 99.*

(1) *Sainte-Beuve inconnu*, p. 213.

(2) *Ibid.*, p. 189.

(3) *Ibid.*, p. 209.

Vision charmante, et d'une vérité si profonde ! C'est la jeune fille qui a raison. Sainte-Beuve pourrait lui dire, et à Marceline, le mot de M. Wakem à Philippe, dans le *Mill on the Floss* : *You have known the best of me*. Marceline lui écrit un autre jour :

Si vous saviez quelle détresse cachée vous venez d'adoucir, vous tressailleriez dans votre âme d'une joie divine. Je tremblais quand vous m'avez quittée. Je n'ai pu vous rien dire. Vous étiez aussi très ému... Un pauvre athée n'eût pu résister à cette preuve de l'existence de Dieu (1).

Pour elle, comme pour Ulric, le poète des *Consolations* était le « grand consolateur ». Lui demandant un « de ses quarts d'heure » pour un lettré de province, « très bien, très sobre du temps d'autrui », « si c'est chez moi que vous consentez à le voir, écrivait-elle à Sainte-Beuve, j'y gagnerai l'une de vos plus chères *consolations*!... Pardonnez-moi ce jeu de mots (2) » ; et, un autre jour : « La grande consolation dont vous relevez votre sœur (3). » Si je m'attarde à ces effusions, c'est qu'on ne réalisera jamais assez que, chez Sainte-Beuve, ce rationaliste prétendu, la sensibilité prime tout.

(1) *Sainte-Beuve inconnu*, p. 227.

(2) *Ibid.*, pp. 198, 199.

(3) *Ibid.*, p. 204.

Sa critique même est poésie (1). Guttinguer parle, dans *Arthur*, d'un Père du désert, qui, « entre autres qualités... avait celle de ne pouvoir, sans fondre en larmes, voir pleurer » les affligés. Et il ajoute :

(1) Mon étude sur Sainte-Beuve, dans *Pour le romantisme* (Paris, 1924) développe longuement cette vue. Comme elle a scandalisé les derniers rationalistes, on me permettra de citer ici quelques lignes, fort remarquables, que j'avais eu le tort de ne pas relire avant d'écrire mon chapitre : *Sainte-Beuve et l'intelligence*. Elles sont d'un critique que Sainte-Beuve estimait beaucoup et à juste titre, Jules Levallois : « Ses théories littéraires recouvrent, abritent toujours des noms propres. Il est l'homme des individus, non celui des idées. Les doctrines générales par elles-mêmes le rebutent, quand elles ne l'épouvantent pas, mais, s'il faut inventer une formule pour expliquer, rendre accessible et populaire le talent de telle individualité éminente, sous le charme de laquelle il est momentanément, on le verra toujours trouver avec une rare décision, exposer avec une lucidité merveilleuse tout un système, appuyé au besoin sur les raisonnements les plus abstraits. (Parbleu ! anti-intellectualiste n'est pas synonyme d'inintelligent.) Toute sa vie, mais plus expressément pendant sa jeunesse, sa poétique, son esthétique, a été celle de ses relations et de ses amitiés. Il s'inféodait à ses amis ; il ne les embrassait pas seulement, c'eût été trop peu, il les épousait, eux, leur talent, leurs convictions, leurs théories et leurs erreurs. Il ne voyait, ne jurait, ne vivait que par eux... (Les) *Portraits contemporains* sont peints avec les délicatesses, les raffinements, les ferveurs de la passion. » Jules Levallois, *Sainte-Beuve*, p. 62-63. Ce qui n'empêche pas, — tant nous avons de peine à réaliser nos propres idées ! — Jules Levallois de croire, dur comme fer, à « l'incrédulité » foncière, irréductible de cet ennemi des systèmes. « Fils du dix-huitième siècle, dans ce qu'il a de plus arrêté et de plus négatif..., disciple d'Helvétius..., il est revenu, dès 1840, à sa première (?) direction philosophique, et il ne s'en est plus écarté. L'in-

« Cet hommage à une excessive sensibilité sera une grande consolation pour plusieurs ; elle est puissante pour moi, je l'avoue (1). » Eh ! sans doute, mais elle ne l'est pas moins pour Sainte-Beuve, et c'est là surtout ce qui les a d'abord attirés l'un vers l'autre. Voici un des premiers billets de Guttinguer à Sainte-Beuve :

20 mars 1829. — Il me faut vos vers absolument. C'est un malade du cœur qui vous les demande, aujourd'hui, demain. J'ai perdu ce que vous m'aviez donné, et c'était ma rêverie, mon occupation. Je vous en prie, envoyez-moi ce que vous pourrez ; vous adoucirez des souffrances.

Tel fut le nœud de leur amitié commençante. Que Sainte-Beuve ait pris très au sérieux et rempli

crédulité de Sainte-Beuve était sincère, radicale et absolue. Elle a été invariable et invincible pendant trente ans. Voilà la vérité. Je voudrais qu'elle fût autre. » *Ibid.*, p. xxxii, xxxiii. On pense bien que je ne conteste pas la gravité de ce témoignage. C'est bien ainsi que Sainte-Beuve s'est montré à Levallois. D'autres l'ont vu autrement, Pavie, Collombet, Gerbet, L. de Carné, d'autres intimes, plus *congénial*, moins raisonneurs, moins agressivement spiritualistes, si j'ose dire, moins cousinien et plus chrétiens que Levallois. Pour moi, un système quelconque, radical, absolu, invincible, est incompatible avec la vérité de Sainte-Beuve. Il n'est pas moins vrai dans *Volupté* que dans les *Nouveaux Lundis*. Pour Levallois, l'inspiration de *Volupté*, des *Consolations*, bref du Sainte-Beuve d'avant 1840 est « arbitraire..., factice..., malencontreuse », etc. (p. 82). Pourquoi ? Pas plus factice que l'inspiration des *Géorgiques*, de l'*Essai sur l'indifférence*, etc., etc.

(1) Arthur, p. 174.

avec un zèle sincère son rôle de consolateur auprès d'Ulric, cela ne fait aucun doute. Une patience, un dévouement, de garde-malade et de père spirituel. Mais, pour peu qu'on le connaisse, on devine bien déjà que ce ministère le passionnera aussi pour d'autres raisons. Il n'est pas simple, personne ne l'est, et, chose plus grave, il n'est pas sain. Confesseur d'autant plus douteux, j'allais dire d'autant plus louche, qu'il est plus inflammable, et que son propre cœur a jeûné davantage. Délectation morose, disent les théologiens, et ce n'est pas lui qui me blâmerait d'appeler ici les choses par leur nom. Avide médecin, il sonde et, tout ensemble, il aspire les blessures de son ami. Lentement, pesamment, délicieusement, il se mire en elles, et il tâche de les faire siennes. Troublante sympathie, qui dégénère insensiblement en mimétisme, achevant de lui persuader que son amitié pour Adèle Hugo pourrait, devrait être, était déjà de l'amour, de l'amour à la Guttinguer. En écrivant, sous la dictée de son ami, le roman d'Arthur et de Julie, le roman d'Arthur et d'Élyse, il s'entraîne à vivre le roman d'Amaury et de Mme de Couaën.

Guttinguer a toujours vu dans son aventure une belle matière à mettre en roman. Dès le 8 décembre 1828 — c'est-à-dire au lendemain même,

semble-t-il, de la trahison de sa Rosalie — il écrivait à Victor Hugo :

J'étais bien malheureux, découragé de tout au monde, si ce n'est peut-être de la poésie, de la vôtre au moins. Je suis venu achever de mourir dans une campagne isolée, où même la vue de mes enfants me faisait mal ; si quelque jour je peux vous expliquer le fond de mon âme, vous ferez avec votre admirable talent, un livre singulier (1).

Cette œuvre unique, pourquoi Guttinguer ne l'écrirait-il pas lui-même ? C'est ce qu'ont dû lui dire ses amis du Cénacle, Victor Hugo tout le premier, puis Sainte-Beuve, avec l'autorité spéciale que lui conférait sa mission de directeur. Ulric en vérité ne demandait pas mieux. Au printemps de 1829, il a déjà commencé. Que Sainte-Beuve le vienne donc voir à Rouen :

5 avril 1829. — C'est là que j'aimerais vous lire le déplorable ouvrage dont chaque ligne me brise le cœur...

Quelques jours après, 9 avril, il songe à un article sur le *Joseph Delorme*, « dans les intervalles que me laisse, dit-il, la plus grande douleur de l'homme :

(1) Collection de M. Barthou. En dehors de son intérêt immédiat, ce bel autographe fait un peu de lumière sur la chronologie de notre sujet. La catastrophe — la trahison de Rosalie — était, en décembre 1828, un fait accompli, mais encore récent.

celle d'une âme perdue pour jamais qui, pour jamais, devait être unie à la nôtre, » et il ajoute :

J'essaie en vain ce livre que vous m'avez demandé. Je n'ai pas la force nécessaire à le poursuivre. J'écris une phrase, et je prononce un nom, et je vois une image, et je retombe écrasé sous un mot : jamais.

Alors je vous lis... Tout à l'heure, c'était l'enfant rêveur dont la fin est si semblable à la nôtre :

Et l'affreux souvenir revenant s'y mêler
Gâtera tout, soleil, flots bleus, doux nom de femme !
Malheur à qui sonda les abîmes de l'âme (1) !

Très bien ! Oh ! Très bien ! Parmi l'horreur de mes regrets, vient se mêler la pensée que je ne *lui* lirai pas des vers qu'elle eût pu comprendre. Car celle-là (Rosalie)

avait un cœur capable au fond
De sentir le poète et son amour profond (2)...

Là-dessus, une foule d'incidents, que nous allons bientôt dire, et qui auront pour conséquence de modifier profondément le plan primitif du livre. Ulric s'apaise quelque peu, et, qui plus est, il se convertit. *Arthur* racontera cette conversion ; *Arthur*

(1) *Poésies de Joseph Delorme*, l'Enfant rêveur.

(2) *Ibid.*, En m'en revenant un soir d'été. — Sainte-Beuve avait écrit :

Non pas qu'elle ait, je pense, un cœur capable, au fond,
De sentir le poète et son amour profond...
Mais elle est blonde et blanche...
Et, quand elle soupire, on croit qu'elle a compris.

sera écrit par Sainte-Beuve. Cette dernière décision a dû être prise en avril ou en mai 1830.

29 mai 1830. — Je vous enverrai la semaine prochaine un paquet de matériaux, et vous voudrez bien donner la vie à tout cela... Je ne saurais trop vous recommander les déguisements, les inventions pour décontenancer les curieux.

Ces « matériaux », il en avait déjà une malle pleine, et il continuait à écrire.

30 mai. — J'ai fini hier Saint-Guilhem et la scène du fauteuil. La contredanse réservée vient plus tard... (1).

30 novembre. — Faites un livre vrai...

Comment d'ailleurs, cette collaboration, d'abord très active, frémissante même, se refroidit peu à peu, jusqu'à cesser enfin tout à fait ; comment, à l'*Arthur* inachevé de Sainte-Beuve succédèrent les deux *Arthur* de Guttinguer, celui de 1834 et celui de 1836, c'est ce que dira le présent travail, les observations préliminaires que l'on vient de lire n'ayant pas eu d'autre objet que de faire pressentir l'importance particulière d'un épisode romantique

(1) Pendant son voyage de 1829, qui sera raconté plus loin, Guttinguer était allé d'Aniane à Saint-Guilhem : excursion qui lui avait laissé un souvenir très vif. Ces pages sur Saint-Guilhem n'ont pas été conservées. Perdue également la scène du fauteuil et celle de la contredanse, qui ont dû précéder de peu et préparer la « trahison » de Rosalie.

mal connu jusqu'ici et néanmoins assez mémorable. L'*Arthur* de Guttinguer n'est pas un chef-d'œuvre, un digne pendant de *Volupté*, mais c'est un document de premier ordre, le plus riche peut-être que nous possédions sur l'histoire religieuse du romantisme français ; et il se trouve par bonheur que les lettres inédites de Guttinguer à Sainte-Beuve, léguées à l'Institut par M. de Lovenjoul nous permettent, soit de contrôler, ligne à ligne, soit de compléter ce document. Encore une fois, il ne s'agit pas ici d'un roman, admirable ou médiocre, mais d'une histoire authentique, l'histoire d'Ulric Guttinguer revenant à la foi et à la pratique religieuse, sous le regard plus attendri que moqueur, sous la direction de Sainte-Beuve.

II

Les Guttinguer nous viennent de Suisse. Le père du nôtre, Jean-Ulrich, originaire de Winfelden, se fixe à Rouen vers la fin du règne de Louis XV. Son contrat de mariage (1785) le dit marchand. Financier peut-être. Il sera plus tard « directeur du Comptoir d'Escompte de la Banque de France établi à Rouen, en exécution des décrets impériaux des 18 mai et 24 juin 1806. » Il était protestant. Sa femme, Marie-Rose Filleul, catholique. Les Filleul, marchands, eux aussi. Le père de Marie-Rose, Nicolas Filleul, est mentionné en 1750, comme sabotier ; en 1752, comme quincaillier ; en 1753, comme marchand. Marie-Rose, née à Fleury-la-Font, le 13 janvier 1752. Ici un problème, qui m'a beaucoup tourmenté. Notre Ulric est-il catholique ? Séché affirme résolument que non. Si, d'aventure, il a raison, c'en est fait de la critique interne. Ni les propres ouvrages de Guttinguer, ni les documents innombrables que nous possédons, un seul excepté, ne me semblent permettre le moindre doute à ce sujet. Il est vrai

que, le diable une fois levé, on voit ses cornes partout. Du jour où l'on m'a dit que La Bruyère ne savait pas le grec, j'ai flairé des contresens sous toutes les lignes de son *Théophraste*. Un ou deux mots de Guttinguer peuvent, à la rigueur, prêter une ombre d'apparence à l'affirmation de Séché. Parlant d'une de ses filles à Sainte-Beuve, il dit, le 30 août 1834 :

C'est une pauvre créature bien incomplète, mais qui ■ des côtés bien poétiques et bien religieux, elle a tous les défauts et toutes les vertus catholiques.

Il lui arrive aussi de traiter le clergé sans aménité :

Les prêtres, ô les prêtres surtout, qu'ils me font haïr Dieu ! (nov. 1829).

Catholique fils de protestant, qu'il nous juge parfois du dehors, comme le faisait son père, ce dédoublement passager ne tire pas à conséquence. Le 6 septembre 1830, n'écrira-t-il pas à Sainte-Beuve :

Vous êtes malheureux, vous travaillez à le devenir beaucoup plus pour l'éternité. Pensez-y ! Hélas ! ni moi non plus je n'ai pas une foi catholique bien sincère ni bien robuste

Avec cela, il est certain que ses parents se sont mariés au Consulat de Hollande, terre protestante ;

mais pourquoi pas, avant ou après, dans une église catholique? Pour ces mariages mixtes, quel était l'usage du temps? Les pièces nous manquent, mais je crois fort que le mariage n'aurait pu se conclure, si Jean Ulrich ne s'était engagé à faire élever les enfants dans la religion de la mère. Il ne semble pas avoir été un calviniste bien farouche. Déiste plutôt et très débonnaire. Ulric-Arthur assiste au baptême de son frère dans une église catholique (1787). Il a deux ans; il ne cesse d'éteindre le cierge qu'on lui a confié, en sa qualité de parrain, et le vieux bedeau finit par le convaincre que « cela était mieux allumé qu'éteint (1). » A trois ans, il se voit « dans le jardin d'un presbytère de campagne, chez un frère de sa mère qui était curé en Normandie »; il évoque « la figure douce, fraîche et tout évangélique de son oncle-curé (2). » Plus loin, dans le beau chapitre sur la *Cathédrale* (de Rouen) :

Oh ! sur ce parvis, bien des fleurs ont été semées... Aux jours de mon enfance, j'en ai répandu des corbeilles entières devant les bannières de mon Dieu, quand nous regardions avec transport nos beaux dra-

(1) *Arthur*, p. 10.

(2) *Ibid.* Il y aurait eu, d'après le roman, deux prêtres du côté maternel. Tout est possible, mais, vers 1788, sa famille catholique n'aurait-elle pas montré plus de rigueur à Marie-Rose Filleul, si celle-ci avait abandonné ses enfants à la religion de son mari?

peaux, cramoisi et blanc, enflés et ondulés au souffle de la douce brise de juin. Quels tapis de genêts, de bluets, de grandes marguerites, nous faisions au Saint-Sacrement, ô Seigneur (1) !

Ainsi, à toutes les pages du livre. Pas un mot de religion qui ne soit d'un catholique de toujours. J'ai déjà dit que, dans son roman, il n'invente quasi rien. A quelles fins, d'ailleurs, aurait-il voulu nous donner le change ? Protestant converti au catholicisme, pourquoi aurait-il éloigné de son récit tous les souvenirs d'une aventure aussi intéressante ? Resté protestant, mais revenu à la pratique exacte de sa religion, pourquoi aurait-il camouflé cette conversion ? S'il eût tenté l'une ou l'autre de ces deux gageures, si vaines, si choquantes même, comment Sainte-Beuve, son conseiller de toutes les pages, l'eût-il laissé faire ? Comment ne nous eût-il pas mis tôt ou tard dans la confidence ?

Voici néanmoins une lettre que je dois à l'obligeance de M. H. Gonse, et qui semblerait trancher le débat en faveur de Séché. Adressée à Auguste Le Prévost, elle a été écrite entre 1822 et 1826, et, très vraisemblablement, peu de jours après la mort du père d'Ulric.

Nous sommes dans toutes ces misères qui suivent un grand malheur, et qui font sentir à quel triste

(1) *Arthur*, p. 204.

monde on appartient, puisqu'il faut à chaque instant se détourner de sa douleur. Mes enfants ont été admirables ; la religion, sans dessécher leurs cœurs, sans priver leurs yeux de larmes, leur a déjà donné une force, un courage que je n'espérais pas.

Que LA NOTRE m'a paru froide et incomplète ! Point de chants funèbres, point de prières dans le temple, quelques phrases boursouflées et vides de celui qui remplaçait le ministre, car celui-ci était absent. Combien peu de dignité dans tout cela ! Je croyais que quelque cérémonie suivait ou pouvait suivre plus tard. La réponse du ministre à qui je le demandais m'a glacé le cœur : « Nous ne prions pas pour les morts ! »

Tout me dit que cet événement aura une grande influence sur ma vie.

Aucun doute ne semble possible : Ulric, à cette date, ne se regarde pas comme catholique. « Notre culte. » Remarquez, du reste, que de ce culte il n'a pas l'air de savoir grand'chose. Il fait figure d'étranger dans ce temple ; on dirait qu'il vient d'assister, pour la première fois, à un enterrement protestant. Avec cela, nulle trace, plus tard, d'une abjuration quelconque. Gravement malade, en 1835, on appelle auprès de lui un prêtre, qu'il a déjà mis depuis longtemps au courant de ses plus intimes secrets, et qui, sans plus de formalités, le prépare à se confesser. Je conjecture donc qu'il a été baptisé catholique, et que, plus tard, ne professant d'ailleurs aucune religion, il se sera confusé-

ment réclamé de celle de son père, qu'il savait fort bien n'être pas la sienne propre, jusqu'au jour où, revenant à la pratique religieuse, il s'est annexé, comme d'instinct, à la religion de sa mère, de ses filles et de ses meilleurs amis.

Aussi bien son éducation n'a-t-elle été ni catholique ni protestante. « Dans l'honnête maison paternelle, la religion exercée peut-être (1) dans ses commandements ne l'était nullement dans ses pratiques... L'Église y était méconnue et sacrifiée à l'esprit philosophique, à une philosophie toute morale, sans culte et sans prières (2). » Peut-être exagère-t-il un peu. Mme Jean-Ulrich n'était pas sans un reste de religion. Elle l'a montré pendant la Terreur (3). Personne insignifiante, du reste, et frivole : tout sentiment comme lui et toute faiblesse. Peut-être un peu sotte. Ulric a des parties de niais qui lui viennent, je crois, de ce côté-là. Faut-il prendre à la lettre une des pages les plus étonnantes, et, dans l'ensemble, les plus vraies d'*Arthur*? Ulric a douze ans ; il est « incrédule, indifférent aux pratiques religieuses, et n'en connaissant que le *pater*, que quelque bonne de la campagne avait mis dans sa mémoire d'enfant. »

(1) Cet injurieux « peut-être » n'est pas d'un homme qui pèse ses mots. Guttinguer écrit presque toujours ainsi.

(2) *Arthur*, p. 27.

(3) Cf. *Arthur*, pp. 19, 20.

Comment? Ni sa mère, ni sa grand'mère? et celle-ci a un fils prêtre, mort jeune, et dont elle parle sans cesse! Enfin le voici gravement malade. Seul, dans sa chambre, il le croit du moins. Son père est là toutefois. Un mieux soudain se déclare, et aussitôt la pensée lui vient de prier, de remercier Dieu qui l'a sauvé. Il commence le *pater*, « à haute et lente voix avec une effusion d'âme et un accent », qu'il ne retrouvera jamais peut-être. Quand il a fini, « la voix de son père, retenue jusque-là par l'attention et la surprise, répondit avec la plus tendre et la plus profonde émotion : « C'est bien, c'est très bien, mon enfant! (1) » On peut romancer plus ou moins, on n'invente pas des scènes pareilles. Que de choses dans ce « très bien »! N'est-il pas d'un homme, qui, pour une raison ou pour une autre, respect humain, demi-indifférence, discrétion que lui imposent des engagements antérieurs, s'est abstenu de veiller sur l'éducation religieuse de son fils, déplorant peut-être, au moins par moments, la négligence, la frivolité de sa femme, résigné amèrement à se taire sur ce point comme sur d'autres? L'illumination subite d'Arthur, cette explosion de foi et de ferveur ne paraissent pas moins remarquables. A douze ans Ulric est déjà ce qu'il sera longtemps encore, une âme naturelle-

(1) *Arthur*, pp. 131, 132.

ment religieuse, chez qui la prière, une prière facile et douce, jaillit parfois d'elle-même.

Cette première crise de piété avait été précédée par une première et lourde chute, sur laquelle, s'il n'avait tenu qu'à lui, nous serions copieusement édifiés. A neuf ans, « l'impureté l'avait pris », lui « avait mis sa robe dévorante ». Des chapitres d'*Arthur*, celui-ci n'est pas le moins clair. Sans la critique, infaillible déjà, du jeune Sainte-Beuve, il l'eût été davantage. Il écrit à Ulric le 21 juin 1836 :

Je vous lis et vous ai lu avec soin... Pour l'impression, il faudra supprimer certaines circonstances, l'endroit de la corruption de l'enfant... Oh ! jamais de ces choses-là ! Un mot au plus pour indiquer l'enfance flétrie, mais il faudrait redoubler les voiles et l'ombre (1).

On le mit en pension, et, semble-t-il, à Paris. Là-dessus de très curieux détails, et, comme toujours, autobiographiques, dans un roman que Guttinguer a laissé inachevé, et qui aurait eu pour titre : *Albert, mémoires d'un cy-devant jeune homme* (2).

Le dix-huitième siècle allait finir. Nous étions encore sous le Directoire expirant, on chantait, on dansait même. Les fiacres avaient reparu... Le Conseil des

(1) Le 4 juillet 1836, Sainte-Beuve revient à la charge, demandant la suppression de ce passage et de quelques autres, « qui seraient en désaccord avec votre but ultérieur ».

(2) M. A. Séché, à qui appartient l'ébauche de ce roman, a bien voulu me la communiquer.

Anciens occupait encore les Tuileries ; des pensionnats nombreux s'étaient établis dans les plus beaux hôtels du quai d'Orsay, du faubourg Saint-Honoré et du faubourg Saint-Germain. Albert... continuait des études très peu sévères dans l'hôtel Chauvelin de la rue d'Angoulême, où les classes s'installaient avec le réfectoire dans d'immenses salons dorés, admiration des élèves en carmagnole ; au milieu d'un parc immense dont les acacias et les tilleuls protégeaient les récréations prolongées. Un ancien professeur au collège de Navarre, ce qu'il rappelait toujours avec orgueil, M. Lecrosmier, que l'on appelait *Lecro*, en avait la direction qu'il pratiquait avec dignité et des commencements de réformes et de bonnes manières. On donnait des fêtes splendides aux parents, et nos sœurs et nos mères y paraissaient dans les costumes du temps, c'est-à-dire presque nues, mais souriantes (1)... Les églises étaient rouvertes et les cultes restaurés, et nous eûmes deux fois par semaine des instructions chrétiennes, qui ne laissaient que (*sic*) de nous étonner, nous autres petits impies du Temple de la Raison. Cela ne nous empêchait pas de lire sous le couvercle de nos pupitres de classe les aventures de M. de Faublas et les odes de Piron, qui dépravaient nos sens et nos âmes. Nous y mêlâmes bientôt *Atala* et *Delphine*, les premiers correctifs de l'immoralité amoureuse et charnelle qui nous dévorait. Ce fut une transition que nous acceptâmes du génie.

Par où l'on voit combien sont injustes ou étourdis les critiques d'aujourd'hui qui ne trouvent qu'à

(1) Cf. les lignes d'*Arthur* sur les fêtes scolaires p. 23.

censurer dans la conception romantique de l'amour. Il ne s'agit pas de comparer Chateaubriand, Lamartine, George Sand elle-même à Corneille ou à Mme de La Fayette, mais à leurs devanciers immédiats, les pornographes triomphants de la fin du dix-huitième siècle et du commencement du dix-neuvième. Même remarque sous la plume de Fontaney, à propos de *Han d'Islande*.

Nous qui..., au sortir du collège, avons lu ce roman de jeune homme, nous l'avons réhabilité bien vite. Il a frémi sur nos lèvres ce chaste baiser qu'Ordener prend sur les lèvres d'Éthel, dans le noir corridor de la tour. Ce baiser, nul de nous ne l'a depuis oublié. C'est qu'il était pour nous comme une ablution. Il semblait que ce pur et nouvel amour avec lequel sympathisaient nos âmes, les lavât des souillures qu'y avaient laissées le *Faublas* et tout ce que, en cachette, au lycée, dans notre ardente et inquiète curiosité, nous avions pu parcourir de sales et de honteux ouvrages. Ce roman de poète nous rangeait du parti de la réaction qui se préparait contre M. Pigault-Lebrun et son école fangeuse (1).

Expérience commune parmi les jeunes gens de cette époque. Sur la marge du passage d'*Albert* que nous venons de lire, Guttinguer avait écrit : « Citer le mot de Musset sur *Faublas* comparé aux

(1) Cité par E. ASSE, *Les Petits Romantiques*, Paris, 1900, p. 24.

Harmonies de Lamartine, dans les souvenirs d'Olivier. »

Albert... sortit du pensionnat pour retourner dans sa ville natale (Rouen), où son père avait, bien avant la Révolution, créé une maison de commerce, à laquelle l'ordre et la paix rouvraient de grandes et légitimes espérances. Il se rappelle encore la visite que fit le Premier Consul dans la capitale de la Haute-Normandie, et avec quel transport y fut accueilli le vainqueur de Marengo (1).

Albert, qui n'avait alors que seize ans et que l'on destinait au commerce, fit encore une année de très faibles études à peu près rhétoriciennes, qui le menèrent jusqu'à Tacite et Horace, qu'il devinait plus qu'il ne les comprenait. Sa nature était évidemment faible et peu sérieuse, nullement solide. Il était le dernier en thème..., et le premier en version ; il devait connaître plus tard la logique et la philosophie du cœur. Il dansait bien et avec passion...

La famille d'Albert-Arthur-Ulric vivait « dans la retraite la plus absolue et l'économie la plus sévère. » Rien chez nous des folies parisiennes, écrit le jeune homme à un de ses amis de Paris ;

Le reversi de famille, avec le sobre souper qui le suit, quand sonne à neuf heures le couvre-feu de Guillaume le Conquérant, à la grosse horloge de la ville ; le coucher à dix heures dans la chambre solitaire. Cette vie est variée, une fois par semaine, par le bal

(1) Cf. *Arthur*, pp. 22 et sq.

d'abonnés..., où la bonne compagnie choisit son personnel et danse jusqu'à minuit... Je suis parvenu à y avoir mes entrées, à quoi s'opposait mon respectable père, et que sollicitait ma faible et bonne mère, qui rêve pour son cher fils tous les succès. La faiblesse l'a emporté sur la force, ce qui arrive assez souvent quand cette force est sensible et cette faiblesse affectueuse.

Tous ces détails, qui n'ont rien de fictif, auraient pu tout aussi bien se placer dans les premiers chapitres d'*Arthur*. Il est d'ailleurs significatif que dans cette évocation des années d'enfance, Guttinguer ne songe à louer que son père :

Je déteste le commerce dont il est passionné, et il aime la solitude, la retraite, où je sens que je mourrais... Indulgent, mais avec une tristesse et un air de reproche et d'inquiétude qui m'affligent et troublent dans mes plaisirs, qui, après tout, n'ont rien de coupable, je le crois.

Tu n'imagineras jamais combien mon père est estimé et aimé dans ce pays où l'on n'aime guère que le commerce. Ces âmes, si éminemment commerciales, ont presque de la tendresse pour cette pureté, cette simplicité et cette probité antique, dont il sera la dupe honorable, je le crains. Son crédit est immense et sans bornes, il n'en use pas. La commandite d'une riche maison de Montpellier (1) lui suffit avec un capital

(1) Les Farel, je crois. Comme Guttinguer doit quelque jour nous conduire à Montpellier, nous retrouverons cette famille amie de la sienne.

que je crois très modeste, et que tout le monde croit considérable (1). Je suis dans l'admiration de mon noble père et je l'adore; ce n'est pas trop dire, je le sens, le toucher de sa main me fait battre le cœur (2).

« Le toucher de sa main, dira l'Arthur de Sainte-Beuve, parlant de son père, le son de sa voix me faisaient pleurer (3). »

(1) Il paraît bien, en effet, que la fortune de Jean-Ulrich fut toujours assez modeste. C'est là même ce qui faillit empêcher le mariage de notre Ulric avec la très riche Virginie Gueudry.

(2) *Albert, mémoires d'un cy-devant jeune homme*. Sous une forme ou sous une autre, cet *Albert*, dont il ne nous reste que peu de chapitres, faisait, je crois, partie des « matériaux » communiqués par Guttinguer à Sainte-Beuve, en vue du roman d'*Arthur*. Le sujet d'*Albert* se trouve, en effet, déjà traité, très sommairement d'ailleurs, dans l'*Arthur* de Sainte-Beuve (III et V), sujet fort déplaisant. *Albert* s'éprend de la fille, Camille, et il est bientôt séduit par la mère. Faut-il voir dans *Albert* les pages même qu'a utilisées Sainte-Beuve? Je n'en sais rien, mais je croirais plutôt que Guttinguer, malgré la résolution qu'il avait prise de ne plus toucher à ces sujets-là, aura cédé, sur ses vieux jours, à la tentation de reprendre l'ancienne ébauche, et d'en tirer un nouveau roman, *Albert*. Le manuscrit, malheureusement inachevé, est surtout précieux par ce qu'il nous fait connaître et d'Ulric lui-même et de ses parents. Il mériterait, de ce point de vue, une étude moins sommaire, que M. A. Séché nous donnera peut-être quelque jour.

(3) *Sainte-Beuve inconnu*, p. 12.

III

Guttinguer l'avoue crûment : pour un paresseux tel que lui, « sans fortune et sans mérite réel », et qui ne savait que danser, pas d'autre « carrière », — notez l'impropriété vengeresse du mot ! — qu'« un grand mariage ». Le voilà donc en campagne, « avec cette ardeur et cette puissance de volonté qui font tout obtenir. » Allons ! il n'était pas aussi brouillé qu'il le croyait avec les comptoirs. Au demeurant, j'espère qu'il se vante. Joli garçon, musicien, danseur, poète, et, ce qui vaut mieux, parfaitement aimable, tous les cœurs auront voleté sur son passage. Il n'aura eu qu'à se baisser pour choisir. Et il a choisi le mieux du monde : une dot princière et une délicieuse jeune fille, Virginie Gueudry (1). L'*Arthur* de Sainte-Beuve donne

(1) Le père de Virginie Gueudry n'était pas, comme l'a cru L. Séché, un ancien boucher, qui aurait fait une fortune considérable en soumissionnant pour les armées de la République et de l'Empire. C'était un ancien Procureur à la Cour des Comptes de Normandie, et qui fut membre de l'Assemblée provinciale de la généralité de Rouen, en 1787. Je dois cette rectification à M. Le Verdier. D'où les résistances qu'Ul-

quelques pages, celui de Guttinguer quelques lignes à ce mariage.

Avec elle, un splendide morceau de forêt, Saint-Gatien-les-Bois, à quarante minutes d'Honfleur (1). Il dira plus tard à Virginie morte :

Écoute : il est au bois une source, au vallon,
Au vallon que tu m'as donné (2)...

Cette forêt est le cadre d'*Arthur*, elle en est même un des principaux personnages. Ainsi l'*Ogdon Heath* dans *The Return of the Native* de Thomas Hardy ; ainsi la *Colline inspirée*. C'est là, du reste, que Guttinguer édifiera, en 1830, son plus rare chef-d'œuvre, le fameux Chalet, un des pèlerinages *minores* de la religion romantique, moins auguste que le château de Combourg ou que La Chénaie, moins candide que Le Cayla, mais charmant.

Le premier chapitre de la seconde partie du roman, *Arrivée dans la solitude*, nous montre Gut-

ric, sans fortune, et d'une famille plus modeste, eut à vaincre. Cf. l'*Arthur* de Sainte-Beuve, *Sainte-Beuve inconnu*, pp. 38 et sq.

Virginie Gueudry est née à Rouen le 7 novembre 1792 ; elle y mourra, chez les Guttinguer, rue Fontenelle, le 13 mars 1829. J'ignore la date exacte du mariage : 1809, 1810 ? Trois enfants : un garçon, mort jeune ; Rose-Virginie, née le 11 novembre 1811, mariée en 1836 ; Marcelle-Francine, née en 1814, mariée en 1835.

(1) Dans l'*Arthur* de Sainte-Beuve, « ma forêt de Kereuc, qui n'est pas loin de Saint-Malo », p. 17.

(2) *Les Deux Ages du poète*, Paris, 1844. *Dédicace*.

tinguer, au milieu de ses bûcherons et de ses terrassiers, poursuivant le chef-d'œuvre, pittoresque, sentimental et religieux qu'allait devenir le Chalet (1).

Me voici depuis quelques jours occupé du défrichement d'une portion de terre, hérissée de ronces et de buissons, sur laquelle je rêve déjà des pommiers et des cerisiers en fleurs, une herbe fraîche et ces *tranquilles* marguerites comme les appelle *Obermann* dans une de ses bonnes inspirations (2)...

Non moins caractéristique la belle page où il mêle harmonieusement les émotions que lui donnent ses lectures pieuses à celles qui lui viennent d'un si merveilleux paysage :

Le parfum des bois au printemps mêlé à celui des livres saints est le baume le plus fortifiant pour le corps et pour l'âme. Ce troisième volume (des *Pères du Désert*) contient des trésors que j'aime à compter, à contempler, amassés devant ma pensée rafraîchie par les

(1) Ici, je dois mettre le lecteur en garde contre une erreur assez grave de L. Séché. Lorsque Musset et Sainte-Beuve viennent voir Guttinguer en 1829, le Chalet n'existe pas encore. Guttinguer ne l'a bâti que longtemps après la mort de Virginie. Les travaux ont commencé vers la fin de 1829. Lors de ces premières visites — qui furent peut-être les dernières — à l'ami de Normandie, Musset et Sainte-Beuve descendent soit à Lamivoye, maison de campagne près de Rouen, soit à Rouen, soit à Honfleur. Séché n'a pas vu — et là est le plus grave — que la construction du Chalet était mêlée très étroitement, comme nous dirons, à l'histoire même de la conversion d'Ulric.

(2) *Arthur*, p. 153.

exhalaisons des feuilles naissantes, et renouvelée par la communication de ces écrits salutaires, Je m'attendris en songeant que ces pages furent méditées, assemblées, et naquirent aussi sous des ombrages printaniers, par de beaux matins ou de belles soirées, et qu'à plus de quinze cents ans de distance, après avoir été traduites par d'Andilly, au vallon de Port-Royal ou à Pomponne, elles sont relues, sous des arbres encore, dans les sentiers éclairés du soleil levant ou trempés de la rosée du soir; qu'elles font battre un cœur qui passe par toutes les émotions et les événements qui leur donnèrent la vie; que, nées aux déserts syriens, dans l'Orient, sous les palmiers de la Palestine, elles ont traversé les siècles, les peuples, les révolutions et les lieux, pour venir charmer une solitude de la Normandie, et suivre les pas d'un homme du dix-neuvième siècle, sous l'ombrage des chênes et des hêtres de l'Occident (1).

Un sentiment si juste et si vif de la nature, et qui s'élève si aisément jusqu'à l'émotion religieuse n'est pas d'un homme uniquement frivole. J'aime que l'admiration la plus spontanée et la plus constante d'Ulric aille d'abord soit à la forêt, soit à l'océan. Les abords immédiats du Chalet, tel qu'il les avait disposés lui-même, étaient plus riants. A droite et à gauche, des massifs d'hortensias bleus, une pelouse, un labyrinthe de deux hectares, formé par des tonnelles de rhododendrons. A travers les

(1) *Arthur*, pp. 183, 184.

arbres, des échappées sur la mer, toute proche, toute sonore. « Je comprends, écrit Séché, le ravissement d'Alfred Tattet devant ce tableau magnifique, et que Musset, Sainte-Beuve, Antoine de Latour, Dumas, Arvers et tous ceux (y compris Mme Victor Hugo) qui furent les hôtes du Chalet, de 1825 à 1850, aient tressailli d'enthousiasme à cette vue (1). » Pour moi, je veux avant tout savoir gré à ce paysage du rôle apaisant et stimulant tout ensemble qu'il a joué dans la conversion d'Ulric Guttinguer. Témoin, acteur, et, en quelque sorte, garant, dans une histoire, qui, pour si humble qu'elle nous semble, n'en reste pas moins divine. Ce n'est pas la plage d'Ostie, pas même la Trappe de Durtal. Mais qui sommes-nous pour mépriser la moindre des visites de Dieu, les moindres efforts d'un pauvre homme vers le bien? Dans ces beaux lieux, l'Esprit a soufflé, les larmes d'un vrai repentir ont coulé, des résolutions ont été prises dont quelques-unes seront tenues..., le démon de midi s'est laissé enchaîner, au moins pour un temps. *Vocem Domini Dei deambulantis in paradiso ad auram post meridiem.*

(1) LÉON SÉCHÉ, *la Jeunesse dorée sous Louis-Philippe*, pp. 96, 97. Je répète — et c'est important — que le Chalet ne fut bâti qu'en 1830. Il n'est pas sûr que Musset, ni même Sainte-Beuve, y aient séjourné. Ils l'imaginaient aisément, Guttinguer les ayant promenés vingt fois dans la forêt de Saint-Gatien, avant la construction du Chalet.

Lui aussi, d'ailleurs, ce mariage avec Virginie Gueudry, aura été un des facteurs providentiels de la conversion que je raconte. Il se peut que d'abord l'argent ait fait la courte échelle à l'amour. Bien qu'Ulric l'insinue, je n'en suis pas sûr, car il lui arrive de se mépriser plus que de raison. Mais enfin il a aimé Virginie pour elle-même, et de toute sa meilleure tendresse. Assez évaporés peut-être l'un et l'autre, pendant les deux premières années de leur bonheur, Sainte-Beuve le donne à entendre (1) ; mais bientôt la suavité paisible, le sérieux d'un amour chrétien. Elle semble avoir été vraiment religieuse, et elle l'aura gagné insensiblement à sa propre piété. A côté de la chambre de Virginie, assure Séché, « s'ouvrait un petit oratoire, qui n'existe plus. C'est là que, matin et soir..., le mari et la femme et les enfants faisaient la prière en commun (2). » « Notre vie s'ordonnait, dit l'Arthur de Sainte-Beuve ; j'étais sage et fidèle,

(1) *Sainte-Beuve inconnu*, pp. 40, 41.

(2) *La Jeunesse dorée sous Louis-Philippe*, p. 97. Il ajoute : « Ainsi l'avait voulu Virginie qui était très pieuse..., et Guttinguer, qui était protestant, l'avait laissée faire par amour, et pour se conformer à l'engagement qu'il avait pris devant l'Église, le jour de son mariage. » A-t-il eu des documents, ou n'est-ce là qu'une déduction conjecturale ? S'il y avait un oratoire au Chalet, il est certain que Virginie n'y fit jamais sa prière. Si le détail rapporté par Séché est exact, il faut placer l'oratoire ou bien à Rouen, ou bien dans une des autres propriétés de Guttinguer.

oh ! religieusement fidèle, quoi qu'on en ait pu dire, et quoi qu'il m'en ait coûté (1). »

Elle mourut brusquement après dix années de mariage (1819), lui laissant deux petites orphelines. Ce fut un chagrin profond, non pas, grâce à Dieu, semblable à celui où le plongera la trahison de Rosalie, mais, pour nous, plus émouvant. Dans ce cœur trop hospitalier, que nous allons voir si encombré, Virginie morte, Virginie quatre ou six fois remplacée gardera toujours une place réservée et sainte. Les autres vont et viennent, se succèdent, se croisent même, Virginie demeure, présente, patiente, active. Elle veille, elle pardonne, elle prie et elle attend. Doux fantôme, d'ailleurs si peu gênant que nul ne songeait à l'exiler. Et tout au contraire. « Il y a, sous bois, à quatre cents mètres du Chalet, dans un endroit délicieux, une petite source qui coule éternellement sur un lit de cailloux de grès rouge. D'où le nom de Rouge Fontaine qu'elle portait... Guttinguer la débaptisa..., il lui donna le nom de Virginie. Naguère encore, on pouvait... lire (ce

(1) *Sainte-Beuve inconnu*, pp. 40, 41. Il y a, je le crains, dans ces pages, des contaminations qui passionnent le récit plus qu'il ne faudrait. Dans l'imagination de Sainte-Beuve, Arthur, jeune marié, est déjà, au moins de désir, le romantique aux amours fatales qu'il sera douze ans plus tard. Ou bien, s'il écrit sous la dictée de Guttinguer, c'est Guttinguer lui-même qui projette sur ses années de jeunesse le tragique de son âge mûr.

nom) sur un écriteau d'ardoise suspendu par lui au tronc du hêtre qui l'ombrage (1). » *Son nom*, c'est le titre d'un des meilleurs poèmes de Guttinguer, la dédicace du recueil *les Deux Ages du poète*, publié en 1844, c'est-à-dire vingt-cinq ans après la mort de Virginie.

Son nom.

Ton nom ne fut jamais prononcé dans mes vers !
Ce fut respect, amour et piété, mon ange !
J'ai craint de profaner des souvenirs si chers.

Passagère en cet univers

Tu quittas un instant la céleste phalange,

Pour semer de fleurs mes déserts...

Et puis tu disparus ! (mystère inexorable) !

Pour me laisser sur terre à jamais misérable...

Oui, malgré ces erreurs douces parfois, ces chants,

Le malheur a suivi tous ces tristes penchants.

De l'amour vertueux j'avais perdu les charmes.

Mes liens se brisaient dans l'horreur ou les larmes ;

Ton seul nom survécut, mais si saint, si sacré,

Si triste ! je n'osais, j'ai gémi, j'ai pleuré ;

C'est un nom qu'on ne peut tracer que dans un temple,

Je te l'élèverai, je veux qu'on t'y contemple.

Écoute : il est au bois une source, au vallon.

Au vallon que tu m'as donné. Là soit ton nom !

Là je le suspendrai dans le jeune feuillage...

Attaché dans le marbre, au hêtre séculaire,

Il entendra souvent murmurer ma prière,

(1) *La Jeunesse dorée*, p. 99.

Mes regrets éternels, les frissonnantes eaux.
 Cet autel, n'est-ce pas ! vaut mieux que des tombeaux !
 Point de mort, de débris portant le doute à l'âme,
 Un bocage sacré qu'éclaire un nom de femme,
 La solitude amie ; au bruit lointain des mers,
 Les zéphyr s embaumés se mêlant dans les airs,
 Dans ces bruits solennels d'ineffable harmonie,
 Un doux nom qui s'entend ; un seul nom ! VIRGINIE !

Mme Victor Hugo, qui était venue au Chalet en 1835, écrivait un jour à Ulric : « Buvez à ma santé un verre d'eau fraîche de la fontaine Virginie, et tâchez de m'envoyer un bouquet de vos beaux hortensias bleus (1). »

(1) *La Jeunesse dorée*, p. 97.

IV

On n'attend sans doute pas de moi que je dresse ici l'inventaire, si l'on peut dire, de tous les autres amours, qui, de 1819, mort de Virginie, à 1829, trahison de Rosalie et préludes de la conversion, ont occupé notre veuf sensible et volage. Trois noms suffiront, les seuls que je n'aie pas le droit de négliger. Trois femmes donc, disons trois symboles, pour élever leur insignifiance à la dignité de l'Histoire. Octavie nous représentera les nombreuses victimes d'Ulric ; Rosalie sera son bourreau ; Angélique, moitié victime, moitié bourreau. Je commence par celle-ci.

Alexandrine-Angélique Bouquet est née à Paris, en 1799, de parents très humbles. — Élyse, pour les intimes ; Ulric ne la nomme jamais autrement dans ses lettres à Sainte-Beuve, qui l'a bien connue, et qui gardait même un autographe d'elle dans ses papiers. Lovenjoul nous a légué cette humble pièce. Pauvre Élyse, associée de la sorte à l'immortalité de l'Institut ! — Au moment où commence notre récit, Élyse vit à Honfleur, dans une villa que Guttinguer a louée pour elle. C'est là qu'elle fut pré-

sentée à Sainte-Beuve. Plus tard Ulric la prendra avec lui au Chalet, où il finira par l'épouser en 1835. Plus heureux que nous, leur fils, d'abord Gabriel Bouquet (1833), puis Gabriel Guttinguer (1835), a vu de ses yeux presque tous les romantiques. Chétive et désespérément banale, Élyse ne figure pas dans l'*Arthur* de Sainte-Beuve (1), pas davantage, à parler exactement, dans l'*Arthur* de Guttinguer. Il est vrai qu'à la fin du roman, Arthur se décide à épouser Julie, comme nous savons qu'Ulric a épousé Élyse ; il y a eu contamination ; mais, à ce détail près, la Julie des deux *Arthur* ne ressemble en rien à la seconde femme de Guttinguer.

Cette Julie des deux *Arthur*, Octavie de son vrai nom, a été la plus douce proie d'Ulric, son péché le plus vilain peut-être, son remords le plus incurable. « Femme de chambre », dit quelque part Sainte-Beuve (2). Non, pas plus que la Suzon de Figaro, et pas même autant. « L'ancienne amie de la comtesse de V..., sa lectrice, comme elle disait (3). » De très bonne maison par son père, qui, d'ailleurs, ne l'avait pas reconnue. Elle paraît longuement dans le peu qui nous reste de l'*Arthur* de Sainte-Beuve, et toute la partie romanesque de l'*Ar-*

(1) Fâcheuse confusion : Sainte-Beuve a imaginé d'appeler Élyse la Rosalie de l'histoire vraie.

(2) *Portraits contemporains*, III, p. 415.

(3) *Arthur*, p. 93.

thur de Guttinguer, lui est presque exclusivement consacrée. Nous avons jusqu'à son autobiographie, le *Manuscrit de Julie*, rédigé, sans doute, par Guttinguer, et le mieux du monde, mais très véridique, au moins dans l'ensemble (1); et nous avons, qui plus est, une notice sur elle, écrite par Guttinguer, pour l'édification de Sainte-Beuve.

Nous savons même que l'on ne dégusta nulle part « d'aussi bon café », que dans la petite maison où Ulric avait installé Octavie, et que cette aimable créature aurait pu ne jamais quitter. Ulric n'eût certes demandé que cela, car, même infidèle et absorbé d'un autre côté, il gardait pour elle quelque tendresse. Mais elle l'aimait pour de bon, et elle était fière. Après avoir désespérément essayé de le disputer à Rosalie, elle disparut pour toujours, sans donner un regret à la villa confortable où l'on buvait de si bon café. Nous la préférons ainsi, d'autant plus qu'elle mènera dès lors, semble-t-il, une vie très digne. Mais pour Guttinguer lui-même et pour ses amis romantiques, hôtes du Chalet ou de Saint-Germain, on regrette que cette aventure ne se soit pas achevée dans la vie réelle comme elle s'achève dans le roman, c'est-à-dire par le mariage d'Octavie et d'Ulric. Celui-ci n'aura que ce qu'il mérite, l'assez insignifiante Angélique. Les

(1) *Arthur*, pp. 77-94.

rhododendrons et les hortensias bleus du Chalet, la fontaine Virginie ne verront pas ce mélancolique spectacle, cette fin sereine de deux romans misérables : Adèle Hugo et Octavie, affectueusement enlacées, et se murmurant tant de choses. Le 5 décembre 1835, Guttinguer écrivait à Sainte-Beuve :

Hier j'ai appris la mort de cette pauvre Octavie, qui vivait à Rouen bien malheureuse. Elle a eu une belle mort. C'est elle qui a posé pour la Camargo de Musset. Rosalie est florissante, elle !

Reste donc cette Rosalie, Mme de F... dans l'*Arthur* de Guttinguer, Élyse, dans celui de Sainte-Beuve. Caprice d'abord, plutôt que passion. *Philanderer* émérite, Ulric n'aura pas voulu se refuser une nouvelle conquête. Puis il se sera pris à son propre jeu. C'est la courbe ordinaire de ses amourettes, mais, à cette fois, le démon de midi aura fait des siennes et ce sera « pendant plus de deux ans » (1826-1828?) un envoûtement de toutes les heures, une véritable folie.

Rosalie ! Convient-il à un prêtre de réveiller cette morte, oubliée de presque tous aujourd'hui, grâce à la médiocrité même du poète dont elle a brisé le cœur ? Oui, parce que, bon gré mal gré, elle se trouve mêlée à l'histoire religieuse du romanisme ; oui encore, parce que je dois m'être approprié plus intimement que d'autres, — je pense aux chercheurs qui fureteront après moi dans les cartons de

Chantilly — les sentiments de celui qui ne permet à personne, et, moins encore à ses prêtres, de juger le pécheur sans miséricorde ; oui enfin, puisque l'expérience du confessionnal a dû m'apprendre l'odieux, le ridicule des indignations pharisaïques et des curiosités indiscrètes.

J'ignore le nom de son père et celui de son mari. Je veux et je dois les ignorer. Sur elle, bien qu'elle nous reste assez voilée, nous ne savons que trop de choses. Ce n'est pas là, soit dit en passant, l'aspect le moins désobligeant de cette aventure. Rappelons-nous, en effet, que Rosalie vivait encore, et « florissante », au moment où furent composés les deux romans qui devaient publier sa honte. Du meilleur monde et très répandue, tout Rouen la connaissait. J'ai déjà dit que, sauf quelques entorses qu'il a fallu donner à l'exacte vérité pour dépister les indiscrets, les deux *Arthur* sont de l'histoire. Une histoire documentée comme thèse de doctorat ne le fut jamais. Détail singulier : aux intarissables communications, parlées, écrites, par lui faites à son collaborateur, Ulric avait ajouté les propres lettres d'amour qu'il avait reçues de Rosalie ! Un de ces autographes, précieusement conservé par Sainte-Beuve, tremble, frémit, supplie aujourd'hui encore, si j'ose dire, dans nos collections de Chantilly. Je connaissais déjà cette lettre, Sainte-Beuve — ils sont étonnants ! — n'ayant

pas craint de l'insérer dans son *Arthur*; mais je ne l'ai pas touchée sans émotion. Il me semblait que la pécheresse me confiait sa défense, contre la vengeance d'Ulric, inique et stupide. On verra bien que ces deux petites pages, demain vieilles de cent ans (1826?), tournent plutôt, je ne dis pas à l'apothéose, mais à l'apologie de celle qu'Ulric voulut faire passer pour un monstre. Rosalie me permet, je crois, de transcrire cette lettre. D'un côté l'autographe, — l'écriture en est délicieuse, — de l'autre, la lettre, remaniée, et peut-être assez gauchement ou inutilement, par Sainte-Beuve :

Samedi soir.

Je vous devais le reste de ma soirée et je vais l'employer à vous écrire; au moins, ce ne sera pas vous quitter tout à fait. Je ne sais si je pourrai finir ma lettre, car le bruit d'une voiture me la ferait quitter, je ne sais même encore si je pourrai l'envoyer; mais n'importe, j'écris toujours, j'ai besoin de cela, je me fie au sort, et peut-être vous arrivera-t-elle.

Vous apprendra-t-elle au moins tout ce que j'éprouve, cette lettre qu'il

Je vous devais la fin de ma soirée, et je veux vous la donner en vous écrivant. Ce sera au moins ne pas vous avoir quitté tout à fait. Puis-je, d'ailleurs, penser à autre chose et ce soir, et cette nuit, et demain encore, et tous les jours qui suivront, qu'à ce qui s'est dit et passé il n'y a qu'un instant entre nous? J'en suis hors de moi, mon ami. Je ne sais si je pourrai finir ma lettre. Je tremble en la commençant, et le bruit d'une voiture dans la rue

faut être bien imprudente pour vous écrire et bien confiante pour vous envoyer ; mais je vous écris avec la même confiance que si je vous parlais, et je ne vous fais pas l'injure de vous la refuser, persuadée que je suis que vous seul lirez jamais ce qui n'a été écrit que pour vous. Oui, vous seul, mon ami, avez reçu de moi ces marques de tendresse, et je prends à témoin le ciel et la terre de toute l'innocence de ma conduite passée. En sera-t-il toujours de même ? Il faut vous éviter pour cela, car vous devenez bien à craindre pour moi ; je vous le demande, puis-je renouveler de pareils moments sans danger ? De grâce, soyez plus raisonnable, ne me forcez pas à prendre une résolution qui me désolerait, mais que je croirais nécessaire au repos de ma vie, car je vous le répète, et je le jure encore sur tout ce qui m'est cher, je n'ai pas dans toute ma vie fait une seule faute dont le sou-

me la ferait interrompre, comme si on allait arriver exprès à cette heure pour me surprendre.

C'est que vous seul jusqu'ici, Arthur, avez reçu de moi ces marques incontestées de tendresse. J'atteste hautement le ciel que je n'ai pas eu la moindre tache dans ma conduite avant de vous connaître. En sera-t-il toujours de même ? Il faudrait vous éviter pour cela, car vous devenez bien à craindre, et des moments pareils à ceux de tout à l'heure ne se renouvelleraient pas sans danger. De grâce, soyez plus raisonnable. Épargnez notre liaison presque ancienne, à laquelle je suis déjà si accoutumée, et ne me réduisez jamais à une résolution, qui, pour assurer le repos de ma vie, lui ôterait son plus doux charme.

Où donc avez-vous pris, Arthur, qu'il n'y a qu'une espèce de preuves en amour, et qu'on ne peut croire à l'affection qu'on inspire à moins de les

venir puisse me troubler.

Adieu, ne craignez pas de distractions de ma part, j'emporte avec moi trop de souvenirs pour vous oublier; je vais revoir des lieux qui me paraîtront encore animés du charme que vous y avez répandu, c'est le seul bonheur que j'y trouverai peut-être; ne me l'enviez pas. Adieu.

Vous ne pourrez peut-être pas me lire, car je tremble en vous écrivant.

avoir obtenues? Eh quoi! s'aimer, se le dire en regards, en paroles, se choisir, et, à la campagne, à travers le monde, se rejoindre chastement dans l'intimité, languir dans l'absence, vous écrire comme je fais, ne sont-ce pas là des preuves auxquelles on doit se fier, et ne comptez-vous réellement que celles qui seraient misérables et fatales?

Adieu; ne craignez aucune distraction de ma part. J'emporte avec moi trop de souvenirs d'ici, et j'en retrouverai trop là-bas pour vous oublier. Les lieux que je vais revoir me paraîtront pleins de ma pensée. Le soleil y sera un peu plus pâle cette fois, et la nature un peu plus mourante que quand nous y étions ensemble. Ma tristesse s'en accommodera mieux, et ma tristesse loin de vous, c'est mon seul bonheur.

Adieu (1).

(1) *Sainte-Beuve inconnu*, pp. 124-126. Arthur répond à cette lettre par le poème : *O que son jeune cœur soit paisible*, que nous retrouverons dans *le Livre d'amour*.

Sainte-Beuve est battu, n'est-ce pas? Que cette lettre l'ait particulièrement ému, on le comprend certes. Rosalie, Adèle, ce sont de part et d'autre les mêmes scrupules, les mêmes premières imprudences, les mêmes prières, la même mollesse dans la résistance, peut-être aussi les mêmes demi-mensonges. Mais qu'il n'ait pas compris que de tels aveux se passent de « littérature », cela me confond. Qu'il n'ait pas senti, lui, Sainte-Beuve, qu'il fallait laisser le post-scriptum à sa place, et ne pas le transporter dans le premier paragraphe. « Je tremble en la commençant, » lui fait-il dire. En la continuant, en la finissant, et après l'avoir finie, pense-t-il qu'elle cesse de trembler (1)? Fautes, d'ailleurs, plutôt morales que littéraires. Quand il touche à de certains sujets, Sainte-Beuve s'échauffe plus que de raison, sa délicatesse l'abandonne. D'une lettre de femme, il a fait la lettre d'un homme, de l'homme appliqué, pesant, raisonneur, équivoque enfin qu'il était lui-même.

En revanche, il s'est refusé, et en artiste, et en honnête homme, à servir, à faire sienne la rage de Guttinguer contre Rosalie. On dira qu'il en jugeait

(1) Et cette rage d'expliquer! Quand Rosalie parle, et si joliment, du « bruit d'une voiture », quel besoin d'ajouter « dans la rue » et toute une queue de lourds commentaires? Et le reste à l'avenant. Notons que le manuscrit de cette copie-paraphrase est très raturé.

plus à son aise, et qu'aussi bien il n'aura pas résisté à la tentation de peindre son Adèle sous les traits de Rosalie, ou, du moins, de mêler quelque peu les deux images. Mais enfin, il savait tout de l'aventure, et, par ce qui nous reste de son *Arthur*, nous pouvons conjecturer que la faible et charmante Élyse des premiers chapitres n'aurait pas, dans les derniers, tourné au démon. Nous n'ignorons pas, du reste, que les deux collaborateurs n'ont jamais pu se mettre d'accord sur ce point. Le 17 août 1830, Guttinguer paraît déçu ; il tient déjà moins au roman, Sainte-Beuve s'obstinant à ne pas vouloir « faire (Rosalie) infâme ». Le 30 novembre 1830 :

Faites un livre vrai : peignez-nous ce que nous sommes ; elle aussi, et, je vous en supplie, que l'infâme ne triomphe pas. Souvenez-vous de ce qu'elle disait de son heureuse étoile, qui avait fait mourir sa petite fille qu'elle détestait. Je voudrais conserver ce mot.

Le rustre ! Ce mot de Rosalie est affreux, sans doute, mais sa haine, à lui, est-elle plus belle de révéler, d'aggraver de pareilles confidences ? Un mot, échappé du bout des lèvres, dans une heure de folie. Ulric lui-même ne confesse-t-il pas, à maintes reprises, qu'au paroxysme de sa passion, il a rêvé de crimes inouïs. Le poison, le poignard plutôt, ou quelque autre moyen de congédier un importun. Pour si peu, le vouons-nous aux dieux

infernaux? Quelques jours avant, 28 novembre 1830, il avait écrit :

J'ai peine à me remettre au roman... Je voudrais écraser l'infâme, et vous ne le voulez pas.

Avouez que cette collaboration-duel — Ulric, fléau, et l'autre chevalier de l'héroïne — n'est pas banale. Quand, plus tard, Sainte-Beuve ruminera, dégustera bassement la publication posthume du *Livre d'amour*, se rappellera-t-il le livre de haine, qu'exigeait la sordide rancune de Guttinguer, mais que lui-même, plus noble, en ce temps-là, et plus juste, il n'avait pas voulu écrire?

Mais que lui a-t-elle donc fait, léger, sensible, bon enfant, comme nous le connaissons, pour qu'il la poursuive d'une haine si intraitable, trois ans et plus après la rupture? Elle n'a plus voulu de lui, c'est entendu. On conçoit qu'il en ait été stupéfait d'abord, puis furieux, mais pas à ce point. De quelle cruauté particulière, imprévue, unique dans l'histoire des variations féminines, a-t-elle assaisonné le congé qu'il a reçu d'elle? Eh! je voudrais bien vous le dire, mais je ne puis qu'essayer de le deviner. Ici nos guides nous ont faussé compagnie. Sainte-Beuve a suspendu son récit bien avant la scène finale, et pour Guttinguer, c'est à peine si, dans le chapitre de son *Arthur* qui a pour titre : *Fin d'une passion*, il consacre quelques

lignes à ce dénouement. Je vais tenter néanmoins, le problème étant de ceux que rien ne me défend plus de traiter et assez piquant.

La scène se passe, non plus à Rouen, mais à Paris, quelque part dans la rue Picpus. *Arthur* ne nous en dit pas si long, mais l'identification est certaine. Une maison religieuse, couvent, pension ou refuge (1). « Le 27 février 18. . », lisez 1828, « une jeune femme », donnons-lui vingt-six ans, puisque nous ne voulons pas la tourmenter, arrivée le matin même, par la diligence de Rennes (Rouen), frappe à la porte de cette pension. On l'attendait, on avait préparé sa chambre. La supérieure accueille la nouvelle « pensionnaire », qui semble fort déprimée, l'invite à la prière et au repentir, l'initie, en quelques mots, aux règlements de la maison. C'était Rosalie. Elle vient là de mauvaise grâce, mais de son plein gré. Que s'est-il passé? Pourquoi cet exil volontaire, cette prison? Est-ce honte, est-ce remords? Décidée à rompre avec Guttinguer, mais peu sûre de ses bons propos, vient-elle abriter son cœur fragile contre des assauts qu'elle sait devoir être plus que pressants? Non, me semble-t-il, ou pas encore?

(1) Je m'étais d'abord demandé si ce ne serait pas le couvent de la même rue que Victor Hugo décrira plus tard dans *les Misérables*. Mais non, pas du tout, comme vient de le montrer M. André LE BRETON : « Le Vrai Petit-Picpus des Misérables », *Revue des Deux-Mondes*, juillet 1925.

Harcelée, traquée, elle a pris brusquement un parti extrême. Elle ne sait pas elle-même où elle en est, ce qu'elle veut. Hirondelle blessée, qui s'abandonne aux remous d'une tempête. Le scandale de leur liaison avait été retentissant, la fable, l'horreur de tout le pays. Une provocation quotidienne, tapageuse, insensée. Toute honte bue. Chez elle, une docilité étourdie, fiévreuse, plus que vraiment passionnée, peut-être ; chez lui « une idée fixe, une monomanie, qui fut une véritable démonomanie ».

Il n'est pas d'intérêt, écrit-il, d'affections, de plaisirs, de devoirs que je ne me sentisse prêt à immoler... Hors la présence aimée, je ne fus plus bon qu'à errer dans la boue des villes, ou dans les sentiers des campagnes environnantes, attendant comme un vagabond l'instant du crime... Cette vie dévorante avait remplacé celle de la famille ; le soin de ma fortune fut abandonné, les devoirs de société méconnus, méprisés... De jour en jour, l'audace et le délire nous gagnèrent au point que nous nous exaltions à braver cette société, que nous avions voulu tromper d'abord, dédaigner ensuite. Il nous prit une haine pour le monde qu'il nous rendit promptement ; ce fut entre nous et lui.., un combat à mort (1).

Près d'un demi-siècle plus tard, Paul Foucher se rappelait encore l'affreuse aventure. « Souvent,

(1) *Arthur*, pp. 38, 39.

dit-il, au plus fort de cette crise, je le vis seul fondre en larmes et sangloter longtemps la tête dans ses mains. Quatre vers d'Alfred de Musset ont frappé en médaille cette tête souffrante et ravagée. Le drame fut terrible. Guttinguer fut menacé un moment d'un éclat qui eût pu lui enlever la tutelle de ses enfants... La faute ne cessa pas un moment d'être inséparable de l'expiation, pour un amour toujours en pleurs... Guttinguer voulut savoir quelle avait été l'impression produite chez les paysans de Normandie (il y avait de belles propriétés) par ce lugubre roman. Il interrogea un fermier qui fut longtemps à ne pas vouloir s'expliquer ; enfin, poussé par Guttinguer, il répondit : « Ah ! dame, on dit : M. Guttinguer, il aime à s'amuser (1) ! »

D'une manière ou d'une autre, le monde les aura vaincus. Le séjour de Rouen sera devenu intolérable à Rosalie. Elle aura fui n'importe où. Son mari aura peut-être exigé ou fait accepter la pension de la rue Picpus, une cure d'éloignement, d'apaisement et d'oubli. Quoi qu'il en soit, nous touchons à la catastrophe.

Ulric a bientôt retrouvé les traces de sa belle. Mais la maison est bien gardée. Ils ne pourront se voir qu'à la chapelle, ouverte au public pour les offices du dimanche, et encore se voir d'assez loin.

(1) Paul FOUCHER, *Les Couloisses du passé*, 1873, p. 379.

Une pensionnaire de cette sorte, on ne la place pas au premier rang des fidèles. Espérons qu'ils ont, lui et elle, de bons yeux, et, pour nous, frottons nos lunettes, si nous voulons ne rien perdre de la rapide fantasmagorie qui s'annonce. Ni discours, ni cris, ni soupirs. Pas même de gestes. Le martyr sera muet comme le bourreau. Un simple échange, mais mortel, un cliquetis de regards. Mais laissons parler le foudroyé. J'ai déjà dit que l'invention romanesque n'était pas son fort, qu'*Arthur* valait un journal intime, une série d'*instantanés*. Nous savons qu'il n'a rien oublié de cette scène mémorable, quotidiennement revécue par lui pendant cinq ou six ans, indéfiniment racontée. Plus la version qu'il nous en donne paraît insuffisante, plus elle est exacte.

Le dimanche est donc venu, la chapelle s'est ouverte. *Arthur* s'y présenta, et à peine se fut-il agenouillé sur le prie-Dieu, que regardant dans une chapelle latérale, il aperçut celle qu'il cherchait avec une si funeste ardeur, en prière en face de l'autel.

Tous deux furent confondus : Mme de F..., pâle, muette, interdite, ne put s'empêcher de le regarder avec surprise, amour, effroi et douleur... (L'office achevé), la damer entra dans l'intérieur de la maison, dont toutes les portes de communication avec la chapelle se refermèrent promptement...

Tout va donc le moins mal possible. Si elle est pâle, c'est qu'elle ne l'a pas vu depuis quinze

jours ; si elle tremble, c'est de joie et d'espérance. Qui nous dira du reste s'il a bien lu ce trouble message, lointain, fugitif, effrayé ? Après quoi, vingt démarches : pourboires par-ci, stratagèmes par-là, en vue « d'obtenir un rendez-vous », d'organiser l'enlèvement. A ce don Juan essoufflé, il manquait un Sganarelle. Assez peu inventif dans la bonne fortune, la mauvaise enlevait à Ulric son peu de moyens. Nous en avons maintes preuves. Aujourd'hui il lui manque surtout, Roméo sans Juliette, la complicité de Rosalie. Elle devine bien qu'il s'agite, mais elle ne lèvera pas le petit doigt — cela ne dépendait que d'elle — pour le seconder, soit que le calme de sa retraite ait réveillé en elle les bons sentiments d'autrefois ; soit que son amour déjà fatigué ait fait place insensiblement, à la compassion d'abord, puis à une indifférence ouatée de mépris. A chaque nouveau dimanche, de son banc à la chapelle, cet homme, qui lui avait fait tant de mal et qui s'acharnait encore à la perdre, elle le voyait, pitoyable et ridicule, plus encore qu'odieux ; Éros quinquagénaire, mouillé, poussif, effondré sur un prie-Dieu, où il se livre à une pantomime immobile et désespérée. Moins infatué et plus perspicace, Ulric eût saisi plus vite, à une foule d'indices, qu'elle en avait par-dessus les yeux. Mais se heurter enfin à une cruelle eût paru à ce vieil irrésistible quelque chose de monstrueux ; imaginez l'angoisse

d'un astronome, si, par impossible, manquait au rendez-vous de son télescope, l'étoile attendue. Un dimanche vint toutefois où Guttinguer lui-même ne put pas ne pas comprendre qu'on ne l'aimait plus, peut-être le dimanche de Pâques 1828, date fameuse si Ulric s'était appelé Alfred de Musset. Ce fut une stupeur atroce, mais aussi providentielle, mais bienfaisante. Pour que ce fantoche redevînt un homme, il lui fallait une grande douleur. La voici :

Pendant quelques semaines, son amère douleur lui parut partagée, et il persistait dans sa poursuite ; mais un jour de fête, il vit Mme de F... parée, riante, heureuse, et telle, dans son air et dans ses manières, qu'il aurait pu croire qu'il lui avait été toujours étranger.

Il suivit tous ses mouvements avec un inexprimable désespoir durant une heure... Il croyait que son cœur allait éclater, sa voix s'exhaler en cris de surprise, d'horreur et de malédiction.

Dieu les lui épargna ; les forces lui revinrent tout à coup ; au dernier chant de l'office, il se leva, jeta tout cet amour, tous ces désirs avec un profond sourire de dédain sur les pierres de l'église, et releva sa tête vers le ciel. Le fatal amour n'était pas guéri, mais l'orgueil lui avait porté un coup terrible : un démon avait tué l'autre (1).

Maintenant, l' « infamie » de Rosalie vous est connue. A chacun de juger si, pour une fois, Gut-

(1) *Arthur*, pp. 43-48.

tinguer a rencontré le mot propre. J'avoue bien que notre énigme doit paraître encore assez mal éclaircie. Une obscurité me reste. Du côté de Rosalie, cet air de fête ; ce visage apaisé, joyeux ; et, quand elle aperçoit l'autre, ce regard de glace, ce *ouf* muet, si l'on peut ainsi parler ; du côté d'Ulric, le long fracas, les malédictions, la souffrance trop réelle que nous savons : cela suffit-il à expliquer ceci ? Je n'ose répondre, mais, en vérité, je ne crois pas que l'on découvre autre chose. Aussi bien avons-nous, et d'Ulric lui-même, une version plus ancienne, et à peine différente du même récit :

Elle vint, silencieuse, altière,
Et son regard sur moi, comme sur une pierre,
Tomba. Je l'endurai, je ne déchirai pas
Et son voile et ses fleurs, ses insolents appas...

Sage retenue ! Mais, dans cette chapelle, comment aurait-il pu atteindre d'abord, puis déchirer tant de choses ?

Et l'infâme, insultant à ma douleur mortelle,
Misérable et maudit, je la trouvai plus belle...

Eh ! je le crois bien. Ce jour-là même, elle allait, semble-t-il, quitter sa prison. D'où sa toilette moins conventuelle : « Un ruban, quelques fleurs », lisons-nous dans le même poème ; d'où sa joie rayonnante et sa beauté revenue. Elle ne songe pas à l'insulter ;

simplement, elle l'oublie ; il n'est plus pour elle qu'un étranger.

Et je me retirerai, l'âme pleine de deuil,
Pour revenir encore mourir sous son orgueil...

Donc, deux ou trois fausses sorties, précieux détail que le roman a laissé tomber. Enfin, un va et vient assez pathétique de supplications et d'anathèmes.

...Je pars,
Je vais porter un cœur saignant de toutes parts
A quelque lieu désert...
J'y vais t'aimer !... t'aimer... misérable !... Le monde
Te gardera brillante, et, las de t'implorer,
Je fuis, je vais de toi rougir... et te pleurer.

Nouvelle définition du crime :

Toi, tu ne pleures pas... indigne cœur de femme,
Te voilà consolée !..
Sereine et confiante, et ton front sans douleurs.
Et l'oubli du passé dans tes beaux yeux sans pleurs!
Adieu donc éternel !... Non, je garde ma chaîne,
Laisse fléchir ton âme à mes cris .. Cher amour,
Souviens-toi ! De mon cœur crains l'implacable haine.

Il tiendra cette menace. Puis, maladroit invinciblement, « bourgeois », veux-je dire, il lui rappelle qu'il a fait jadis un bel héritage, les écus et la forêt de Virginie :

L'univers est à nous, tous mes biens sont à toi.
Je te paierai de tout, ange, pardonne, oublie.

Elle avait donc quelque chose à lui pardonner, non pas l'ancienne séduction, mais quelque injure plus récente.

Je n'ai rien fait, non, rien, car je te fus fidèle ;
On pardonne le *reste* au délire, au malheur.
De qui meurt à nos pieds, on excuse l'*injure*.
Une injure suivie, hélas ! de tant de pleurs (1).

Qu'est-ce à dire ? Je n'en sais rien, et peu importe. Peut-être une explosion de jalousie dans un salon de Rouen ? Ah ! si Rosalie avait eu, elle aussi, la rage d'écrire ! Ah ! si nous avions deux *Elyse*, comme nous avons deux *Arthur* ! Quoi qu'il en soit, laissons-la monter le cœur léger, la conscience à peu près tranquille, dans le cabriolet qui va de la rue Picpus à la Cour des Messageries, où elle prendra la diligence de Rouen. Elle partie, un autre drame commence, que ces longs préludes nous auront rendu moins lointain, plus vivant, plus facile à suivre, et dont rien désormais ne nous distraira plus : la conversion d'Ulric Guttinguer.

(1) *Les Deux Ages du poète*, pp. 56, 57.

V

La première des nombreuses lettres qui nous restent de Guttinguer à Sainte-Beuve, dans les cartons de Chantilly, est du 16 février 1829 (1).

Rouen, rue de Fontenelle, 16 février 1829.

MONSIEUR,

C'est un souvenir de l'heure passée chez notre ami Victor Hugo qui vous vaut cet indiscret présent. J'ai

(1) Donc quelques mois après la catastrophe de la rue Picpus, si je ne me suis pas trompé dans la chronologie, d'ailleurs toute conjecturale, que je propose. La lettre de Guttinguer à Victor Hugo (cf. plus haut, p. 11) est, de ce point de vue, fort précieuse. Elle nous montre que le crime — la trahison de Rosalie — a été commis avant décembre 1828. D'un autre côté, nous savons par *Arthur* que le jour du crime était une fête d'été (ou de printemps, car avec Guttinguer, il n'y faut pas regarder de trop près). Peut-être Pâques 1828. Au souvenir de la trahison se mêle celui de l'*alleluia* (cf. plus bas, p. 110). Comme, d'ailleurs, la blessure saigne encore en décembre 1828, et en 1829, quand commence la correspondance avec Sainte-Beuve, il paraît peu vraisemblable de renvoyer la scène à 1827. J'imagine donc que Rosalie a dû fuir Rouen, dans les premiers mois de 1828; elle est restée quelques mois dans la pension de la rue Picpus — février-mai? — C'est probablement en janvier 1829 que Guttinguer aura été présenté par Victor Hugo à Sainte-Beuve.

pris à la lettre ce qu'il m'a dit de votre bienveillance pour mes vers. Je vous envoie ce que j'en estime le plus... Je suis tout palpitant encore des vôtres. Je vous conjure, monsieur, de ne pas me laisser attendre qu'ils soient imprimés...

La poésie était leur élément, au sens propre du mot. Ils se nourrissaient, se gorgeaient, s'enivraient de vers ; je voudrais pouvoir dire qu'ils vivaient en vers. Nous le savions, mais on ne réalisera jamais trop vivement cette préhistoire, pour nous, pour moi, du moins, si étrange. Ce n'étaient plus des étudiants. Ces torrents de rimes ne roulaient que peu de chefs-d'œuvre. Récitations poétiques à brûle-pourpoint, à jet continu ; puis l'« heure » finie, — les heures plutôt, hélas ! — ces échanges de manuscrits, ces copies enflammées, tout cela ne vous donne-t-il pas la chair de poule ? Que notre hiver tâche donc d'imaginer, de comprendre, sinon d'envier leur printemps. Écoutez un contemporain : « Depuis les grands poèmes de M. de Chateaubriand et le livre sur l'Allemagne, jusqu'aux *Méditations poétiques* et les (*sic*) premières pièces de Victor Hugo, il y eut silence. Alors seulement eut lieu la reprise du grand mouvement commencé sous l'Empire. Alors, tous ceux qui avaient compris Mme de Staël et senti M. de Chateaubriand, tous ceux qui avaient été initiés par le père de la rêverie aux secrets de la vie intime du cœur et de l'âme, et

aux mystères des routes nouvelles que la passion s'est frayées dans notre âge, tous ceux-là se trouvèrent prêts pour les *Méditations* et toute la nouvelle poésie. Il se passa alors des choses merveilleuses dans les jeunes âmes, éprises d'une ardente sympathie pour des poètes qui chantaient comme elles avaient rêvé ; elles saluèrent l'école naissante avec un enthousiasme non pareil... Il y eut là un de ces moments d'extrême confiance, où tout semble se disposer selon les vœux... Cette époque fut éminemment poétique ; tant d'illusions, tant de rêveries, tant de vies idéales qui ont péri depuis, étaient alors dans la fleur. Un prosélytisme enthousiaste embrasait les jeunes âmes ; les apôtres abondant de tous côtés, on prêchait, on répandait, on confessait la nouvelle secte. Dans ce temps-là, on avait toujours quelques beaux vers sur les lèvres, ou quelque doux rêve dans le cœur. Ne croyez-vous pas, comme moi, que ces essais demeureront les plus poétiques de notre siècle ? On ne retrouvera rien de semblable, oh non ! (1). »

Le 15 mars, Guttinguer est à Paris : il dîne avec Victor Hugo et Sainte-Beuve. Le 27 mars, à Rouen, où il dévore le *Joseph Delorme*. Saluons ici au passage le nom d'Auguste Le Prévost, le grand archéologue normand, l'un des hommes qui ont le mieux

(1) M. DE M. (?) *De la révolution sociale à la révolution littéraire*. — *France catholique*, I, pp. 213-216, 1834.

compris et aimé le vrai romantisme. Très lié avec Guttinguer, ils avaient été reçus le même jour à l'Académie de Rouen. Plus tard, nous les verrons se brouiller.

J'ai à vous dire des ravissements de M. Le Prévost sur *Rose* (1). Moi, je m'en vais disant, en me serrant le cœur :

Il se ride, il jaunit, il penche vers la tombe ;
Du front chaque matin une mèche lui tombe (!!) (2)
Sans doute bien des coups dès longtemps l'ont blessé (3).

Je mérite bien qu'à quelque jour vous m'adressiez quelque triste parole de ce genre...

Le 3 avril, il est encore à Paris, d'où il écrit, le 5 :

Hélas ! oui, vraiment je pars, mon cher ami, et dans l'état où je suis, qui peut répondre du retour?... Vous m'avez promis des vers, et je les attends à Rouen. Je vous y attends aussi... Ma maison, mon jardin seront les vôtres...

Et il se grise du *Joseph Delorme*. Tant il est vrai que, pour eux, vie réelle et poésie se confondent ! On ne le dira jamais trop.

9 avril 1829. — Votre livre est le seul que je puisse lire en ce moment ; il achève de me faire mourir, il me

(1) *Vie, poésie et pensées de Joseph Delorme*. Entre les orangers...

(2) On ne l'a peut-être pas assez remarqué, mais le poète des *Rayons jaunes* est aussi le poète de la calvitie.

(3) *Joseph Delorme*, En m'en revenant un soir d'été.

consolerait, si je pouvais l'être. Mon ami, mon ami, voilà le cœur de poète que j'attendais ! Je soupire et je pleure beaucoup à votre poésie.

Il a eu l'orgueil de se retrouver dans le poème sur *le Cénacle* :

Comme il est touchant, et comme chacun s'y reconnaît ! Moi, je suis :

Le cœur qu'une étincelle

Traverse par instants ;

L'âme qu'un rayon trouble et qu'une goutte enivre (1),

et je suis encore tout fier de ma place. Et ce *Suicide* ! Que de fois déjà j'ai redit dans la longue insomnie de mes nuits :

Il est pour les humains d'effroyables pensées !... (2).

Rosalie avait-elle vraiment fini de l'aimer ? Guttinguer ruminait indéfiniment ce problème avec Sainte-Beuve, et textes en main. Soit, par exemple, une réponse assez péremptoire de Rosalie aux lettres qui la harcelaient :

1^{er} juin 1829. *Mardi, 5 heures du soir.* — Mon ami, je pars dans une heure. Je vais essayer de quelques lieues. Votre lettre, si bonne, m'a désespéré. Vous me conseillez le voyage, l'Italie ! De ce que je vous ai dit de ce que vous avez lu, vous voyez qu'elle ne m'aime plus. Cela est certain.

(1) *Joseph Delorme*, le Cénacle.

(2) *Ibid.*, le Suicide.

Je redoute ce pas. Je pars ce soir. Demain, peut-être, elle viendra (1).

L'Italie !... C'est ce qu'on dit aux malades qui ne reviendront pas.

Rassurons une fois pour toutes les cœurs sensibles : Guttinguer revient toujours.

Faites mes adieux à Victor jusqu'à la semaine prochaine. Alors, je reviendrai, ou j'aurai quelque part bu à quelque fontaine, qui fait qu'on n'aime plus. Je vous serre la main de tout mon cœur et je bénirai à jamais mon amitié. Je laisse tous mes papiers à l'hôtel. Souvenez-vous de mes instructions, et que le sort me fasse la grâce de me briser contre quelque roc, ou de flotter sur quelque rivière (2) !... Oh ! je le conjure. Tâchez, tâchez alors qu'elle (Rosalie) soit promptement sûre de ma mort. Adieu, mon ami.

Je vous l'ai promis, il reviendra. Au commencement de juillet, nous le trouvons, blotti près de ses deux filles, à Lamivoie, belle propriété, près de Rouen, qu'il tenait aussi de Virginie. La fugue des jours précédents, quelques villages de la côte normande fiévreusement battus, n'ayant fait qu'exas-

(1) Il quittait Paris, décidé à une fugue de distractions et aussi dans l'espoir, que, traversant Rouen, il y aurait un rendez-vous de Rosalie. Espoir déjà vingt fois déçu, mais tenace.

(2) (*Sic*) L'orthographe de Guttinguer irritait Sainte-Beuve. Cette *rivière* nous en donne un échantillon. Au demeurant, comme ses fautes sont de pure ignorance ou d'étourderie, je ne me suis pas fait un devoir de les respecter.

pérer sa douleur, il médite une absence plus longue. Ce sera le fameux voyage, qui doit amorcer la conversion. Curieuse lettre, ô peu élégante, mais si vraie ! du 3 juillet.

J'ai trouvé mes filles bien portantes. Elles seront heureuses, elles *croient*, elles *croient*, comme j'ai cru avec passion et aveuglément.

Ne laissons pas tomber cette allusion, d'ailleurs assez peu claire. Il y aurait donc eu dans sa vie, depuis son mariage avec Virginie, des périodes sérieusement, ardemment pieuses (1).

Vous lirez l'histoire de ce voyage (la fugue de la veille) sur mon livre ; ce sera un chapitre bien déplo-

(1) A l'appui de cette conjecture, voici quelques textes que je cueille dans un roman : *Amour et opinion*, publié par Guttinguer en 1827. « Les croyances religieuses étaient si profondément gravées dans ce cœur sensible, elles en avaient tellement pénétré les intimes retraites, qu'il avait pu être infidèle à la morale, à la vertu, mais non pas à Dieu. » III, p. 153. — « Je l'ai offensé, me disait-elle, mais je ne l'oublie pas, mais je ne suis pas perdue pour lui... Dans ce désert, dans ce silence (la voix qui m'accuse) ne cesse pas un moment d'arriver à moi. Plus je l'écoute, mon ami, moins elle devient sévère et redoutable, mais elle ne perd pas sa sainte autorité. Celui qui me la fait entendre dans les tempêtes, comme dans la brise du soir, lui ordonne sans doute de s'adoucir, en voyant le recueillement et la résignation que je mets à l'écouter. » III, pp. 153, 154. Lui et elle donc, — Rosalie peut-être — étaient loin, en 1826, de se fermer à tout sentiment religieux. Cette observation a son importance. Comme beaucoup d'autres convertis racontant leur conversion, Guttinguer, dans *Arthur*, tend à se montrer plus loin de Dieu qu'il ne l'était en réalité, au moins depuis son mariage.

nable (1). J'ai bien pleuré en embrassant mes filles ! Ma chambre nouvelle est meublée avec tous les objets qui meublaient la petite maison où je la recevais (2)... Horreur ! je m'assieds dans les mêmes fauteuils ; il y a des fleurs dans les mêmes vases, et jusqu'aux mêmes flacons, et les livres aussi, les livres, dont les endroits touchants sont marqués avec des fleurs. Je meurs mille fois.

Je suis allé à Rouen, ce matin, et c'est bien pire encore... C'est exécrable, je perds la raison... Je l'ai attendue dans toutes les rues ! Je l'ai espérée à toutes les heures de cette horloge, qui sonne encore les mêmes heures !... Mais quel lâche je suis de ne pas me tuer !

Je vais fuir. Demain, je règle mes affaires. Je donne à mes filles ce qui leur revient..., et je dis un long adieu à ce pays. Rapportez-moi ma furieuse épître (3). Il faut que j'imprime ce recueil, que je trouve un moyen encore de faire arriver cela (à Rosalie), et puis, il faut partir ou la tuer... Que je voudrais lui faire du mal !

(1) « Mon livre » ; c'est qu'en effet la rédaction d'*Arthur* ne sera confiée à Sainte-Beuve que plus tard. Il n'est pas impossible que Guttinguer ait utilisé ce récit de la fugue de juin 1829 pour les premiers chapitres d'*Arthur*, ceux où il raconte une excursion toute semblable, qui aurait eu lieu en octobre ou novembre 1829. *Arthur*, pp. 60, sq.

(2) Les ... sont de moi, et pour cause. On avait transporté à Lamivoie tout le mobilier, je dis tout, de la *petite maison*.

(3) C'est peut-être le poème que nous avons déjà cité, *l'Adieu*. Il se trouve dans *les Deux Ages du poète* ; mais il était déjà sans doute dans le *recueil* dont Guttinguer parle ici, et qu'il se proposait de faire tenir à Rosalie. Ne recevant pas de réponses à ses lettres, il prenait sa revanche en envoyant des imprimés, par quelque voie mystérieuse. Je n'ai pu retrouver ce recueil anonyme. J'en dirai quelques mots dans l'appendice.

Vers trois heures, nommez-moi à Mme Hugo, que j'aime et que j'honore comme vous la chantez.

En route maintenant, et pour à peu près trois mois. Il a dû partir dans la première moitié de juillet ; il sera de retour à la fin de septembre.

VI

Il avait frété une calèche. Où aller? L'Italie? Non, l'on n'en revient pas. Mais Nogent, Plombières, Lausanne, le Mont-Blanc, Lyon, une halte mémorable quelque part entre Valence et Avignon, Montpellier, Toulouse, Bagnères, Bordeaux. Extraordinaire voyage, et sur lequel nous sommes copieusement renseignés. La relation que Guttinguer en donne dans son *Arthur*, — la lettre XI, Arthur à Louise de... — est presque un chef-d'œuvre. On y reconnaît sans doute le coup de pouce du converti devenu apôtre, et qui entend faire d'*Arthur* un roman d'édification. Tout dire eût été assez délicat. La relation néanmoins n'est romancée que d'une façon négative. Ce qu'elle raconte est vrai, mais Guttinguer a sagement laissé de côté celles de ses multiples aventures, où le vieil homme n'avait que trop montré qu'il vivait encore.

D'ailleurs, aux pires moments, Guttinguer reste capable de se divertir. Même décidé, ou à peu près, au suicide, le joli minois de la fille de l'armurier l'eût arrêté en chemin. Aussi bien, avons-

nous de ce même voyage un journal plus abondant, moins édifiant, les lettres de Guttinguer à Sainte-Beuve. Elles enrichissent de quelques détails précis, elles colorent de quelques nuances plus égayées, la très belle relation d'*Arthur*, mais elles sont loin de la démentir.

Que d'embarras, pensera quelqu'un, pour une calèche qui s'ébranle sur la route de Rouen à Lausanne et qui ne porte assurément ni César ni sa fortune? *Humani nihil...* Ulric a vécu, il a souffert, il se convertira demain. La calèche de l'enfant prodigue. Il court, sans le savoir, au plus auguste des rendez-vous. Au demeurant il est d'autant plus digne d'intérêt qu'il ressemble davantage au commun des hommes : tour à tour et presque en même temps vil et pitoyable, douloureux et bavard, égoïste et bon, tragique et ridicule. Nous ne l'avons déjà que trop puni en ne lui donnant pas toutes les larmes qu'il nous demandait. Fantoche et âme immortelle, invinciblement frivole, mais enfin le cœur en morceaux, il nous faut le prendre, l'aimer tel qu'il est, tel que Dieu l'attend, et déjà, je veux dire dès ce départ un peu mélodramatique, sur la pente des idées sérieuses. Idée n'est pas le mot juste, avec lui c'est toujours sentiment qu'il faut dire.

Nous avons une de ses premières méditations, ou contemplations, dans la calèche. *Misereor super*

turbam, d'une émotion poignante, d'un réalisme étonnant et parfois brutal. Sainte-Beuve l'admirait fort :

J'ai vu venir les premières lueurs du jour à travers des vapeurs malfaisantes qui ont accru ma tristesse. Quel réveil affligé de la nature et des hommes ! Combien, dans un seul relais d'une heure, j'ai vu, à cette première et froide clarté du matin, d'affliction, de travail et de misères ! Ces pauvres hommes ! Mon âme en était humiliée et navrée.

Que Rosalie est déjà loin ! Non, c'est elle, qui en le déchirant, a ouvert, ou rouvert, chez lui, les sources de la pitié humaine.

Le long de ce fossé sans arbres et plein d'une eau croupie, le cantonnier, la figure noire et accablée, soulevait sa masse sur le caillou, qui lui renvoyait une poussière brûlante dans les yeux... ; mille et mille coups allaient suivre ainsi.

Il est plus humain, plus sérieux, plus chrétien ou moins sentimental que Sterne. Sa compassion ne s'épuise pas sur le spectacle immédiat, fuyant, qui lui a blessé les nerfs : elle devine, elle atteint les mille et mille coups qui vont suivre.

Un vieux roulier... s'approcha du cantonnier et alluma sa pipe noire au charbon de la sienne. Le regard, le silence de ces deux misérables créatures, le remerciement sombre et court de cette consolation si bizarrement puissante, me sont pour toujours présents.

La voiture marche avec ce craquement des roues qui brisent le pavé et semble aussi le gémissement de ce qui est animé sur la terre, où il faut que tout souffre et se plaigne. Ce gémissement m'a souvent produit une émotion profonde... Éveillé par une rêverie heureuse, dans mon lit d'oisif et d'homme inutile, j'entendais avec je ne sais quel trouble mêlé de remords et avec une pensée douloureuse, ce bruit nocturne du roulier lointain, ce broiement lent et laborieux de la terre telle que l'ont faite les hommes ; je voyais tout ce fardeau, toute cette fatigue comme... un douloureux symbole de toutes les fatigues et de tous les fardeaux de l'humanité.

Je crois me rappeler de Paul Adam, — dans *le Mystère des foules* — un symbolisme analogue, mais d'une orchestration plus savante. Pour être moins artiste, en vérité, il ne l'est d'aucune façon, Guttinguer n'en paraît peut-être que plus vrai et plus émouvant. Puis cette maîtresse page :

Une diligence a passé. Elle ■■ réveillait aussi, et quel réveil ! Figure humaine, créée à l'image de Dieu, où sont tes traces, tes souvenirs?... Où êtes-vous, chars radieux, ailes blanches, beauté, bonté, pureté divines, rêves d'hommes pourtant, où êtes-vous ?

Qu'est-ce que cela ? Ce coffre ignoble, écrasé ! Cette boue sur la poussière du cuir infect, ces chevaux sales, haletants, épuisés, faisant un dernier et affreux effort, sous un fouet moins rude, moins noueux que la main crasseuse aux ongles terreux qui le lance avec un cri de bête féroce ! Et toute cette laideur surpassée par la

laideur et la difformité intérieures ! Vingt figures flétries, gluantes, jaunies par les miasmes d'une nuit de prison... Ces dos courbés, ces coiffures, ces cheveux, ces dents, ce souffle humain qu'il me semblait recevoir à ce rapide passage.

O hommes, pauvres hommes, *mes semblables* ! D'où venez-vous, où allez-vous, que sommes-nous?...

« Nausée du mal, écrit Sainte-Beuve, dont est saisi l'oisif et le voluptueux, lui-même dévoré dans son cœur. »

Une figure de femme souriait dans cette voiture à quelque galanterie de voyageur effronté... Et ceci était encore plus laid et plus triste que tout le reste. Nous voici au relais. Dans l'écurie de la poste et autour, nouvelle et déplorable misère... Quelles scènes, mon Dieu ! Que peut à cela la charité ? se soumettre..., gémir et prier. Prier ! oh ! je vous assure que j'ai prié pour tant d'infortunes ! Un moment, j'ai eu honte de ma peine passée, toute exempte de cette fatigue laborieuse. Un rayon de la charité universelle a pénétré jusqu'aux profondeurs de mon âme, et dissipé toute l'indifférence amassée par l'égoïsme des passions.

« Ces pages-là, conclut Sainte-Beuve, si vraies de couleur et de sentiment, sont surtout belles par la philosophie élevée où elles aboutissent : cela commence par l'aquarelle et finit par le rayon d'Emmaüs (1). » Pour moi, je dirai que dans cette

(1) *Portraits contemporains*, III, p. 415.

âme, née chrétienne, « la bonne souffrance » a déjà creusé les imperceptibles canaux par où pénètre la grâce. Emmaüs n'est plus bien loin. Le difficile pour un Guttinguer n'est pas d'y atteindre : c'est d'y rester.

Halte à Plombières, en pleine « saison ». « Les figures jaunes, maigres et convulsives » des petites gens ; la misère, mal dissimulée de ceux qui s'amusent.

La société, plus confuse, plus mêlée, plus variée et plus riche et plus burlesque que jamais ! Quelle déplorable profusion du temps ! Quelle recherche des remèdes contre l'ennui ! Quels repas bruyants ! Je pars demain (1) :

Mais non « sans avoir payé son tribut d'insensé à cette société oisive et malade ». Son tribut : quelques tours de valse ; une romance.

De nos climats amantes passagères...

Je l'imagine du moins ; mais certainement un brin de cour à quelque charmante personne, qu'il aime déjà. « C'est par la poésie qu'a commencé notre amitié » (Lettre du 17 août 1829). Il fuit néanmoins.

Avec quelle rapidité j'ai monté, redescendu les Vosges, gravi le Jura et gagné la frontière de la Suisse. La face humaine est plus noble et plus belle depuis que nous avons descendu ces beaux versants.

(1) *Arthur*, p. 101.

Le 8 août, il écrit de Lausanne une lettre deux fois désolée. La pensée de Rosalie continue à le ronger, et, pour comble d'amertume, Sainte-Beuve garde le silence : « Je suis au dernier échelon de la douleur. » La musique toutefois n'y perdait rien. A Lausanne, un soir, près du piano..., mais écoutez-le.

Comme un ange ici-bas, elle m'est apparue,
Une fois à *mes chants* elle a daigné sourire,
Mais ce fut un éclair qui s'éteignit soudain !

La retrouvera-t-il ? Pourquoi non ?

Et tous les soirs je vais, à l'heure du silence,
Chercher un vague espoir sur les rochers déserts,
Écouter si des eaux quelque bruit ne s'élance (1)...

Avec cela, sensible comme il l'était aux grandes beautés de la nature, ce lac, ces montagnes le ravissent, déjà l'apaisent. Bon signe aussi, les nouvelles romantiques de Paris lui manquent. Songez donc que nous sommes en août 1829. *Marion Delorme* vient d'être arrêté par la censure, Victor reçu chez le roi. A Lyon, où nous retrouvons Ulric le 17 août, une longue lettre de Sainte-Beuve l'attendait, qui le comble d'aise.

Je me surprenais reprenant quelque goût à la vie ;
au moins quelque intérêt pour les autres, et j'attendais

(1) *Les Deux Ages du poète*, p. 22. — *Souvenir de Lausanne*.
A la fin du poème, le lieu et la date. « Lausanne, 1829. »

le retour de Victor de chez le roi, comme vous pouviez le faire, vous et Mme Hugo. Que je vous remercie de m'en avoir tant parlé (1)... Je suis allé jusqu'au Mont Blanc et j'y ai bien pensé à vous. Voilà les spectacles qu'il vous faut.

Il le flatte peut-être, mais que de tels spectacles lui soient bons à lui, Guttinguer, fils de Jean-Ulrich, qu'ils le fascinent, le pacifient, le rendent presque sérieux, voilà qui nous intéresse. La montagne, la mer, la forêt, à ce Normand dont le père était compatriote de Jean-Jacques, on n'a pas encore fait la place qu'il mérite dans l'histoire du sentiment de la nature chez les romantiques.

De Lyon à Montpellier, un trou déplorable dans nos inédits. Pas de lettre, avant celle du 7 septembre 1829, datée de Toulouse. Oh ! celle-ci vaut son pesant d'or. Sur le séjour de Guttinguer à Montpellier, elle est riche en détails de toute sorte. Mais rien sur l'étape essentielle, l'étape de la conversion : Valence-Avignon. Pas un mot qui nous permette de vérifier, de préciser et de compléter le splendide récit d'*Arthur*, « la rencontre, écrit Sainte-Beuve, si mémorable et si simple du vieillard sous les oliviers près d'Avignon (2). » Sous le

(1) La *Revue de Paris* publie le 9 août, sous la signature de Véron, un article de Sainte-Beuve : *De l'audience accordée à M. V. Hugo par Charles X.*

(2) *Portraits contemporains*, III, p. 416.

coup des émotions que nous allons dire, est-il imaginable qu'Ulric n'ait pas éprouvé le besoin de se raconter à son ami? Le respect humain l'aurait-il retenu? Non, je crois plutôt qu'il a dû écrire, et longuement, mais que cette lettre, en raison même de son extrême intérêt, aura passé dans le dossier des deux *Arthur*, ce dossier, trop riche en pièces scabreuses, et que Guttinguer a eu la sagesse de détruire. Contentons-nous donc du roman. Une lettre serait à peine plus digne de foi. Quelle chance pour nous que Guttinguer n'ait pas de génie !

C'était entre Valence et Avignon, le chemin se rapprochait du Rhône qui coulait vert et bondissant. Il était midi, la chaleur était étouffante (août) ; nos roues s'enfonçaient dans une poussière aussi fine que la cendre, et cette cendre semblait jeter des flammes. Cet état de la nature ajoutait à mon agitation et à mon délire ; je me tordais sous les souffrances de mes nerfs et de mon cœur. La route devenait de plus en plus aride... Une chaise de poste solide et respectable venait à la rencontre de ma calèche fragile et bien peu faite pour les fatigues de la route ; les postillons de nos voitures s'arrêtèrent en même temps. « Changeons? » — « Monsieur veut-il permettre? » — « Faites, » dis-je avec humeur, ennui et dégoût. — « Je le veux bien, » dit le voyageur de la chaise de poste, d'une voix douce et grave. Je regardai. Oh ! c'était un beau et noble vieillard tel que je n'en vis jamais... Le vieillard ferma un livre dans lequel il lisait avec une sereine et douce attention, et il jeta sur moi un regard aimable et tran-

quille, où nulle curiosité ne perçait ; ses yeux se baissèrent aussitôt, mais se relevèrent bien vite ; il semblait avoir vu le trouble et le désordre des miens... Les postillons étaient là dans leurs opérations... Un palonier cassa et je sautai à bas de la voiture avec impatience. Le vieillard, qui me suivait des yeux fort attentivement, descendit de sa chaise sans humeur...

Humbles détails, qu'une écriture plus artiste eût si aisément gâtés, et d'où se forme peu à peu une atmosphère d'attente solennelle et douce. Un souffle léger s'est élevé, *sibilus auræ tenuis* : on devine l'imperceptible frisson des oliviers, on ne le voit pas encore. *Ecce Dominus transit*. C'est l'heure calme où le Seigneur passe.

Deux grands oliviers étaient sur les bords de la route : c'était le seul abri. Nous y vîmes tous deux ; notre salut fut cordial et plein d'un intérêt réciproque. — « Chaleur étouffante ! » dis-je, en essuyant mon front. — « Vous trouvez, me dit-il, c'est qu'aussi vous êtes bien agité. » Et il sourit avec une compassion divine. — « Il est vrai, je souffre... » — « Voilà vingt ans... sur ce même chemin, je vous ressemblais, et je rencontrai un vieillard pareil à ce que je suis aujourd'hui. Je n'étais ni moins troublé, ni moins brûlant, ni moins coupable, pardonnez-moi monsieur, que vous ne l'êtes... Espérez donc !... dans peu d'années, vous ferez, sur quelque jeune âme brisée, l'effet que je produis sur vous. »

Il vit une larme à mes paupières. « C'est impossible ! » — « Rien d'impossible : un seul mot... et tout

est guéri, réparé ! — « Dieu ! » — « Le Dieu des chrétiens et sa loi passant dans notre chair. Je vous dis mon secret sous les arbres où Jésus a souffert et pleuré. (Le vent courba le feuillage des oliviers jusque sur nos fronts, je sentis un admirable frémissement par tout mon corps). Pensez souvent à ces arbres et à ces larmes. » Après un moment de silence. « Voulez-vous mon livre ? » Il me tendit celui qu'il avait fermé, quand nos voitures s'étaient arrêtées... *L'Imitation...*

Nos postillons étaient prêts..., nous nous dîmes du cœur un dernier adieu.

Ce n'est rien, je l'avoue. A qui voudrait que j'essaie de le lui expliquer, je n'expliquerai pas que cela est beau ; encore moins extraordinaire, mais aussi émouvant que le *Tolle, lege* des *Confessions*. Ne dites pas qu'il y a loin de saint Augustin à Guttinguer. La distance vous paraît-elle moins longue de Dieu lui-même à saint Augustin ? Ce qu'il y a de plus sublime dans une conversion, c'est la bonté, la présence, l'appel immédiat de la grâce convertissante, réalisés soudain, avec une chaleur de conviction, qui, sur l'heure même, du moins, ne permet aucun doute, par n'importe lequel, génial ou médiocre, lâche ou généreux, d'entre nous. Celui-ci n'est qu'un pauvre homme, je l'ai assez dit, deux fois lamentable, puisqu'il est tout ensemble passionné et frivole. Ne le pressons pas trop. Pour qu'il achève de se libérer, donnons-lui cinq ou six ans. En attendant, sachons-lui quelque gré

d'entretenir, de défendre la petite flamme qui vient de s'allumer au plus profond de lui-même, de se rallumer plutôt.

Le voici, depuis trois ou quatre jours, à Montpellier. Les distractions ne lui manquent pas, comme nous verrons. Cependant il n'a pas oublié encore :

Je songe toujours à ce vieillard, à ses paroles solennelles ; elles germent et mûrissent en moi.

La Provence l'étonne et le séduit. « L'ombre si rare », « le sol si dévoré », ce n'est plus sa Normandie. En revanche, « une lumière dont notre pays de vapeur est privé. »

Une fleur de caprier, une grenade dans le buisson du sentier, éveillent en vous mille pensées lointaines et hors de vos habitudes.

Et ces oliviers ! Depuis le discours du vieillard je ne cesse de les regarder avec espoir et attendrissement. Dès que nous nous arrêtons, je les cherche, je touche leurs troncs, leur feuillage, j'en cueille des branches, je les porte dans la voiture, et, quand elles sont fanées, je les dépose au pied des croix du chemin (1).

Le dernier geste est instinctif, peu raisonnable. Ce Normand prend nos branches d'olivier pour des fougères. L'olivier ne se fane pas si vite ; à vrai dire, il ne se fane jamais.

(1) *Arthur*, pp. 102-106.

J'ai lu bien des récits de conversion, mais j'en connais peu d'aussi émouvants, d'aussi vrais, d'aussi modestes. Il ne se vante pas d'avoir rien donné ; il a tout reçu, et de ce qu'il a reçu, tout lui paraît magnifique. Chacun a sa grâce, et proportionnée à son âge. Non pas l'âge menteur que fixe l'état civil. En vérité, ce quinquagénaire n'est pas plus homme qu'un premier communiant. Avec cela, et quoi qu'il en soit de ses pauvres vers, un rayon de poésie l'illumine, il a le goût, le sens, l'intelligence confuse des sacrements, autant dire du génie du catholicisme. S'il nous arrive encore désormais de le trouver un peu ridicule, nous évoquerons aussitôt les deux révélations si étroitement mêlées, inséparables l'une de l'autre, qui lui ont été faites sur une route brûlée de Provence : le Père céleste et les oliviers. Je me rappelle un dimanche des Rameaux dans la cathédrale catholique d'Athènes : le spectacle imprévu pour moi et si doucement sublime, le bruissement de toutes ces branches d'olivier qui se levaient au-dessus de la foule et qui s'inclinaient comme des vagues d'argent ; plus humbles, j'allais dire plus humaines que des palmes, plus évangéliques que nos rameaux de laurier ou de buis. *Portantes ramos olivarum... Quasi oliva speciosa in campis... Venit* (la colombe) *portans ramum olivæ*. A ce chapelet d'onctueuses concordances, pourquoi ne pas ajouter les *Olivades* de

notre Mistral, et avant elles les oliviers de Guttinguer : « Et ces oliviers ! »

Ulric avait à Montpellier de bons amis, les Farel, depuis longtemps en relations commerciales avec les Guttinguer (1). C'est chez eux qu'il était.

(1) Je dois à la sûre érudition et à l'extrême obligeance de M. Jules Valéry, professeur à la Faculté de Droit de Montpellier — et frère du poète — une foule de renseignements sur cette famille. Le véritable nom de Paulin Farel — l'ami et l'hôte de Guttinguer — « était Paulin des Hours. S'il se faisait appeler Farel, c'est parce que c'était là le nom d'un sien parent qui l'avait adopté, sinon judiciairement, au moins en fait, et dont il continuait, d'ailleurs, ainsi la raison commerciale... Lorsque la crise de 1848 l'eut contraint, en le ruinant, à cesser le commerce, il prit l'habitude de se faire appeler Deshours-Farel, dénomination dont ses descendants font encore usage. ■ ■ D'après la *France protestante*, la famille des Hours s'établit à la Salle (Gard), au pied des Cévennes, au seizième siècle, en y achetant la terre et la seigneurie de Calviac. Elle prétend descendre de Jean-net Ursi, serviteur de René d'Anjou, en 1470. Louis des Hours de Calviac épousa, le 7 octobre 1784, demoiselle Julie Farel. » Cette dernière se rattacherait « à la famille de Daniel et Claude Farel, négociants à Nîmes au milieu du dix-huitième siècle, qui émigrèrent à l'étranger, pour cause de religion... Les Farel prétendent descendre du réformateur Guillaume Farel (1489-1565). (Sur les des Hours et Calviac, cf. *la Salindrinque*, Cahors, 1901.)

La femme de Paulin Farel — et ceci nous touche de plus près — « Juliette de Campredon, était fille du général de ce nom. Elle était née le 28 mai 1803 ; elle s'était mariée le 29 mai 1821, et elle n'est morte que le 3 février 1891. » Deux fils et trois filles. Le peintre Frédéric Bazille, mort à Patay en 1870, et qui se rattachait par une de ses grand-mères à la famille des Hours, représente, dans un tableau qui est au musée de Luxembourg, plusieurs de ses parents, groupés sur la terrasse de Méric, propriété de son père, le

De Toulouse, le 7 septembre, il répond à une lettre désolée de Sainte-Beuve :

Vous étiez donc bien triste et bien découragé... Il faut l'être pour envier un malheur que vous connaissez (Rosalie). Oh ! non, vous n'en avez pas d'idée. Vous vous trouveriez heureux et béni du ciel de ne pas

sénateur Gaston Bazille. Le personnage de face à gauche, coiffé d'un haut de forme et portant des favoris, est Eugène des Hours, fils aîné de Juliette. » M. Albert Leenhardt, qui a beaucoup aidé M. Valéry dans ses recherches, a épousé une arrière-petite-fille de Juliette des Hours-Farel.

« Jusqu'au moment de leur débâcle financière, les Farel ont habité l'ancien hôtel de Castries, rue Saint-Guilhem, 31, construit, vers le milieu du dix-septième siècle, par le cardinal de Bonzi, pour sa sœur, la marquise de Castries. » Sur ce bel hôtel, cf. Émile BONNET et André JOUBIN, *Montpellier aux dix-septième et dix-huitième siècles*; Grasset-Morel, *Montpellier, ses sixains, ses îles et ses rues*, Montpellier, 1908, pp. 221, 222. « L'île Farel occupe un vaste triangle entre la rue Saint-Vincent-de-Paul, l'ancien chemin de Castelnau et celui de Nazareth (vaste jardin où Guttinguer a dû se promener avec la très aimable Juliette). Avant la Révolution, cet enclos appartenait à M. Farel, grand négociant, de religion réformée, qui y fut inhumé publiquement, le 25 mars 1788, grâce à l'édit de tolérance rendu par Louis XVI. Ce fut le premier enterrement protestant que l'on vit parcourir la voie publique. » Ce Farel doit être le frère du Farel qui adopta Paulin des Hours. C'est par lui aussi, j'imagine, que commencèrent les relations et commerciales et amicales entre les Farel et les Guttinguer. J'inclinerais à croire que Louise de P..., à qui sont adressées les lettres d'Arthur et qui lui écrit elle-même des lettres de direction, était parente des des Hours-Farel (cf. *Arthur*, p. 105, « Nous avons couché dans une ancienne abbaye (Aniane) qui appartient à votre neveu (Paulin Farel). » Protestante, elle aussi, je crois, il est curieux qu'elle ait joué son rôle — et assez actif — dans la conversion de Guttinguer.

sentir les effroyables convulsions de la haine, de la fureur impuissante.

Là-dessus, regardez bien la date, septembre 1829, et ne vous hâtez pas de croire que Sainte-Beuve lui avait parlé d'Adèle. Il était malheureux bien avant de l'aimer. S'il l'aime à cette date, s'il l'aime tragiquement, veux-je dire, Guttinguer ne s'en doute pas encore, ni sans doute, Sainte-Beuve lui-même. A coup sûr, ni Guttinguer ni Sainte-Beuve n'imaginent que cet amour puisse être jamais partagé.

Pour vous comme pour moi, la mort serait un grand bien, elle vous sauverait du dégoût, à (*sic*) moi du crime... Mais je veux que vous remplissiez votre destinée de poète, que vous vous hâtiez, et que vous n'imaginiez pas bêtement que l'art vous manque, ou le génie, ou quoi que ce soit ; fiez-vous à mon cœur, il est complet, et si vivement bouleversé par ce que vous chantez ; croyez que c'est une garantie.

N'aurait-il écrit que ces quatre lignes, Ulric ne serait pas le premier venu. Le reste est plus mêlé :

J'ai laissé à Montpellier une famille d'amis et une hospitalité bien douce, mais (oh ! le beau mais !) bien sérieuse. Leur bonheur me faisait grande pitié : ils étaient heureux comme une feuille de papier blanc oubliée à jamais sur une belle table. Que tout cela est triste et bête ! Mon ancien associé de commerce est

à peu près l'homme le plus riche de ce pays, il est instruit, il est bon, mais il n'a de rayons ni dans l'âme, ni dans le regard, ni dans la voix.

Sa femme, je ne sais si je vous en ai parlé (1)... Jamais un ange, dans les beaux jours de la terre, n'eut le front plus blanc, plus pur, les yeux plus rians, la voix plus calme, l'âme plus enchantée. Oh ! quelle perle perdue !... La poésie, la musique, le mystère lui étaient tout à fait étrangers.

Eh bien ! eh bien ! notre « voyageur » aurait-il oublié à la consigne ses échantillons « romantiques » ? Ou encore, les Farel n'auraient-ils pas de piano ? Rassurez-vous. Ulric lui a lu des vers ; il lui a chanté ses romances.

Comme elle comprenait vite ; qu'elle avait de génie pour sentir... je l'aurais aimée... bientôt... je le crois !... et Elle !... oh ! qui sait !... Je me suis dépêché de fuir, j'ai fait trop de mal en ma vie... et là, quelle horreur, quelle œuvre de démon !... Ces enfants jeunes et adorables ! Cette adorable blancheur !... J'ai mieux aimé me laisser mourir du souvenir de tous les vices de mon infâme. Que je voudrais que Boulanger la vît ! Elle manque à sa gloire, c'est la seule beauté humaine digne de son génie. Elle est belle ! comme ses (*sic*) morts sont affreuses, je ne la reverrai plus !... jamais !

(1) Veut-il dire : je ne sais si je vous en ai écrit ! Dans ce cas, une ou plusieurs lettres nous manqueraient, comme d'ailleurs il me paraît assez probable.

Pour être plus sûr d'épargner la colombe, il court se déchirer aux griffes du vautour. Délire certes, mais aussi progrès. Un mois plus tôt aurait-il résisté à la tentation? C'est la première victoire de nos oliviers.

Mon ami me mena coucher à un village qu'on nomme Aniane (1). Il a là une filature dans un couvent fondé en l'an 800, qu'il a entouré de roses, de capriers,

(1) Ici encore, que l'aimable érudition de M. Valéry nous vienne en aide. « Il y avait (là) une abbaye fondée, du temps de Charlemagne, par saint Benoît, fils d'un comte de Maguelone. Dans le couvent, MM. Farel et Parlier, négociants de Montpellier, ont établi une filature mécanique de coton; elle occupe 250 ouvriers et produit annuellement 2000 myriagrammes (*sic*) de coton filé. » *Annuaire statistique du département de l'Hérault pour l'an XIV* (1805 et 1806), par M. BULARD..., chez tous les libraires du département, an XIV. « La série des annuaires de l'Hérault, qui part de 1821, mentionne dans chacun de (ses) volumes, la manufacture de « bas et toiles rayées » de M. P. Farel jusqu'en 1845. Le 3 août de cette année, fut inaugurée la maison centrale d'hommes, qui venait d'être installée dans l'ancien couvent. Mais, parmi les entrepreneurs qui utilisent la main-d'œuvre pénitentiaire, figurent MM. Farel et Granier, exploitants d'une filature... Le nom de Farel disparaît des Annuaires en 1848, époque où (Paulin F.) fut obligé de déposer son bilan. La maison centrale d'Aniane est devenue, en 1885, une colonie pénitentiaire pour jeunes détenus. » Sur le paysage d'Aniane, vers l'époque du voyage de Guttinguer, cf. S. M. AMELIN, *Guide du voyageur dans le département de l'Hérault*, Montpellier, 1827. « Dans l'ouvrage de Renaud DE VILBACH, *Voyages dans les départements formés de l'ancienne province de Languedoc*, 1825, se trouve, entre les pages 502 et 503, une lithographie représentant Aniane avec, au premier plan, les bâtiments de l'ancien couvent. »

de lauriers-roses, de grands mûriers et de beaux arbres (1).

Pour un homme qui n'a pas de « rayon », ce n'est pas déjà si mal ! Les capriers surtout.

Je couchai dans la plus belle (cellule). En m'éveillant, je trouvai le feuillage des mûriers sous mon visage, et je vis en face de moi, comme suspendus dans les airs, un bouquet de pins de Jérusalem, taillés en palmiers, derrière lesquels éclataient les premiers rayons d'un soleil d'août... J'avais pleuré, crié, maudit la nuit entière... (Au matin) je pleurai de meilleures larmes, mais je ne pus joindre les mains ; je les mis sur mes yeux et je criai encore : « Où est-elle?... » Ces beaux spectacles me tuent... A Lyon, j'ai vu tomber la tête d'un homme qui avait tué sa maîtresse (2)...

(1) *Arthur* nous aide à compléter cette description : « Une courbe de rosiers du Bengale sert d'avenue. J'ai vu là le plus beau figuier du pays ; il est grand comme un de nos chênes normands et touffu comme eux (mais non ; bien bien plus qu'eux). Une belle source vive sort de ses racines et rafraîchit un gazon couvert de lauriers-roses, qui se groupent autour d'un immense peuplier d'Italie, large dès sa base et touffu jusqu'à la cime. C'est là tout le jardin et c'est délicieux. » (*Arthur*, p. 105.)

(2) D'Aniane, il était allé à Saint-Guilhem, promenade qui l'avait également beaucoup ému. Dans cette même lettre du 7 septembre, il envoyait à Sainte-Beuve « une description du désert de Saint-Guilhem : « Elle pourra m'être utile, » ajoutait-il. Ces pages qui ont dû être plus particulièrement soignées, et auxquelles il fait allusion à plusieurs reprises, dans la suite de la correspondance, auraient figuré dans l'*Arthur* de Sainte-Beuve. Elles auront passé du recueil des lettres dans le dossier du roman ; elles nous manquent donc, Guttinguer n'ayant pas jugé à propos de les insérer dans son propre roman.

Toulouse, Bagnères, Argelès, Bordeaux, nous n'avons rien sur les dernières étapes de ce voyage romantique. Au commencement d'octobre 1829, Ulric est de retour à Rouen. Chemin faisant, une nouvelle passion lui était venue, qui va l'occuper longtemps. Oh ! celle-ci toute saine, toute bienfaisante et rassérénante, déjà presque religieuse. Rosalie a désormais une rivale digne d'elle, et qui finira par la vaincre. C'est la forêt de Saint-Gatien.

VII

Cette passion, un des facteurs principaux de la conversion d'Ulric, elle est née, comme cette conversion elle-même, si l'on peut ainsi parler, sous nos oliviers de Provence. Paisibles inspireurs de sagesse, ils ont renvoyé ce Normand aux chênes de Saint-Gatien. Ainsi plus tard, Venise et l'Acropole, adressant Barrès aux mirabelliers de Charmes. Relisez plutôt le journal d'Arthur, au lendemain de la rencontre sous les oliviers :

Montpellier. Je songe toujours à ce vieillard, à ces paroles solennelles ; elles germent et mûrissent en moi. Je devrais être ici délicieusement... (et pourtant) cette nuit, j'ai songé qu'au lieu de me couvrir de la poussière des grandes routes et de la boue des villes, je devrais aller à ma grande et épaisse forêt, l'ouvrir, la féconder et y faire du bien ; et ce matin, j'ai annoncé mon départ à mes amis (1).

Les lauriers-roses, les capriers et le figuier d'Aniane lui ont donné le même conseil. Voix

(1) *Arthur*, p. 105.

sages, voix religieuses que nul, parmi nos romantiques, n'a su entendre comme notre chétif Guttin-guer ; auxquelles nul mieux que lui, n'a eu le courage d'obéir. C'est là, sans doute, sa meilleure gloire. Le voici, du reste, à peine arrivé, saisi une seconde fois par la grâce ; Vinet admirait beaucoup ce passage :

Revenu dans mon pays, il me fallut aller visiter une terre depuis longtemps oubliée. Je m'y laissai conduire à peu près comme le cadavre auquel on fait chercher un autre lieu de sépulture que la place où on l'a trouvé inanimé.

En parcourant cette terre avec un garde, je m'arrêtai au milieu d'une partie de forêt d'où l'on entrevoyait la mer à travers les arbres. J'en fis ébrancher quelques-uns pour mieux jouir du coup d'œil, je restai saisi d'une grande et sainte admiration.

C'était la mer, pleine, immense, azurée, au bas d'un ravissant vallon qui se déroulait en collines couvertes de pommiers fleuris (1). Je ne vis pas tout d'abord le sort qui m'attendait en ce lieu ; seulement, faisant abattre quelques grands taillis, j'eus la pensée d'une cabane où l'on pourrait se reposer quelques heures.

Ce sera le Chalet.

Mais à mesure que je faisais place, les cieux, les bois, les flots se déployaient autour de moi, et ce fut bientôt un spectacle auquel l'âme semblait ne pas pouvoir suffire.

(1) Contamination littéraire. La scène se passe en septembre ou en octobre 1829.

Toutes mes nuits se passèrent à y rêver, tous mes jours à le chercher. Je voulus vivre là. Il ne m'y fallait qu'une maison; elle s'éleva (s'élèvera) bientôt, dominant les forêts, les plages et l'océan tout entier.

Pendant qu'on la construisait, je m'assis une fois sur des branches abattues, vers la fin des jours d'été. Attachant mes yeux sur la mer et les cieux confondus ensemble, voyant à l'horizon plus de clarté et d'azur encore qu'autour de moi, je devinai une autre immensité, d'autres spectacles, dont mon âme fut à l'instant comblée et relevée.

J'eus une profonde et intime révélation du vrai, du beau céleste, de l'infini! Je rassemblai mes forces, je recueillis ces pensées; je m'appliquai à ne plus perdre la trace que j'avais trouvée; elle fut (sera) bien souvent près de s'effacer encore sous des regards affaiblis et si troublés; mais elle demeura enfin dans mon esprit, et j'y fus toujours ramené (1).

« De l'enceinte étroite et suffocante du monde social, reprend Vinet, où notre souffle haletant se mêle à mille haleines brûlantes, nous voir soudain transportés dans l'univers de Dieu, où tout s'enveloppe et nage avec délices dans son souffle vaste et pur... quel passage, quel contraste, quelle leçon! Combien d'âmes n'ont (-elles) pas été averties de cette manière! Mais combien peu ont com-

(1) *Arthur*. Arrivée dans la solitude. Je donne la version de 1834.

pris ou retenu cet avertissement ! Arthur a été du nombre des heureux. Cette divine nature, hospice des âmes blessées, recevait en lui un blessé, un malade, un mourant peut-être. Il entendit, dans les merveilles de la création, les premiers accents du Dieu de la grâce. Les charmes de la solitude le prosternèrent, l'enchaînèrent aux pieds de l'Inconnu que cherche en le fuyant, que fuit en le cherchant, tout esprit élevé, toute âme sensible et souffrante (1). »

Le 1^{er} novembre 1829, en pleine fièvre de défrichements et de constructions, il écrit à Sainte-Beuve.

J'ai quitté Paris bien peu de temps après vous... (Ce voyage de Sainte-Beuve nous est connu.) J'ai couru aux bords de la mer, rêver un parc, un chalet dans les bois dont le murmure et l'ombre sont à moi. J'ai trouvé des pas de femme dans cette forêt, mais ce n'étaient pas les siens.

Il passait les journées à faire des plans dans sa forêt ; les soirées à Honfleur.

Là s'organisaient des bals et des fêtes. J'en écrivis à Alfred de Musset. Il y est venu, il a étonné, enfoncé toute la jeunesse d'Honfleur avec son gilet, sa cravate et son air d'aristocrate... Il était sublime et bon.

(1) *Etudes sur la littérature française au dix-neuvième siècle*, par A. VINET, Paris, 1851, t. III, pp. 353, 354.

A chaque heure son fardeau de tristesse ou de joie. Les chandelles éteintes et le soleil revenu, nos deux écervelés reprenaient leur masque tragique. Deux *instantanés* extrêmement fidèles, quoique en vers, nous les montrent l'un près de l'autre, en cette posture ; l'un est d'Alfred et l'autre d'Ulric. Celui d'Alfred — *Ulric, nul œil des mers...* est assez connu : celui d'Ulric ne paraîtra pas moins intéressant aux historiens du romantisme.

Un jour, il t'en souvient, Alfred, au bord des mers
 Nous avons bien longtemps erré ! Leur bruit immense,
 Par moments à nos voix imposant le silence,
 Nous laissait tout entiers, à nos rêves amers.

Je rappelle que, soit dans la prose soit dans les vers de Guttinguer, l'invention proprement dite est à peu près nulle.

Toi jeune, plein de sève et commençant la vie ;
 Moi, sur mon front battu sentant tomber le soir ;
 Mais tous deux, pèlerins à l'âme poursuivie
 Par le doute et le mal, mais tous deux sans espoir !

Tu marchais le front haut, avec indifférence,
 Insultant à ton sort ; moi, vaincu par le mien,
 Portant sur la nature un œil plein de souffrance,
 N'ayant terre ni ciel, asile ni soutien.

Le souvenir de « l'infâme » l'obsédait de plus belle pendant les premières semaines de son retour

en Normandie. Pour l'instant, il a presque oublié la rencontre sous les oliviers.

Et tous les deux passant sous les falaises vertes,
Qu'un Calvaire de bois signale aux matelots,
Enfants au rire amer de ces grèves désertes,
Nous lancions tristement le galet dans les flots...

Nous nous étions couchés sur l'herbe des fontaines
A l'ombre des grands bois qui couvrent le vallon...

Sans doute les Rouges-Fontaines ; mais, à cette date, octobre 1829, le Chalet n'est encore qu'un rêve.

« Assez, disais-je, assez ! la chaleur me dévore,
Le dégoût, la fatigue ! » et je fermais les yeux.
Mais toi : « Debout ! marchons ! plus haut nous verrons
[mieux. »

— « Non ! quand tu seras là, quelque autre obstacle encore
Te cachera le ciel, les flots, l'immensité ;
Tu vas recommencer une inutile peine,
Crois-moi, de nos désirs la course est toujours vaine...

Je restai, tu partis !... [tristesse
Lorsque je te revis (retour de Venise), ta main avec
Pressa la mienne, et dit que j'avais bien raison.
Oh ! oui ! j'avais raison ! car la paix, le silence,
Et ce dégoût lui-même où mourait tout espoir,
Firent que j'entendis enfin ma conscience,
Et qu'un ange du ciel près de moi put s'asseoir.
Sur trois lettres de feu qui fendirent la nue,
Il arrêta mes yeux, qui toujours lisaient : foi !
Quand j'allais, quand j'allais, tout fuyait à ma vue,
Quand je ne marchai plus, tout s'avança vers moi.

Ces deux derniers vers, qui résument toute l'histoire de sa longue conversion, formulent aussi une des lois de la vie intérieure : *Requiescite...* Laissez-vous faire à Dieu. Pourquoi Guttinguer est-il si peu artiste? Poète manqué. On ne lira pas sans irritation l'apostrophe de la fin, si pénétrée, si tendre, si religieuse, qui aurait pu être quelque chose d'incomparable :

Toi, tu poursuis ta course, enfant du siècle avide ;
Du fond de ma retraite, en ses flots je te vois,
Te jetant au courant, en nageur intrépide,
Et lui parlant si haut qu'il écoute ta voix.
Un moment j'espérai, car j'avais vu la croix
S'agiter dans tes mains rayonnante de gloire.
Car au vieux Golgotha tu rappelais leurs pas ;
Car, le cœur tout ému de la divine histoire,
Tu criais : *Oh! croyez ce que je ne crois pas!*

Mais bientôt d'autres chants de ta muse égarée
Me la font voir encore aux passions livrée !
Tu doutes, tu maudis, tu bénis au hasard...
On croirait, par instants, que comme Lucifer,
Tu n'as connu le ciel que pour choisir l'enfer !...
Ingrat, j'allais prêcher ! quelle inutile peine !
Le génie a sa voie et son sort qui l'entraîne ;
Son sentier inconnu, changeant, capricieux,
Qui descend bien longtemps pour remonter aux cieux.
J'espère en ton ami si cher : *la solitude*,
Qu'il te recueillera dans ses bras caressants,
Que Dieu, pour revenir, te donnera le temps ;

De toutes ses faveurs, hélas ! c'est la dernière !
 Puisse-t-il à tes yeux amener la lumière...
 Te donner à Racine et t'ôter à Byron (1).

Mais revenons à la lettre du 1^{er} novembre. Ah ! si intéressante qu'elle soit, je l'échangerais volontiers contre celle de Sainte-Beuve qui l'avait précédée de quelques jours. A quelles confidences

(1) On distingue aisément dans ce poème deux fragments et de date différente. Le premier qui doit s'arrêter à : « Je restai, tu partis », a été écrit en 1829, peu de jours après la visite de Musset, peut-être pendant cette visite. Le second fragment, qui suppose connu le roman de Venise, a été ou écrit tout entier ou achevé pendant l'automne de 1836. Ulric envoie le poème à Sainte-Beuve, le 19 novembre 1836. « Voici encore des vers, commencés en 1829, terminés d'hier. » Nous avons l'autographe dans la collection des lettres d'Ulric à Sainte-Beuve ; on y relève une variante assez curieuse. Je souligne les vers conservés :

*Tu ne sais où tu vas, disant l'âme immortelle
 Et que Dieu la créa, tu ne fais rien pour elle,
 Tu fanes son bouquet, tu corromps son nectar,
 Dans les groupes fumeurs de quelque boulevard ;
 Ta muse, qui te suit où ton dédain l'égare,
 Malgré toi chante encore aux vapeurs du cigare,
 Et te dit en pleurant : Insensé Lucifer,
 N'as-tu connu le ciel que pour choisir l'enfer ?*

L'heureuse suppression de cet affreux couplet est-elle due à Sainte-Beuve ? Je le croirais volontiers, mais je n'en sais rien. Dans l'autographe, au vers : Tu criais : *Oh ! croyez ce que je ne crois pas*, une note renvoyait à Rolla. Ce renvoi a disparu dans le volume. Séché cite le poème d'après le recueil *Fables et Méditations* de 1837, que je n'ai pas lu. On le trouve dans *les Deux Ages du poète*, pp. 78 et suiv.

de ce dernier purent bien répondre les curieuses lignes d'Ulric qu'on va lire?

Je me garderai bien... de rire ou de vous détourner de la voie que vous avez tentée à Strasbourg. Lisez l'Évangile ! Mon Dieu, que votre destinée veuille que vous ne jetiez pas le livre avec tristesse et pitié, ce qui m'est arrivé déjà vingt fois en ma vie, et chaque fois avec désespoir, car je disais comme vous :

Je voudrais bien, Seigneur, je veux, pourquoi ne puis-je (1)?

Mais tout ce que je vois de la terre est si complètement mal, absurde, bête, sale, immonde...

Une « voie » nouvelle « tentée » par Sainte-Beuve, « à Strasbourg », en octobre 1829 ! Que s'est-il passé ? Que lui a-t-il dit ? D'une simple émotion poétique et vaguement religieuse, il n'eût pas parlé en rougissant, en priant Guttinguer de l'écouter sans ironie. Il y a autre chose. Pourquoi pas, chez lui aussi, une velléité, un commencement de conversion ? Ne toucherions-nous pas au point culminant de la crise religieuse qui le travaille depuis quelques mois ? Songez à l'extraordinaire préface des *Consolations*. Presque tous les poèmes de ce recueil ont été écrits de mai à décembre 1829. Huit au moins pendant le seul mois d'octobre.

(1) Vers la fin de la pièce II des *Consolations* : à M. Viguiier. Ces vers n'étaient pas encore imprimés en 1829. Ulric en avait une copie.

Un de ceux-ci, *A mademoiselle...* a sans doute, ou devancé, ou suivi de près la lettre qui nous manque ; peut-être nous aiderait-il à la reconstruire.

J'arrive de bien loin et demain je repars.
J'admire d'un coup d'œil le fleuve, les remparts,
La haute cathédrale et sa flèche élancée ;
Mais rien ne me tient tant ici que la pensée
De ma jeune cousine...

On a reconnu l'éternelle gaucherie de ce malheureux, qui aurait pu être un si grand poète. C'est que son âme elle-même est gauche, trouble, impuissante et comme nouée ; exquise et vile tout ensemble. A côté de ses amis du cénacle, il a les allures inquiètes, contraintes d'un retardataire. Pour l'intelligence, pour le génie, il se sent leur égal, mais il admire éperdument et presque sans jalousie, tant il est dominé, fasciné par elle, leur virilité éclatante, séduisante, foncièrement saine. Si nous lui sommes au ourd'hui si peu indulgents, c'est que nous ne réalisons pas le contraste entre lui et Victor Hugo. Ce n'est pas la faute de Sainte-Beuve. *Volupté*, et plus encore peut-être ces merveilleuses *Consolations*, où trouvez-vous dans la littérature universelle, une vérité plus criante ? Chérubin moins rose que blême, ridé comme un vieillard, et qui se ronge les ongles ; lycéen, qui a lu Laclos, qui voudrait, qui n'ose, qui ne sait le vivre ; enfant de chœur ingénu, qui pleure derrière l'autel ; l'ange et

la bête, jamais l'homme, même à cinquante ans (1). Tel il faut nous le représenter au moment où il pense à sa jeune cousine, devant la cathédrale de Strasbourg. Il ne l'a plus revue depuis leur petite enfance. L'aime-t-il déjà? Non. Mais, puisque jusqu'ici les autres femmes ne lui ont offert que leur amitié, celle-ci peut-être...

(Ah!) si tu m'étais douce, et si j'allais t'aimer!...

Une déception l'attendait, qui fait presque tout le poème. Il trouve pour la traduire ce comique douloureux, dont je crois bien qu'il a inventé la formule, et dont je souhaite qu'il garde pour lui le secret :

Je te vis, c'étaient bien tes cheveux, ton visage,
Ta candeur; je *m'étais seulement trompé d'âge*;
Je t'avais cru quinze ans, tu ne les avais pas.

Wordsworth lui-même n'a rien de pareil, et Dieu sait pourtant! Mais enfin le génie peut tout se permettre :

L'enfance au front de lin guidait encore tes pas.

(1) « Je l'ai toujours connu foncièrement triste, souriant rarement, fermé à la plaisanterie gauloise et au franc-rire. Mais, si on le compare, sous ce rapport, dans sa maturité et sa vieillesse, à ce qu'il était dans la vingtième année, on le trouvera folâtre... jeune, il était lugubre. » J. LEVALLOIS, *Sainte-Beuve*, p. xxxix. Remarquons, pour ne rien exagérer, que Sainte-Beuve n'était pas tout à fait à son aise avec Jules Levallois.

et cela non plus, Wordsworth lui-même ne l'eût pas trouvé. Sentez, à ce beau vers, que le meilleur Sainte-Beuve se libère, va s'épanouir :

Jeune fille sans tache, enfant chère au Seigneur,
Digne qu'un cœur souillé t'envie et te révère ;
Tu suis le vrai sentier...,
Humble, naïve et bonne...,
Rien qu'à te voir ainsi, j'ai honte et repentir,
Et je pleure sur moi ; demain, il faut partir.

Mais quand il reviendra, peut-être sera-t-il moins indigne d'elle. De l'aimer ? Non, il ne s'agit plus de cela ; simplement, de la voir, de causer avec elle.

Oh ! que, meilleur alors, lavé de mes souillures,
Je rouvre un peu mon âme à des voluptés pures,
Et que je puisse au moins toucher, sans les ternir,
Ces jours frais et vermeils où luit ton souvenir.

Ce sont les derniers mots de la pièce à *Mademoiselle*... Là-dessus, que l'on veuille bien se rappeler la phrase qui tantôt nous intriguait dans la lettre de Guttinguer. « Je me garderais bien... de rire ou de vous détourner de la voie que vous avez tentée à Strasbourg. » Ceci, au début de novembre 1829, et pour répondre à une confidence reçue de Sainte-Beuve en octobre. Ces deux textes semblent bien s'éclairer l'un l'autre. La lettre laisse entrevoir je ne sais quel engagement d'ordre pratique ; le poème déroule une à une les émotions, manifestement

très vives, qui ont déterminé cet engagement. Dans la réalité comme dans les vers, Sainte-Beuve a dû s'arrêter soudain, au seuil de quelque roman, plus ou moins louche, qu'il avait rêvé d'entamer ; non pas seulement s'arrêter, mais encore rebrousser chemin. L'innocence, deux fois désarmante, d'une enfant a fait ce miracle ; une résolution a été prise qu'il a commencé de tenir ; laquelle ? nous l'ignorons, mais assez chrétienne pour qu'il n'ait pu la confier, sans un peu de honte, au moins ironique de ses amis, à Guttinguer, qu'il savait, d'ailleurs, en proie depuis quelques semaines à des sentiments tout semblables. Encore une conversion, direz-vous ? Et pourquoi pas ? En 1829, celle-ci n'eût surpris personne. De 1829 à 1835, écrit L. de Carné, M. Sainte-Beuve « ne parut guère plus éloigné de l'abbaye de la Trappe que de l'abbaye de Thélème, et les paris étaient ouverts sur la question de savoir s'il mourrait disciple de Rancé ou disciple de Rabelais (1). »

(1) L. DE CARNÉ, *Souvenirs de ma jeunesse*. On me permettra de transcrire les lignes qui suivent : « J'ai beaucoup connu M. Sainte-Beuve ; je l'ai beaucoup aimé, à l'heure où il débattait avec lui-même des problèmes redoutables... Quand ma pensée fut pour jamais séparée de la sienne, mon cœur, se reportant au souvenir de nos entretiens d'autrefois, continua d'aller vers lui à travers l'abîme, comme le sien se complaisait à venir vers moi. Que de choses il y avait dans le serrement de main que nous échangeions souvent en silence, en nous retrouvant trente ans plus tard dans la salle de

Assez rempli déjà pour nos trois amis — Ulric, Alfred, Sainte-Beuve — ce même mois d'octobre s'achève sur un événement qui va passionner tous les romantiques : la représentation d'*Othello* (1). Alfred avait quitté Ulric pour ne pas manquer la

l'Académie ! » *Ibid.*, pp. 136, 137. Je regrette de n'avoir pas cité ce beau texte dans mon étude sur le catholicisme de Sainte-Beuve (*Pour le romantisme*), étude qui a fort irrité certains critiques. Plus je médite Sainte-Beuve, plus je le sens désireux de ne pas trancher les dernières fibres qui le rattachent à la religion de son enfance. Naïveté, a-t-on dit, illusion de prêtre, d'ailleurs touchante. Bon gré mal gré, je veux ramener dans le bercail la brebis à jamais perdue. Non, pas du tout. Comme le faisait Sainte-Beuve, je tâche de me soumettre aux faits et aux témoignages. Simple conjecture, je l'ai répété et je le répète, mais critique. Ajoutons ces quelques lignes, aussi justes que pittoresques, de Th. Pavie : « De tous ces personnages en soutane (Gerbet et autres en 1839), qui traversaient les rues de Rome en bande, Sainte-Beuve ne devait pas être celui qui avait le moins l'air d'un abbé. Il était né pour porter la soutane, et je me rappelle qu'un jour il nous disait : « En d'autres temps, j'aurais été dans les ordres, et j'eusse aimé à devenir cardinal. » Il était un abbé dévoyé. Son âme tendre et son esprit tenace (?) le disposaient à aimer et à croire. Les passions l'entraînèrent à la dérive, et il se prit à aimer les créatures. Et pourtant il se plaisait à se trouver avec des croyants. » (Th. PAVIE). *Victor Pavie, sa jeunesse, ses relations littéraires*, Angers, 1887, p. 198.

Et Musset, d'un mot :

Brizeux est à la morgue,
Sainte-Beuve au lutrin ;
Quinet est joueur d'orgue
A Quimper-Corentin. — (*Ibid.*, p. 131.)

(1) Répétition, le 23 octobre ; première, le 24.

première ; Ulric l'a suivi de près : je continue à citer la lettre du 1^{er} novembre.

Moi, j'ai vu la quatrième représentation (d'*Othello*) ! Ah ! mon pauvre ami, bataille et cause perdues ! Le triomphe est tout entier pour MM. Ancelot et Casimir Delavigne. Des femmes ne seraient pas plus bêtes que le public. On n'y comprenait rien. J'ai trouvé la pièce détestablement jouée, mais la société plus détestable encore. On a violemment sifflé, et ce n'est que par les efforts de la vieille et de la jeune garde romantiques que la défaite n'a pas été complète et honteuse ce jour-là. Quand nous abandonnerons la pièce à elle-même, elle périra. Les bureaux étaient déserts, et l'ennui, la fatigue sur toutes les figures des loges, *le rire français* partout. Je suis rentré fort triste. Musset l'était beaucoup. Son libraire lui renvoie ses vers, il est découragé, il vous attend, il vous implore. Je ne suis pas moins avide de vous voir, de vous dire toute l'horreur et l'amertume de mon âme pleine de vipères. J'en ai exhalé quelques poisons dans une épître qui a fait tressaillir Alfred lui-même, tout Méphistophélès qu'il est. Je suis plus écrasé (que) jamais de mes souvenirs et du désir et de la crainte de me venger.

Vous avez bien tort de ne plus vouloir combattre, vous qui avez des armes. Vous nous laissez écraser par toute cette canaille. A votre place, je passerais ma vie à leur montrer leur stupidité et leur infamie. Si vous faites beaucoup de vers, nous vous pardonnerons votre indolence...

Sainte-Beuve ne demandait qu'à obéir. Au lendemain de cette sommation trépidante, il envoie

à Alfred de Vigny une longue homélie, presque toute céleste, sur la chute d'*Othello*. Perfidie, a-t-on insinué (1). Il se délecte à remuer le goupillon dans la plaie d'un ami. Non, me semble-t-il, c'est là une de ces maladresses éperdues, où excellait le Sainte-Beuve naïf, empêtré, larmoyant, d'avant la maturité. Là se trouve un de ses vers les plus follement cocasses, preuve évidente d'innocence, la malice, hélas, ayant presque toujours plus d'esprit que la vertu :

La colombe, choisie entre tous les oiseaux...

Ne rencontrant partout que flot vaste et qu'abîme...

(1) « Absent de Paris lorsqu'on joue *Othello*, écrit Dupuy, (Sainte-Beuve) ne cesse pas pour cela de s'intéresser au sort de la pièce. Il s'indigne *jusqu'à la fureur* (eh ! que vous faut-il de plus ?) des menées hostiles. Mais, après avoir lu l'article du *Journal des Débats*, après avoir reçu une lettre de Victor Hugo (et, qui plus est, la lettre de Guttinguer que nous venons de citer, et que Dupuy ne connaissait pas ; c'est-à-dire après avoir appris l'échec de la pièce), il écrit à Vigny, et, sous les formules admiratives, il laisse percer le sentiment qu'il vient de recueillir : la tentative d'adaptation shakespearienne vient d'aboutir à un demi-succès. Ce sentiment s'exprime encore, avec une insistance déplaisante (mais innocente, selon moi), dans la *Consolation* en vers, écrite peu de jours après cette lettre. » E. DUPUY, *Alfred de Vigny, ses amitiés*, Paris, 1890, t. I, p. 327. Pourquoi donc soupçonner quelque *rosserie* sous la moindre ligne de Sainte-Beuve ? Ce qui lui manque le plus à cette époque, c'est peut-être l'ironie. Que de miel encore, pour un peu de fiel ! Quant à l'échec d'*Othello*, Dupuy semble croire que Sainte-Beuve le fait plus noir qu'il ne le fut. Non, s'il faut en croire un témoin désintéressé, notre Guttinguer.

A défaut des palmiers des bords de Siloé,
N'avait-elle pas l'arche et le DOIGT DE NOÉ (1)?

On pense invinciblement au perroquet de Robinson. J'adore les *Consolations*; je suis même persuadé que les soi-disant difficiles qui font fi de ce recueil unique, n'entendent rien à la poésie. Mais, d'ici de là, qu'il est amusant !

(1) *Les Consolations*, t. XXVI, A Alfred de Vigny. Ce poème vient immédiatement après la *Lettre à Mademoiselle...*

VIII

Après *Othello*, *Hernani*. Dès le mois de février, le plus vieux des romantiques, et le plus jeune, est à son poste.

4 février 1830. — Je suis dans mon nouveau logement, rue du Helder, n° 14, où il fait chaud, et où ma gouvernante lit vos poésies, demandant si vous avez connu ce Joseph Delorme, qui lui fait tant pitié. Voici bientôt *Hernani*. C'est la sérieuse occupation de ma vie que d'y songer.

Le 17 mars, les *Consolations* paraissent. Ulric a dû être un des premiers servis.

30 mars. — Pauvre cher Sainte-Beuve, il faut, au moment où cette poésie met toute mon âme en larmes, que je vous l'écrive, ne pouvant vous serrer contre mon cœur. Mon ami, ne vous plaignez pas de votre destinée, vous qui avez une telle beauté dans le cœur, vous qui laisserez après vous de telles fleurs sur la terre !

Que je conçois bien, maintenant que j'ai lu ces vers *A deux absents*, toute votre mélancolie, tout votre abattement, de voir leur nid si bruyant et si plein

d'ordures. Quoi ! plus de solitude avec des êtres si aimés ! Oh ! c'est triste, bien triste (1) !

Curieuses lignes, sur lesquelles je me permets d'attirer l'attention de ceux qui s'intéressent au *roman de Sainte-Beuve*. Ainsi, de tout le recueil des *Consolations*, c'est la fameuse pièce sur l'intimité du ménage Hugo profanée par la cohue des visites, — *A deux absents*, — qui a d'abord le plus impressionné Guttinguer. On l'a vu, il ne parle avec quelque détail que de celle-là. C'est peut-être qu'elle l'a vivement surpris. L'a-t-il bien lue, et comme il faut lire Sainte-Beuve ? Je le croirais volontiers. En tout cas, la glose qu'il en donne est aussi limpide que brutale : « Un nid... bruyant... plein d'ordures. » Adressé à Sainte-Beuve en personne, ce dernier mot, impropre d'ailleurs, sans doute, montre assez, me semble-t-il, qu'au mois de février 1830, Ulric ne soupçonne encore, ni de près ni de loin, le vilain secret de son ami. Les vers aux *Deux absents* lui ont expliqué la récente mélancolie de Sainte-Beuve, lui ont fait voir ce tendre cœur en posture

(1) Dans les *Consolations*, le poème *A deux absents* est daté de « Saint-Maur, août 1829 ». Date, qui manifestement ne fait pas foi, mais que M. Michaut semble accepter (*Sainte-Beuve avant les Lundis*, p. 607). Si la pièce n'a pas été antidatée, il faut renoncer à l'interprétation qu'on en donne souvent. En août 1829, ni même en décembre, Sainte-Beuve ne peut faire allusion au désordre qu'aurait introduit chez les Hugo le branle-bas d'*Hernani*.

de victime, effarouché et navré tout ensemble, parmi le brouhaha d'un ménage Benoîton. Telle est la version d'Ulric, et c'est peut-être la bonne. Or qu'il n'ait pas flairé, si j'ose dire, d'autres dessous, l'annonce d'un grand drame qui se prépare, cela donne beaucoup à rêver. D'une part, en effet, nous savons que Sainte-Beuve, plus indiscret en ces matières qu'un étudiant à peine échappé du lycée, témoigne à « son bon ami de Normandie » une confiance particulière ; d'autre part, Ulric a de bons yeux, l'oreille très fine, vieil expert qu'il est, voire docteur ès choses de l'amour. Ou bien donc Sainte-Beuve lui aura délibérément, laborieusement caché le secret ; ou bien, il n'y a pas encore de secret. Pour moi, je pencherais fort vers cette seconde interprétation. N'oubliez donc pas qu'à cette date Victor Hugo l'éblouit, le fascine, l'absorbe. Un demi-dieu et si bon ! Sainte-Beuve lui a voué un de ces cultes frémissants, passionnés, maladivement romantiques, qu'aujourd'hui nous avons une certaine difficulté à imaginer, à réaliser. D'où la jalousie qui fait explosion dans les vers *aux Deux absents*. Jalousie simplement amicale, bien qu'à la mode du temps. Il n'est pas moins jaloux de Victor que d'Adèle ; en vérité, il ne les divise pas encore : il ne leur pardonne pas leur porte ouverte, leur intérieur envahi. Il ne les voudrait l'un et l'autre, l'un inséparable de l'autre, que pour lui.

Le 31 avril 1830, nos deux amis partent de Paris pour la Normandie où Sainte-Beuve fera, coup sur coup, d'assez longs séjours. Guttinguer, qui dirigeait alors les travaux du Chalet, campait à Honfleur, peut-être dans la villa où il avait installé sa maîtresse Élyse (Alexandrine Bouquet), peut-être dans une autre. Mais on se voit sans cesse. Sainte-Beuve entre aussitôt et fort avant dans l'intimité du faux ménage. A ce frileux, toutes les cheminées sont bonnes. Faux ménage et assez branlant, semble-t-il, au moins jusqu'à la naissance du petit Gabriel, en janvier 1833. A l'époque où nous sommes, Ulric n'a encore le courage ni de quitter cette femme, ni de l'épouser. « Bonne fille », affectueuse, dévouée, mais illettrée, vulgaire peut-être, sans joie, de santé fragile, elle lui pesait souvent. Sainte-Beuve prêchait à son ami la patience. Soit goût pour les rayons jaunes, soit compassion naturelle, il s'est toujours montré, dans ses relations avec Élyse, d'une gentillesse parfaite. Des égards, lorsqu'il est à Honfleur ; un souvenir exprès, quand il est absent, dans chacune de ses lettres à Ulric ; parfois de petits cadeaux. Dans le rigoureux examen qu'on lui fait subir depuis quelque vingt ans, il n'y a déjà que trop de témoins à charge. Que cette humble créature, après, certes, mais avec Marceline, dépose pour lui.

Il fut beaucoup parlé d'Arthur, je veux dire de Rosalie, pendant ces fécondes semaines. Je crois

même qu'elles virent éclore un premier *Arthur*, celui-ci en vers, les cinq poèmes, *Pour mon ami Ulric G...* que Sainte-Beuve publiera plus tard dans les *Poésies diverses*.

Ainsi, mon cher Ulric, ma muse gémissante
Cherche en vos souvenirs des instants qu'elle chante...
 Puissent au moins ces chants que l'amitié soupire,
 De votre cœur saignant alléger le martyre (1).

« Les cinq pièces, nous dit une note, sont écrites comme par l'ami même à qui elles sont adressées ». Eh ! je le crois bien ! Ce n'est pas là une feinte poétique. La plupart de ses vers ne font guère que traduire les récits, les plaintes mêmes d'Ulric, notamment la pièce III, d'une couleur si chaude, d'un tour si libre, et qui n'arbore pas en vain deux distiques de Properce. Pendant qu'il rumine le roman d'*Arthur*, pendant qu'il l'écrit sous la dictée même du héros, le timide Sainte-Beuve continue son apprentissage d'amoureux. Quel maître, quel professionnel plus expérimenté, aurait-il rêvé ? La pièce IV, *Sonnet*, jette quelque lueur sur la scène de la trahison dans la chapelle de Picpus. En pleine lune de miel, Ulric, secoué soudain par un délire prophétique, « Que si jamais », s'écrie-t-il,

Un jour, une heure, un seul instant,
 Femme, redevenue ingrate et résistant,

(1) *Poésies diverses*.

Devant moi, sous ce ciel qui tous deux nous regarde,
 Tu pouvais, en passant, *le front haut, sans me voir*,
 Au bal ou *dans l'église insolemment t'asseoir*;
 Que si tu m'oubliais jamais, je te poignarde !

Ce dernier vers, si peu sainte-beuvien, aurait dû surprendre les critiques. On le trouvera désormais tout simple, et, qui plus est, d'une vérité parfaite. Les sentiments et les mots eux-mêmes sont de Guttinguer. Que de fois ne s'est-il pas juré de poignarder Rosalie ? On aurait de même dû se demander, et non sans émoi, ce que vient faire, en cette fin de sonnet, la ment on d'une église. Chevillle peut-être, et d'un goût plus que douteux ? Non, ici encore, soumission rigoureuse aux faits. Rappelez-vous la chapelle de Picpus : Rosalie, « le front haut », affectant de ne pas voir, déployant sur sa chaise, avec mille précautions insolentes, les plis de sa robe de printemps, pendant que résonne l'*alleluia*.

Détail plus important : nous savons, à n'en pas douter, que dès cette époque, Guttinguer fait à ses propres yeux et aux yeux de Sainte-Beuve figure de converti, avouant, d'ailleurs, très humblement qu'il se trouve encore bien éloigné du terme où la grâce veut le conduire. Pénitent rose, mais pénitent, au moins de désir et de profession. Sainte-Beuve prend très au sérieux et cette conversion elle-même, et les nouveaux devoirs qu'elle lui impose. A lui de calmer les dernières fureurs et de

diriger la formation intérieure du catéchumène. Au départ de Paris, il a mis dans sa valise un exemplaire de sainte Thérèse, qu'ils liront ensemble au bord du rivage. Dix mois plus tôt, c'étaient, à la même place, des ricochets désespérés, en compagnie d'Alfred de Musset. Aujourd'hui sainte Thérèse. Nous avançons. D'autres livres bientôt suivront, toute une bibliothèque, et fort bien choisie. Un vieux prêtre n'eût pas fait mieux. Quelle vocation manquée ! Sainte-Beuve rentre à Paris vers la fin de mai. Ulric lui écrit :

Il me tarde beaucoup d'avoir de vos nouvelles et de connaître tout votre vide et tout votre ennui.

Le confesseur s'était donc aussi confessé. Vous l'entendez : « Ne vous plaignez donc pas, mon cher Ulric ; ah ! si vous saviez ce que je souffre moi-même... » Quant au pénitent, il s'accuse d'une intempestive fredaine. Encore une romance, au piano, avec une blonde anglaise, miss Margaret, je crois. Un duo. *My dearest life I love you!* Il savait donc au moins quatre mots d'anglais.

Je me suis cru jeune. Vieil insensé que je suis ! Ce matin, je suis bien honteux... Vous vous êtes fait ici des amis., on vous loue et Élyse vous regrette.

29 mai 1830. — Tous ces bateaux pavoisés devant ma fenêtre, pour le saint jour de Pâques (!). Voilà ces horribles cloches qui tintent faux sur tous les tons et

110 ROMAN ET HISTOIRE D'UNE CONVERSION
sur des airs ignobles qui me repoussent des vêpres,
comme le souvenir de l'alleluia de Picpus.

Ce dernier trait nous explique pourquoi, au lieu de Pentecôte, il a mis Pâques. Toujours Rosalie !

30 mai 1830. — Il pleut ; on ne fait rien à la forêt, et je suis tout à fait brouillé avec Élyse... Vous nous manquez beaucoup à tous deux. Que vous avez été bon, mon ami, et que notre amitié me semble consacrée par ce voyage ! J'ai fini hier Saint-Guilhem et la scène du fauteuil... La contredanse réservée vient plus tard.

Il est tout à la préparation d'*Arthur*, et il envoie force *copie* à Sainte-Beuve. Les travaux de la forêt l'occupent aussi.

22 juin 1830. — Ma maison (le Chalet) sera faite pour la fin de septembre. (Victor Hugo et Sainte-Beuve y seraient les très bien venus)... Le chemin qui va aux Rouges Fontaines à travers bois est terminé au milieu d'accidents de nature délicieux. Ma société s'est beaucoup agrandie. Mme S... vient à cheval à la forêt avec moi. Nous avons de belles matinées (mondaines), mais la solitude et la mer, voilà mes biens, mes vrais biens, et que je bénis !

Nous n'avons pas, mais nous sommes en état de deviner les lettres parallèles de Sainte-Beuve, qui griffonne, à cette date, le brouillon de son *Arthur*. Il en est à Rosalie qui cède en résistant, qui fuit sous les saules. On ne lui en a déjà que trop dit,

il veut plus encore, « plus de *réel* », c'est le terme qu'il a dû prendre. « Je viens d'écrire une scène d'*avant*, répond Ulric un peu essoufflé, mais c'est tout ce que j'ai de *réel* »; c'est lui qui souligne (31 juillet 1830). Harceler de questions aussi insatiables un malade si mal guéri, quelle imprudence ! A ce coup, le directeur sommeille, il a fait place au romancier ou au novice amoureux (1).

31 juillet 1830. — Pendant que j'y songe, dites-moi où j'ai laissé la scène de fureur d'Octavie (2) ? Prenez garde aussi, mon cher ami, que quelques-unes des lettres que je vous envoie ici (fragments ou brouillon du roman) seraient une inconvenance écrites à la cousine (3). Je pense que celles de cette nature pourraient être écrites à ce Joseph Delorme, que vous avez si bon goût de vouloir introduire dans le livre.

(1) Ceci, pour rappeler que la part de Guttinguer dans l'*Arthur* de Sainte-Beuve est plus grande qu'on ne semble le croire. Ainsi pour le paragraphe 27 (p. 109-112) Sainte-Beuve, je le crois du moins, ne fait guère qu'y filer, si j'ose dire, à sa façon, la « scène d'*avant* » qu'Ulric lui avait envoyée et que nous n'avons pas. Le « elle me pardonnait tout et me refusait tout, » c'est Ulric qui l'a dicté, et en propres termes, à Sainte-Beuve. (Lettre du 31 juillet 1830, et *Sainte-Beuve inconnu*, p. 112).

(2) Cette scène, dont nous n'avons que l'amorce dans l'*Arthur* de Sainte-Beuve (p. 108), Guttinguer la développera dans son *Arthur*, vers la fin du *Manuscrit de Julie*. (*Arthur*, p. 85.)

(3) Dans la pensée première de Guttinguer, *Arthur* devait être un roman par lettres.

Ceci est bien amusant. D'après le plan primitif d'*Arthur*, Joseph Delorme aurait figuré dans le roman, où il aurait fait, semble-t-il, le personnage d'un confident, ou plutôt d'un directeur ; le personnage que fera Louise de... dans l'*Arthur* de Guttinguer. Par où l'on voit à quel point cette histoire passionnait Sainte-Beuve. Je cite encore cette lettre du 31 juillet, qui nous fait saisir sur le vif leur collaboration singulière.

Pendant que j'y songe, j'ai besoin de mon épître à Mme Farel (1).

La mer est toujours admirable, et l'ombre et le murmure de mes bois consolants... J'ai encore de beaux chapitres à écrire. Que vous avez été bon pour Élyse... Prenez bien garde aux lettres (autographes) de cette femme (Rosalie). Gardez-les bien.

On n'est pas plus décousu ni plus trépidant. C'est qu'en vérité, il mène de front trop de soucis : le Chalet, le roman, Élyse, Rosalie. Après-demain, la révolution.

Le 3 août 1830, il écrit à Sainte-Beuve qui venait à peine de le quitter (2).

Mon pauvre ami, voici 89, nous arriverons à 93 et à une dislocation de l'ordre social. Retenez bien ces

(1) En vers peut-être. J'ai l'impression que Mme Farel, l'aimable hôtesse de Montpellier, devait figurer dans le roman.

(2) Ici un petit mystère : « La publication des trop fameuses ordonnances, écrit M. d'Haussonville, surprit

tristes prévisions..., et l'état sauvage qui en est la suite.

Telle est son impression de la première heure, tel le cauchemar, qui ne le quittera plus jusqu'à sa mort, et qui, peut-être, n'aura pas été sans atténuer insensiblement les fureurs d'une autre sorte, que nous connaissons. Phobie assez naturelle, d'ailleurs, chez un riche propriétaire, comme lui, et qui se rappelait la Terreur. En même temps, menaçait d'éclater, dans cet intérieur assez affolé déjà, une crise domestique que Sainte-Beuve, à plusieurs reprises, me semble-t-il, et tout dernièrement encore, avait réussi à conjurer. Aussi bien, le détail de cette affaire ne nous regarde-t-il pas. De la lettre du 6 août 1830, je ne retiens que ces mots :

Trouvez-moi une femme que je puisse épouser.

Sainte-Beuve loin de Paris. Il était venu passer quelques mois d'été auprès d'Honfleur, chez son ami Ulric Guttinguer. A peine la nouvelle connue, Sainte-Beuve se mit en route ». (D'HAUSSONVILLE, *C.-A. Sainte-Beuve*, Paris, 1875, p. 75.) Or, il est certain que Sainte-Beuve ne se trouvait pas à Paris lors des ordonnances, et qu'à peine la nouvelle connue, il reprit le chemin de la capitale, mais je ne crois pas que cette même nouvelle l'ait surpris chez Guttinguer. Celui-ci lui écrit, en effet, le 31 juillet 1830, une longue lettre, et où il semble le croire à Paris. Dans cette même lettre, il fait allusion aux bontés que Sainte-Beuve aurait témoignées à Élyse, et semble-t-il assez récemment. J'imagine que Sainte-Beuve aura passé au Chalet les trois premières semaines de juillet, qu'il en sera parti vers la fin du mois, mais par le plus long. Les grandes nouvelles de Paris l'auront trouvé sur le chemin du retour.

De ce côté-là, le calme se rétablit, au moins pour l'instant, et grâce peut-être à une nouvelle intervention de Sainte-Beuve, ami fidèle, serviable, patient, quand ses mouches ne le piquent pas. Pour la révolution, j'ai déjà dit que Guttinguer ne cessera plus de la maudire. M. Prudhomme et Joseph de Maistre. Il respire néanmoins. L'émeute a respecté le Chalet.

17 août. — Vos doctrinaires gouverneront plus mal que les autres. Votre Guizot est un misérable, et, s'il vient jamais ici, je trouverai bien moyen de le lui dire...

Il y viendra, pour se faire nommer député. Guttinguer aura le bon sens de voter pour lui. « Un pauvre homme pour les temps, mais... un honnête homme » (30 octobre 1830).

Ma maison (le Chalet) est debout. On va la couvrir... Chateaubriand... admirable. Comment un si beau et si sain génie a-t-il renoncé d'un trait de plume au *droit divin*. C'est comme figure, comme utilité sociale, la plus grande et la plus noble idée qui soit jamais venue... En résumé, mon ami, nous sommes f... Il paraît que notre roman l'est aussi. Est-ce que Renduel ne vous en parle plus? J'y tiens moins maintenant que vous avez refusé de la (Rosalie) faire infâme.

La correspondance restera très active pendant les derniers mois de cette année si tourmentée et si pleine. Très curieuse aussi. Mais ne nous hâtons

pas d'y lire ce qui peut-être ne s'y trouve pas encore ; je veux dire des allusions constantes au roman de Sainte-Beuve. Pourquoi vouloir que les vagues sermons d'Ulric n'aient pas d'autre texte ; que ses remèdes ne s'offrent qu'à une seule blessure, et toujours la même ? Pour prendre en pitié son douloureux ami, son confesseur gémissant, Guttinguer n'a certainement pas attendu de connaître — ou de deviner — la métamorphose, d'ailleurs prodigieusement lente ; selon moi, qui va s'opérant dans les sentiments de Sainte-Beuve à l'endroit d'Adèle et de Victor.

Poète découragé qui doute parfois de son génie, cœur insatiable et susceptible, mendiant de tendresse que déchire la moindre apparence de froideur, conscience que l'Évangile a marquée à jamais et que l'on peut toujours croire à la veille d'une conversion totale, Guttinguer l'a vu pleurer tant de fois, tant de fois il l'a consolé ! Voici maintenant pour Ulric un nouveau sujet d'alarmes : Sainte-Beuve libéral, autant dire révolutionnaire.

6 septembre 1830. — Vous êtes malheureux, vous travaillez à le devenir beaucoup plus pour l'éternité.

Encore un coup, n'y a-t-il qu'Adèle pour le rendre malheureux ?

Pensez-y hélas ! ni moi non plus, je n'ai pas une foi *catholique* bien sincère ni bien robuste, mais je me

sens chrétien et croyant en deux idées indestructibles en moi maintenant : un meilleur monde et l'âme immortelle et Dieu ! Dieu ! le Dieu des chrétiens, le Dieu de Lamartine.

30 octobre 1830. — Mon ami, vous êtes malheureux, vous vivez de poisons, de ressentiments, de haine.

Haine de Victor, à cette date ? Non, certainement.

Que je vous plains ! Oui (réponse à un mot de Sainte-Beuve), il y a loin de là à nos lectures de sainte Thérèse, à nos bois, aux *harmonies religieuses*, à ces vers que nous disions les larmes au cœur :

Pour nous, enfants du jour qui croyons aux étoiles,
Nous qui savons l'écueil sous l'écume caché,
Au hasard de ces nuits ne livrons plus nos voiles,
Sur le phare immortel tenons l'œil attaché,

Voilà comme vous étiez, il y a quelques mois, en avril. Aujourd'hui

Vous êtes à la tête d'un journal qui fait la guerre à l'aristocratie, à l'ordre légal, au christianisme...

Quand, chaque matin, je vois, sur le chemin de la forêt, le paysan à sa charrue... je suis tenté de descendre de cheval, d'aller l'embrasser et le remercier de bien vouloir travailler encore...

Serrez la main de notre grand et bon Victor, et rappelez-moi au souvenir de madame, que j'aime comme quelque chose d'au-dessus de moi...

25 novembre 1830. — Quelle bonne nouvelle, mon cher Sainte-Beuve, vous n'êtes plus au *Globe*!! Nous

allons retravailler ensemble. Certainement, je veux que nous fassions notre roman, mais, croyez-moi, que ce soit tout de suite, et allez au galop, car la société et le monde vont subir toutes sortes de transformations... Je vous rapporterai sainte Thérèse.

De son côté, il s'est remis au roman, mais sans goût, Sainte-Beuve lui ayant signifié, une fois de plus, qu'il n'entendait pas « écraser l'infâme » !

Décembre 1830... — Moi, je l'ai vue !... l'infâme ! Elle est ici (Rouen). J'étais en voiture, elle a passé à pied contre ce landau, où je la reconduisais autrefois ; elle était avec une vieille femme... Je l'ai rencontrée encore, elle a détourné les yeux, et je me suis jeté dans une boutique de libraire pour ne pas courir à elle.

Ils s'étaient livrés jadis, lui et elle, à tant d'extravagances que l'aventure, bien que déjà vieille de deux ou trois ans, n'était pas encore oubliée. Là-dessus, le bruit commence à courir qu'Ulric s'apprête à donner un nouveau scandale, ce roman qu'il préparait avec un grand écrivain de Paris, et où l'honneur de plusieurs familles normandes se trouverait intéressé.

9 février 1831. — J'ai eu de tristes nouvelles de la religieuse (1). Sans compter les circonstances (politiques?), je crois que je suis dans la nécessité d'ajourner nos projets de roman. On les sait, et il faut faire (*sic*)

(1) Qui appelle-t-il sa « religieuse » ? Probablement Rosalie, en souvenir de la rue Picpus.

pour s'en occuper que ces bruits soient passés. Rapportez-moi, mon ami, cette boutique infernale,

la cassette, où s'entassaient les premières ébauches d'*Arthur* et les pièces justificatives. Il continue, et le moment est venu de dresser l'oreille :

J'ai beaucoup entendu parler de vos amours, dont j'ai besoin d'avoir des nouvelles. Paix et bonheur à vous, mon ami, mais c'est difficile !

On en parle donc, à Paris, en février 1831, Sainte-Beuve consentant, voire provoquant. Même encore assez douteuse, un peu spéciale, il n'était pas homme à taire son étonnante fortune, étonnante pour lui, tout le premier. Il n'en revient pas, et peut-être, pour n'y croire qu'à demi a-t-il de bonnes raisons (1). Si, d'ailleurs, Guttinguer lui demande, sans plus de façons, des nouvelles, c'est que Sainte-Beuve l'aura mis au courant de tout. Mais de quoi exactement ? Ce tout n'est peut-être pas encore grand'chose. Encore une fois, songeons que toutes les pièces du *Livre d'amour* ne sont pas encore écrites, et pour cause. La bénédiction, si drôlement donnée par Ulric, « Paix et bonheur... mais c'est difficile », ne sert manifestement d'épigraphie qu'à un premier chapitre. Plus dolente que

(1) Ce disant, je ne fais pas allusion à la prétendue « laideur » de Sainte-Beuve. Il se voyait laid, sans doute, et il en a beaucoup souffert ; il ne l'était pas.

gaillarde, et très appropriée à la circonstance, elle ne salue qu'une aurore, et pas boréale.

Mais ici, qu'on me permette de l'interrompre, et de demander pour lui un peu d'indulgence, de justice, veux-je dire, au lecteur que je sens qui se hérise déjà. Au cours de ce nouveau roman, qui n'est pas le sien, mais où il vient de s'installer avec sa rondeur coutumière, et d'où je n'ai pas le droit de le déloger, Guttinguer nous intriguera plus d'une fois, nous scandalisera peut-être. Gardons-nous néanmoins de le condamner trop sommairement, et tâchons de réaliser la situation fort embarrassante où il se trouve. « Son rôle en tout ceci est des plus singuliers, pense M. Gustave Simon, qui a lu avant nous les lettres de Guttinguer à Sainte-Beuve, il était catholique et pratiquant ; c'était un don Juan dévot ; il ne peut approuver Sainte-Beuve dans son amour adultère, il ne l'approuve donc pas, mais il l'admire (1). » Autant dire qu'il l'encourage : *macte animo*...! Fine remarque, bien que trop facile, mais qui n'est juste, me semble-t-il, qu'à moitié. En février 1831, Guttinguer n'est qu'un don Juan retraité ; il n'est pas encore un dévot, et il ne peut l'être. Catholique d'aspiration, non de pratique. Non seulement, il n'a pas rompu avec sa maîtresse, mais dans quelques jours, il se

(1) Gustave SIMON, *le Roman de Sainte-Beuve*, Paris, 1906, pp. 237, 238.

risquera, non sans honte, d'ailleurs, à la prendre avec lui au Chalet. « Je suis aussi bien troublé. Élyse est fort malade, impossible à guérir... Je lui dis de venir. » (18 février 1831.) Comprenez bien qu'il s'excuse, qu'il prévient les remontrances de Sainte-Beuve. Sa liaison avec Élyse, tout le monde, sans doute, la connaissait, même les deux filles de Guttinguer; mais l'afficher à ce point, mais la stabiliser et lui donner comme une consécration officielle, cela faisait un nouveau scandale, qui, ajouté aux anciens, eût rendu plusieurs fois ridicules des exhortations trop pressantes sur la continence et sur le respect du lien conjugal. Ce disant, je ne fais qu'exprimer une de ses pensées dominantes. Ainsi paralysé du côté sermon, j'avoue bien qu'il a dû s'intéresser avec une curiosité assez profane à l'in vraisemblable aventure que les confidences intermittentes et très habilement dosées, sinon romancées, de Sainte-Beuve, ne lui permettaient pas de suivre aussi en détail qu'il l'aurait voulu. Mme Hugo avait été jusque-là pour lui une créature céleste. Lui non plus, il n'en croyait pas ses oreilles. Est-il arrivé sur ce point à la certitude que trois ou quatre de ses lignes semblent supposer chez lui? C'est très possible, ce n'est pas certain. Il avait le génie de l'expression impropre; même quand d'aventure, il rencontre une formule nette, ferme et qui paraît décisive, qui sait s'il ne continue pas à bourdonner?

IX

Dieu aidant, et le Chalet, la conversion va son petit train. Le 26 février 1832, une longue lettre paisible, pieuse. Rosalie et les autres fléaux ne paraissent pas à l'horizon ; ou bien on les brave :

J'attendrai ainsi le choléra et la révolution, celle d'où sortira l'état sauvage...

Je me vais épurant de toutes les forces qui me restent, faisant l'aumône et priant ; j'ai une grande espérance de grâce et de foi. Le parfum seul en est bien délicieux.

Il sait très bien qu'il n'en est encore qu'au parfum, et il l'avoue humblement, comme s'il eût prévu les reproches de M. G. Simon.

Je lis la Bible et la *Journée du chrétien*.

Celle que Lamennais venait de publier, don peut-être de Sainte-Beuve. Puis un de ces jolis tableaux, comme il en dessine à la volée. Sainte-Beuve a encadré celui-ci d'un trait de plume, soit pour le relire, soit pour le faire entrer dans *Arthur*.

Le printemps s'apprête encore, et, cette année, c'est avec ordre. Sans accès, sans crises ; les fleurs des

coudriers sont comme des franges par toute la forêt, et les milliers de houx brillent et étincellent au soleil sous les grands arbres encore secs. C'est un spectacle délicieux.

Il pense à son ami, non sans quelque malice, mais clairvoyante et compatissante :

Ah ! si vous aviez suivi la trace des *Consolations*, si cela n'avait pas été un jeu de votre âme !...

Faites-nous maintenant M. de Maistre (1). Mais rendez-vous catholique pendant quinze jours. Bah ! qu'est-ce que cela vous fait ? Pensez-vous à l'album de Francine (sa fille cadette), et le lui rapporterez-vous ? Vous lui feriez une grande joie de quelques lignes de vos illustres abbés (Lamennais et Gerbet).

Ce qu'il rédige pour le roman tourne de plus en plus au journal intime.

11 août 1832. — Voyez-vous l'abbé Gerbet ? Ne voudra-t-il point faire des livres populaires pour rappeler les âmes à la foi ? J'y essaie, puis les forces me manquent. Je reconnais mon insuffisance, et j'invoque et j'implore.

Très peu d'allusions au roman de Sainte-Beuve, dans nos inédits ; j'entends pendant cette année 1832. Ils s'en entretenaient sans doute, quand Guttinguer allait à Paris, mais il ne paraît pas jusqu'ici que le

(1) Sainte-Beuve venait de « faire » un *Lamennais* (*Revue des Deux Mondes*, 1^{er} février 1832).

sujet l'occupe beaucoup. En septembre, ces deux mots :

Dieu vous garde et vous ramène !

Deux ans plus tôt, il aurait écrit de même.

Moi, je me crois pour toujours avec lui, il n'y a que cela au monde.

Surtout par ce qu'elle semble ignorer, oublier ou tenir pour de peu d'importance, la lettre du 31 décembre 1832, sur l'interdiction du *Roi s'amuse*, est assez curieuse :

Qu'est-ce que cette *Volupté* annoncée sur tous les livres qui paraissent ?

Que Victor m'afflige ! Il se perd. Ce n'était pas là son rôle. Sa pièce m'a paru déplorable, malgré les admirables et sublimes choses qu'elle renferme. Lui, qui est honnête homme, qui a un foyer, des enfants, s'isoler de tous les honnêtes gens qui ont une famille et une maison ! On a tort avec lui, il fallait laisser faire sans doute, je crois qu'il eût reçu une leçon terrible et profitable. Que pensez-vous de tout cela ?

Puis Rosalie, mais de plus en plus lointaine, fantôme :

J'écris toujours un peu et en vue de notre ancien roman, qu'il ne faut pas abandonner. Nous vivons dans le même air, elle et moi ; tout le monde nous rencontre, et nous ne nous rencontrons pas. J'ai passé dans une

autre vie, je vous assure, depuis qu'elle n'est plus rien dans la mienne.

« Notre ancien roman, » ces deux mots sonnent, pour nous du moins, le glas du pauvre *Arthur*, j'entends de l'*Arthur* que Sainte-Beuve devait publier. Ulric ne s'en doute peut-être pas encore, ou bien tâche de ne pas le croire, mais il semble bien qu'à cette date Sainte-Beuve se soit tout à fait désintéressé de l'œuvre commune. *Arthur* n'aura été pour lui qu'une belle occasion de se faire la main, d'apprendre, non pas seulement à écrire des romans, mais aussi, et peut-être surtout, à les vivre. De ces deux initiations, la première n'était sans doute pas la plus compliquée. Quoi qu'il en soit, le double apprentissage enfin terminé, pourquoi maintenant continuerait-il, s'attarderait-il à faire siennes, puis à raconter les amours d'autrui? Il a donc laissé au fond d'un tiroir l'autobiographie commencée de Guttinguer, l'ébauche d'*Arthur*; il prépare déjà son autobiographie propre, *Volupté*. Remarquons en passant que ce projet, bien qu'il date de plusieurs mois, Guttinguer vient à peine de l'apprendre, et par les annonces de Renduel (1).

(1) Sainte-Beuve avait déjà parlé de *Volupté* à Barbe en décembre 1831. (MICHAUT, *op. cit.*, p. 279.) Peut-être a-t-il mené de front, pendant quelques mois, la préparation des deux livres. Quoi qu'il en soit, je crois assez probable que c'est en commençant à rédiger l'autobiographie de Guttinguer que l'idée lui sera venue d'écrire la sienne propre.

C'est peut-être que, depuis plusieurs mois, retenu au Chalet par le calme et les pieuses consolations qu'il y trouve, il a eu moins souvent l'occasion de rencontrer Sainte-Beuve ; c'est peut-être aussi que Sainte-Beuve hésite à lui avouer qu'il ne pense plus guère à *Arthur* ; peut-être enfin que Sainte-Beuve s'est fait plus discret avec ce vieil ami en veine de sérieux et de dévotion : les timides reproches d'Ulric lui pèsent ; il évite de le chagriner par de trop précises confidences.

Non que leur amitié ait reçu la moindre atteinte ; elle paraît au contraire aussi tendre que jamais. Sainte-Beuve, lui aussi, a du temps pour tout. Moins absorbé par son bonheur qu'on ne le croirait, il continue à diriger les lectures religieuses de son ami ; il suit, avec un vif intérêt qui n'est pas seulement de curiosité, et où quelque secrète envie se glisse, le progrès de cette lente conversion. Au printemps de 1833, Guttinguer se plonge, avec délices, dans les œuvres de Ballanche, que Sainte-Beuve lui a conseillées, je crois (1).

22 mars 1833. — J'ai pour compagnie cette pauvre Élyse, qui va mieux et s'améliore aussi. Me voilà ainsi établi selon mon cœur.

(1) Ballanche, écrit Guttinguer, le 22 mars 1833, « sera un grand chapitre » pour le roman. La seconde partie d'*Arthur* n'est, je l'ai déjà dit, que le journal de ses lectures pieuses. Cela eût fait plusieurs volumes. Quand vint l'heure de choisir, il laissa de côté les citations de Ballanche.

Avez-vous revu ce malheureux enfant prodigue de la rue Grange-Batelière? (Tattet) (1). Il est bien bon et bien déplorable. Je n'ai rien vu de plus insensé, de moins corrigible... Il me fait quelquefois un mal affreux à contempler.

8 mai 1833. — Mes filles vont arriver ici dans quelques jours ; alors nous aurons grande illumination.

La vôtre est-elle toujours en verres de couleur? N'y en a-t-il point de cassés ou d'éteints? Cela dure bien longtemps. C'est bien admirable !

A cette ironie, qui n'est pas dans ses habitudes, je crois sentir chez lui une certaine gêne. Il ne peut se tenir de dire son mot qu'il sait trop bien d'ailleurs qu'on ne lui demande pas. Sainte-Beuve aura répondu que les verres de son feu d'artifice étaient au complet et en plein éclat.

4 juin 1833. — Votre lettre m'a causé une extrême joie. Vous savoir toujours heureux est un embellissement de ma solitude. Je veux croire avec vous que rien ne changera dans une alliance aussi chère. Il y a bien des raisons pour le croire. Je les compte quelquefois.

Ceci non plus n'est pas très fulgurant, ni même très net. Néanmoins, il veut donner, bon gré, mal gré, son petit bout de leçon :

Ce semblant de calme a quelque chose d'enchanteur (de séduisant? d'endormeur?) pour moi qui n'ai

(1) N° 10 de la rue Grange-Batelière. La maison appartenait au père d'Alfred, Ferdinand Tattet, agent de change.

d'ivresse que celle du Seigneur. Je ne dis ces choses qu'à vous. Je viens de terminer dans mon livre une analyse du *Credo* dont je suis tout palpitant.

Cette « analyse » se trouve, en effet, dans l'*Arthur* de Guttingur. Elle est des plus émouvantes (1).

Victor a écrit un bien bel article dans l'*Europe littéraire*, sauf cette phrase renouvelée du sans-culottisme de Saint-Just et de Marat : « Donnons aux Grands le respect des Petits ; aux Petits, la mesure des Grands. » Pour arriver à cette mesure, les Petits tranchent la tête.

C'est assez bien vu et bien dit. La réplique à Victor s'entend. Car lorsqu'il s'agit d'en venir aux mains avec Sainte-Beuve, Guttinguer perd ses moyens. Son embarras est ici assez flagrant. Nulle complicité que de timidité, de faiblesse. Voulez-vous qu'il le foudroie. Encore un coup, tâchez de vous mettre à sa place. Rosalie, encore sur l'horizon ; Élyse, dans tous les coins du Chalet. La vieille plaie, mal fermée ; la conversion, désespérément traînante ; de vifs élans de piété et très sincères, mais une rechute toujours possible. Sans compter la répugnance qu'un galant homme, et dont la vie ne fut pas toujours exemplaire, éprouve — ou devrait éprouver — à donner des leçons de morale. En face de lui, Sainte-Beuve, un tel génie, un tel

(1) *Arthur*, pp. 138-146.

ami, et qu'il a toujours vu en pleurs ; à qui jusqu'ici le monde a refusé toutes ses joies ; maintenant, en lune de miel ; lune, d'ailleurs, assez blafarde, miel douteux. Ulric, après tout, que sait-il en vérité de ce qui se passe ? Avec Sainte-Beuve, le plus subtil des confesseurs perdrait son latin. Relisez le *Livre d'amour* et *Volupté*. Ni les propos de Sainte-Beuve, ni ses lettres ne devaient être beaucoup plus limpides. Il entortille de métaphores éthérées les réalités les plus grossières ; il aggrave, il salit les plus innocentes par sa façon trouble toujours, louche parfois, de les évoquer.

Écrite dans un de ces « mauvais moments » où l'âme, toujours mobile, de Guttinguer, paraît encore plus dispersée que de coutume, la lettre du 18 juillet 1833 est assez extraordinaire, peu cohérente, et, parfois d'une platitude qui trahit manifestement l'affaissement, la carence de la pensée. Parmi ces pauvres mots, à chacun de distinguer ceux qui portent de ceux qui ne veulent rien dire :

18 juillet 1833. — Mon âme est un peu affadie. Le passé revient me tenter, et je ne m'en défends pas trop bien

Il reprendra ce thème plus loin. Mais ici, une longue distraction, suggérée sans doute par une lettre récente, où Sainte-Beuve devait se dire comblé :

On croit que c'est tout d'arriver au port. Mais il reste à savoir ce qu'on y peut faire. Il faut donc croire,

mon ami, que vous ne vous manquerez ni à l'un ni à l'autre, et que cette union est immuable. Il serait en effet déplorable qu'il en fût autrement. Étrange histoire que celle-là, où les noms sont aussi grands que l'événement. J'y porte souvent un regard curieux, j'y lis toute l'histoire du cœur humain, toute la femme ! la femme de la Bible et de notre temps. Je pense à tous vos vers, à ceux de ce pauvre Fouinet : *A deux heureux !* Encore dix ans, et que faudra-t-il dire ?

Je ne me trouve plus si fort pour la solitude que je le pensais. Mon âme s'est familiarisée avec la mer, avec les forêts, comme avec Paris et les amours. Je suis dans un mauvais moment. Je crois que c'est parce qu'une lettre m'a apporté ce matin le nom affreux de Rosalie. Nom qui me rend méchant, ingrat, injuste, irritable, car, mon ami, je la hais toujours.

Enfin Dieu vous laisse votre coupable bonheur ! Je l'espère et je le crains tour à tour. Ce serait votre part d'éternité. Je ne sais plus boire à cette coupe, ma main la repousse, quelle que soit celle qui la présente...

Tattet vous aime comme il sait aimer. Dit-on toujours *Victor et Julia ?*...

Aujourd'hui, on dit, je crois, Juliette. La lettre du 9 août suivant montre qu'il s'est ressaisi et rassemblé. La courte période qui s'achève a été d'ailleurs pour lui exceptionnellement fervente.

9 août 1832. — Je suis bien charmé de l'air de cette lettre (de Sainte-Beuve, et jubilante) et de la physiologie heureuse qu'elle me montre dans une situation qui garde si rarement sa *paix amère*, comme dit Fénelon.

Je ne sais si je dois vous en souhaiter la continuation, car c'est un piège où Satan nous endort.

Mais le réveil et le déchirement seraient quelque chose de si horrible que je ne sais pas non plus le désirer. Pourtant j'en suis à bénir les souffrances et les tortures où vous m'avez vu en songeant ce qu'elles ont expié sans doute.

Le voilà, j'espère, je crois, dans sa vérité la plus profonde, ému, émouvant, et, tout bien pesé, assez admirable. Suit un beau passage, souligné par Sainte-Beuve. Une procession à Honfleur :

J'en vis partir une l'autre jour de Notre-Dame de Grâce avec des chants si rauques, si faux, si pesants que ma foi en était ébranlée ; mais, à mesure que ces chants s'éloignaient, ils s'unissaient, s'adoucissaient, se vaporisaient, et c'était à faire éclater l'âme. J'acceptai cette explication : toutes ces voix grossières, nasales, brutales, qui prient, forment un concert céleste plus haut, et cela arrive au ciel tout divin. Les paroles de cette musique sont d'ailleurs admirables ! La suite des offices de ce diocèse de Bayeux est un livre enchanteur et plein d'harmonie. Notre cher Lamartine lui-même est encore loin des Psaumes, de certains...

A côté de ce premier jet, plusieurs me sauront gré, je pense, de donner ici la page d'*Arthur*, où Guttinguer développe le même sujet avec un rare bonheur :

Une procession de bonnes gens de campagne s'embarquait sur un bateau, pour aller en pèlerinage à

Notre-Dame-de-Bon-Secours ; le curé la conduisait ; quelques chantres et un serpent en formaient toute la musique. Tout ce monde étant monté à bord, on entonna un psaume dont le bruit et le désaccord, la dureté saccadée, me firent sourire avec dédain, et je me retirai en me bouchant les oreilles (1). Cependant le bateau s'éloignait aussi ; il passa derrière une île verte du fleuve ; les chants continuaient, s'affaiblissant, se fondant, se répandant à travers l'air, pleins, nourris, d'une mélodie grave, sainte, d'un caractère si touchant, si noble, que mes yeux se remplirent de larmes. C'est que ces chants étaient déjà sur la route du ciel. A une plus haute distance, et recueillis par les anges, ce devait être bien autre chose. Ils arrivent à Dieu tout divins...

Quand ces chants ont percé la voûte des églises, ils se transforment en une musique divine, en paroles, en accords dont vous n'avez point d'idée sur la terre. Cette épreuve me donna là-dessus une complète conviction, et telle que j'entends toujours à présent au fond de mon cœur cette harmonie délicieuse promise

(1) Chez lui exceptionnellement, maladivement susceptibles. Nous l'avons entendu plus haut sur le chapitre des cloches. Voici encore quelques mots qui traduisent très exactement ses impressions, et qui nous montrent l'artiste s'effaçant chez lui devant le chrétien : « Le plus grand nombre chantait mal, et, en tout autre lieu, mes oreilles musiciennes en eussent été désagréablement affectées. J'ai entendu des délicats se plaindre de l'impression défavorable au culte qu'ils recevaient de ces discordances, aigres ou nasales, de la foule en prière. *C'est une susceptibilité qui prouve leur peu d'avancement dans le bonheur de prier, de prier dans la famille de leur Dieu.* » (Arthur, p. 207.)

pour récompense à notre foi en Dieu, dès que je chante et que je prie avec mes frères (1).

N'est-ce pas charmant et presque profond? Après cela, ne ferais-je pas mieux de garder pour moi les fâcheuses dernières lignes de cette lettre du 9 août, — la date a son intérêt — qui vient de nous retenir? Non, me semble-t-il. Sachez donc que Guttinguer connaissait Mme Desbordes-Valmore. Il l'a rencontrée plusieurs fois à Rouen, et, faut-il la plaindre pour si peu? elle ne lui a paru qu'assez médiocrement séduisante. Pauline Duchambdge lui allait mieux. Or, justement, il vient de lire, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1^{er} août 1833, l'article déjà merveilleux de Sainte-Beuve sur *les Fleurs, poésies nouvelles*. Guttinguer a manqué se fâcher.

L'avez-vous vue cette Mme Valmore si...

Mais non, je ne puis l'écrire qu'en note (2).

Si maniérée, si prétentieuse? Sa bonne amie Pauline m'écrit quelquefois et me parle toujours de vous.

Faisons semblant de n'avoir pas lu.

7 septembre 1833. — Votre silence... me donne toujours de l'inquiétude. Votre bonheur est sur un abîme, et sa chute..., je n'y pense pas sans frisson.

(1) *Arthur*, pp. 207, 208.

(2) « Si horriblement laide ». N'ai-je pas dit cent fois qu'il ignorait le sens des mots?

Un peu de froid, depuis quelque temps, entre Victor Hugo et Guttinguer, à la suite, je crois, du *Roi s'amuse*.

On dit Victor malade. Je veux lui écrire et que tout soit oublié, s'il veut. J'ai eu tort.

Pour cette réconciliation, il semble compter sur les bons offices de Sainte-Beuve.

J'ai ajouté bien des pages à mon livre. Quand lirons-nous cela ensemble?

On se rappelle qu'il avait redemandé à Sainte-Beuve le coffre aux documents. Entre deux méditations, il ravaude parmi ces dangereuses reliques. Les derniers bulletins de Paris marquent : beau fixe.

12 septembre 1833. — Me voici donc tranquille sur votre bonheur (1). Il va. Vous dînez avec Victor ! (Le point d'exclamation est de lui)... Nous verrons donc bientôt le roman (*Volupté*). Le nôtre, j'espérais être assez fort pour y travailler, je fouillai dans cette cassette, et, au bout d'une heure, j'avais cette fièvre que vous m'avez vue dans la rue Saint-Antoine, et qui me faisait courir après les fiacres et les omnibus (2). J'ai tout r'entassé et vous y fouillerez seul, mais il faudra bien que cela finisse. Quel beau livre, je crois !

(1) Tranquille sur le bonheur, non pas sur la conscience de son ami.

(2) Peut-être (??) en revenant d'un pèlerinage qu'il aurait fait, avec Sainte-Beuve, à la rue Picpus.

Oui, mon ami, les pages que j'ai ajoutées au mien sont toutes de calme et d'amélioration... Élyse est toujours là, fort bonne et fort dévouée, se conduisant à merveille, et me soulageant de tout le matériel de la vie.

On voit comment dès lors s'est modifié l'*Arthur* primitif. La partie romanesque, et, si j'ose dire, passionnelle, du roman, a diminué d'importance ; elle ne ferait plus l'objet principal et presque unique de l'œuvre commune, et elle serait désormais abandonnée à la plume de Sainte-Beuve. Ulric a fourni tous les documents, et, qui plus est, nombre de récits, achevés, ou peu s'en faut : « la cassette ». Maintenant il n'a plus le courage de remuer ce triste passé. Dès qu'il y revient, il le sent qui se ravive, qui menace de lui faire perdre une paix assez laborieusement conquise, assez délicieuse. D'autres inspirations l'absorbent désormais et le comblent. Méditations sur les offices de l'Église et sur les chefs-d'œuvre de la littérature religieuse, rêveries d'un promeneur chrétien, chaque jour il ajoute quelque nouvelle page à ce qu'il vient d'appeler son livre (au mien), l'opposant à « notre livre. » Il n'y aurait toujours qu'un seul *Arthur*, mais en deux ou trois parties. Dans les deux premières, l'histoire des tragiques aventures qui ont préparé la conversion d'Arthur-Ulric, et l'histoire de cette conversion elle-même ; dans la troisième,

l'histoire intime d'Arthur converti, c'est-à-dire le journal religieux d'Ulric pendant ses premières années de solitude. Sous le titre de *Arthur ou Religion de solitude. Troisième partie*, cette « troisième partie » paraîtra en 1834, peu de mois après *Volupté* ; l'*Arthur* définitif, en 1836.

12 octobre 1833. — Qu'il y a de choses saintes dans la vie, mon ami, et de quels trésors nos passions nous éloignent !...

Il vient de lire l'*Ahasverus*. Classique, en ce point, hélas ! et en quelques autres, Ulric ne pardonne pas à Quinet d'avoir tant exalté la femme ; les femmes,

qu'en vérité je crois tout aussi peu dignes que nous de la miséricorde divine. Elles habitent toutes avec un crocodile.

Élyse aussi ? Mais certainement :

Je suis par instants bien mécontent d'Élyse. Elle a d'étranges travers et peu de bon sens. Un défaut de première et saine éducation, qui ne se peut changer, malgré ses épreuves.

Encombrante ou non — et elle ne l'est que par accès — Ulric sait très bien les devoirs que cette présence lui impose. Pleinement converti d'ailleurs, il hésite encore sur ce point seul, il tergiverse. Ce mariage l'humilierait profondément. D'un autre

côté, il a grand'peur de l'enfer, il ne veut pas mourir en état de péché mortel. Voyons les choses comme elles sont. A ce débat qui n'a rien de poétique, mais qui n'en est pour cela que plus humain, se réduit désormais tout le drame de sa conversion.

Sainte-Beuve continue cependant à s'intéresser au roman qu'il ne compte plus écrire. Il entend bien que Guttinguer publie un *Arthur* de sa façon, et d'où Rosalie ne soit pas absente. Il a dû l'encourager dans ce sens, mais la résolution d'Ulric est bien prise.

16 octobre 1833. — Il faudra que je vous rende la précieuse malle de notre roman, et que vous en fassiez ce qu'il vous plaira. Je suis bien de votre avis ; il ne faudrait pas faire de ceci une œuvre d'art, et tout laisser aller au courant. Mais cette femme, sa famille, tout cela me troublerait. J'intitulerais la troisième partie, que je fais en ce moment : *Arthur*, et elle pourrait bien paraître la première, annonçant les deux parties du roman.

Nouvelles injures à l'adresse de Marceline, dont Sainte-Beuve lui aura parlé. Je ne transcris que l'essentiel. Ce que je laisse n'est pas d'ailleurs plus grave, ni plus bête, que le « crocodile » de tantôt.

Ce n'est pas moi qui vous pousserai à voir l'auteur des *Pleurs*. Déplorable créature... Beau talent de femme qui fait gémir. Latouche disait qu'il n'y avait pas de cuisinière sale qu'il ne préférât à la femme

de lettres. Je sais peu de choses qui m'aient autant déplu que cette chère Marceline.

Adieu ! Que les joies de l'amour restent avec vous, jusqu'à ce que votre cœur soit préparé aux autres, et que, pour cela, Dieu vous conserve et ne vous laisse pas mourir avant le temps.

Là-dessus, ne nous scandalisons pas plus qu'il ne convient. Comprenons-le, plaçons-nous, comme ferait un casuiste disert, dans l'hypothèse précise, immédiate, où le bon Guttinguer se trouve placé. Il souhaite de tout son cœur, et chrétien et pitoyable, la conversion de son ami. C'est là même en vérité ce qu'il souhaite uniquement, son autre souhait n'étant que parade et verbiage. Mais puisque, pour l'instant, Sainte-Beuve ne songe aucunement à se convertir, faut-il lui désirer que son amie le trahisse, le déchire, devienne pour lui une seconde Rosalie ; ou bien, plus humainement, que « les joies de l'amour restent avec » lui ? Cruelle énigme. Mais quoi ? Guttinguer, ainsi déchiré, n'est-il pas revenu à Dieu ? Oui, sans doute, mais sur quelle pente sinistre, — le poignard ! le suicide ! — la grâce ne l'a-t-elle pas arrêté ? Il s'en est fallu de si peu ! Alors, de ces deux voies, les roses, les épines, au terme desquelles il se peut que Sainte-Beuve trouve enfin le salut, laquelle choisir ? Ah ! justement, qui l'oblige à choisir ? Ce n'est pas là son affaire. Montrer doucement à Sainte-Beuve

qu'on ne l'approuve pas, lui rappeler que, si fragile soi-même que l'on puisse être, on fait la différence du bien et du mal, cela suffirait. Au fond, je le répète, c'est là tout ce qu'a voulu Guttinguer. Mais, troubadour incorrigible, il ne peut se tenir de coudre un air de mandoline au plus grave des sermons.

A cette époque, du reste, le « divertissement » le tente peu. La forêt, la mer, les livres pieux, la prière, n'était l'embarras de conscience que nous savons, il se trouverait pleinement heureux. Paris même a presque cessé de le fasciner.

10 novembre 1833. — Il serait pourtant bien doux de causer avec vous sous les arbres noirs des Tuileries ! Dites-moi de venir. Je suis si paresseux, si content du pain quotidien !...

M'avez-vous trouvé trop déplorable avec mes déplorables vers ? Peut-être aussi bien sévère pour cette pauvre dame Valmore, dont je plains le malheur, mais que je ne peux aimer, parce qu'elle n'est pas naturelle.

Il a essayé de lire Quinet :

Cela me va peu. Je vis dans un calme si harmonieux de lectures avec Bourdaloue, Bossuet, Fénelon et François de Sales. Quel charme ! Quel enchantement ! Pureté, douceur, génie... Quel spectacle que celui du christianisme expliqué par ces adorables hommes ! Que faire après cela des livres du temps ? Je ne sais plus m'y plaire, ou c'est avec crainte et repentir.

7 décembre 1833. — Vous m'avez donné des trésors dans les lettres de Duguet et des autres. On peut dire que l'on cause avec des anges. Adieu !... La charité et l'humilité sont des coupes bien délicieuses et je tâche d'y boire le plus que je peux. Vous en avez une autre aux mains, mon ami, qu'elle vous soit douce et ne se brise pas !

Faites comme Sainte-Beuve a dû ou aurait dû faire ; laissez tomber la romance, gardez le sermon.

X

Sainte-Beuve se prêtant docilement, sérieusement aux sermons de Guttinguer, certains jugeront la chose assez bouffonne, et moi, plus naïf qu'il ne convient, même à un ecclésiastique. Le croirez-vous du moins s'il vous le dit lui-même? En tête de la lettre que Guttinguer lui a écrite, le 3 janvier 1834, Sainte-Beuve a profité du coin laissé blanc pour tracer à la hâte ces quelques mots :

Plus tard montrer que Gut. l'ami (nous lisions *Valérie*) contribua à me ramener à la religion par ses paroles fénéloniennes. Paroles simples et suaves (1).

Que signifie le « plus tard » par où commence ce minuscule inédit, que je n'ai pas déchiffré sans émotion? Sainte-Beuve, je crois, veut dire : quand j'en serai arrivé, dans mon roman de *Volupté*, à la conversion d'Amaury. Inutile, en effet, de lui prêter l'intention de raconter « plus tard », *ex pro-*

(1) Lovenjoul avait bien déchiffré cet autographe, il l'avait même copié sur un bout de papier que le diligent Vicaire a inséré dans le dossier *Guttinguer-Sainte-Beuve*. J'ignore s'il l'a publié.

fesso, sa propre histoire. La lettre de Guttinguer (3 janvier 1834) l'aura trouvé en train de ruminer son fameux roman. Guttinguer devait figurer dans *Volupté* sous le nom de « l'Ami de Normandie ». Cela était arrêté déjà. D'où le rappel sommaire : « Gut. l'ami ». Mais le souvenir d'Ulric, de ses propos, de ses exhortations, de son exemple, soudain ravivé ce jour-là, Sainte-Beuve aura eu l'idée de faire à « l'Ami de Normandie » une part plus importante dans la conversion d'Amaury, la part qu'avait eue, en fait, Guttinguer, dans sa propre conversion. Celle-ci, quelle qu'elle ait été, d'ailleurs, Sainte-Beuve est bien incapable de l'oublier, il n'a pas besoin d'en fixer le souvenir sur le premier papier venu. Ce qu'il ne veut pas oublier, c'est l'inspiration fugitive qui lui est venue : au lieu de romancer, comme il y songeait peut-être, la conversion d'Amaury, pourquoi ne pas insérer tel quel, dans *Volupté*, le récit de sa conversion à lui, Sainte-Beuve ? Nous savons qu'il ne donnera pas suite à ce projet, mais quoi qu'il en soit, nous ne pouvions espérer de confiance plus catégorique, ni qui fût plus d'honneur à l'action persuasive, « fénélonienne », vraiment religieuse de Guttinguer, ni qui justifiât davantage l'interprétation que nous avons jusqu'ici proposée des lettres de celui-ci. Libre à nous de le trouver maladroit jusqu'au ridicule, ou faible jusqu'à la complicité ; Sainte-Beuve l'a vu autrement.

Quant à ce qu'il nous révèle de lui-même, dans ces précieuses lignes qui n'ont été écrites que pour lui seul, que cela nous surprenne ou non, force nous est bien de l'accepter. Supposons qu'il savait sa langue au moins aussi bien que nous, et mieux que nous les oscillations de sa vie intérieure, pendant ces années d'une fermentation si mêlée et si ardente. « Me ramener à la religion » ou ne veut rien dire, ou veut dire « me ramener à la religion ». A celle de son adolescence, à celle de Guttinguer, de l'abbé de Lamennais, d'Adèle. Ne m'en demandez pas davantage. Il me suffit de savoir que ce mouvement de retour, Sainte-Beuve le prend très au sérieux. Si bien que, pour faire plus vrai, plus réel et vivant, le récit de cette conversion totale qui sera le dénouement de *Volupté*, il compte — sa note le dit — puiser abondamment dans ses propres souvenirs de converti. A son Amaury, il prêtera les expériences toutes personnelles par où lui-même il vient de passer.

Mais qu'avons-nous besoin de cet inédit? Ce qu'il nous laisse deviner des oscillations de Sainte-Beuve et de l'influence foncièrement religieuse qu'Ulric exerçait sur lui, les *Pensées d'août* nous l'avaient déjà dit :

Hélas ! je ne suis plus celui du mont Albane,
Celui des premiers pleurs et des premiers désirs ;

Quelques printemps de trop ont usé les plaisirs.
 Dieu n'est pas tout pour moi ; mais l'âme encor profane
 Sans plus les égarer, étouffe ses soupirs.

Au cœur d'une Amélie éveillant le mystère,
Qui n'a pas gardé le remords?...
 Et plus tard, quand la faute en nous s'est enhardie
 Tout froissé des liens de quelque madame R...,
Oh! qui n'a pas souhaité l'instant qui congédie,
 La paix loin des erreurs, et le toit vaste et clair,
Et l'entretien si doux, tout proche de la mer,
Près d'un ami de Normandie

Guérissons, guérissons, et *plus de faux lien!*
 C'est assez dans nos jours d'une amante pleurée (1)...

Avec cela, inutile de me rappeler que, s'il s'était présenté à mon confessionnal, pendant ce mois de janvier 1834, j'aurais dû lui refuser l'absolution. Qu'est-ce que cela prouve? Je ne l'aurais pas accordée non plus à Ulric. J'attends son mariage avec Élyse. Encore un an. Mais où a-t-on vu que seuls appartiennent au bercail, ceux qui « accomplissent toute la loi? » Assurément, sa liaison avec Adèle ne mettait Sainte-Beuve dans l'impossibilité ni de croire, ni de prier. Il est certain, au contraire, qu'au moins pendant de longs mois, cet amour lui a rendu la religion plus facile. Il prendra plus tard

(1) *Pensées d'août* : J'ai reçu, j'ai reçu. — Ce poème, encore plus plein de confidences que les autres vers de Sainte-Beuve, et c'est beaucoup dire, devrait être imprimé à la fin de *Volupté*. C'est le véritable épilogue du roman.

une joie honteuse à tout souiller de ce roman, d'abord timide et chaste, longtemps moins coupable qu'on ne l'a dit (1). Bien plus naïfs que moi, ceux qui, sur la foi des amères boutades qu'il doit se permettre longtemps après, ne voient qu'une manœuvre de stratégie galante dans la crise religieuse qui a inspiré les *Consolations*, que raconte *Volupté*, et à laquelle fait allusion mon bel inédit. Sainte-Beuve masqué en dévot pour être sûr d'obtenir les faveurs d'une dévote, allons donc ! De qui admet béatement cette construction puérile, le moins que l'on puisse dire est que toute espèce de sens critique lui a été refusée. Sur ce, revenons à la lettre du 3 janvier.

J'ai laissé Élyse à Honfleur. Nous nous manquons beaucoup l'un à l'autre. *Est aliquid sacri necessitudinibus.*

(1) Je résiste de mon mieux à ce sujet qui n'est pas le mien. On me permettra cependant de rappeler un passage de *Volupté*, qui en dit long, me semble-t-il, celui qui commence par ces mots : « Vous me demandiez, belle enfant, sous les saules du canal, pourquoi je regardais ainsi votre mère ; et j'AURAIS PRESQUE PU VOUS LE DIRE... tant il y avait de respect dans l'intention de ce regard. » Le développement qui suit est très important (pp. 66-68). Non moins lumineuses les pages 47-51. Avec cela, ma candeur n'ignore pas que chez Sainte-Beuve amoureux le « presque » est toujours là : « J'aurais presque pu vous le dire. » Exprimé ou non, il faut toujours le sous-entendre, le flairer. Ce « presque », il l'appellera un jour « le clou d'or ». Ce que je demande à la critique est simplement de voir tous les aspects du problème. Plus vous êtes simpliste *one-sided*, tranchant, plus Sainte-Beuve vous échappe.

Bon signe. Il ne pense donc plus à l'abandonner.

Tout ce que vous me dites de nos *sublimes* m'intéresse au dernier point.

Lamennais, Gerbet, que Sainte-Beuve désignait ainsi dans sa dernière lettre à Ulric.

Vraiment ils le sont. Ce qui manque, c'est du calme et de la fraîcheur, c'est quelque belle eau pure qui guérisse nos palais échauffés. Qu'il me tarde de voir s'il y en a quelques gouttes dans votre livre (*Volupté*) !

Bon signe encore. Sa Jérusalem à lui est une vision de paix. Les violents l'inquiètent. Cependant il achève la troisième partie de son *Arthur* :

J'ai de quoi composer un volume comme je vous l'ai dit... je voudrais lui donner le titre d'*Arthur*, avec le préambule que je vous envoie. Avec cette forme, Renduel s'en voudrait-il charger, lui qui avait accepté les premières parties ?

Non, Renduel ne voudra pas. Le livre sera imprimé et édité en Normandie.

J'ai encore écrit à Victor. Il doit être malheureux, presque accablé. On en dit ici des choses bien tristes, de sa vie, de ses ennemis, de ses amis. Que j'ai envie de causer avec vous de tant de choses, et surtout de vous-même !

Sainte-Beuve continue à lui passer de bons livres. Comme toujours, il les choisit à merveille. Cette

146 ROMAN ET HISTOIRE D'UNE CONVERSION
fois, les *Pères du désert* traduits par d'Andilly.
Comment n'y avait-il pas pensé plus tôt?

15 février 1834. — Cher ami, ma santé a été bien chétive... Vous m'avez procuré une délicieuse connaissance avec ces *Pères du désert*. Cela est plein de candeur, de parfum, et de ce qu'on dit si bien : *sancta simplicitas*. La foi est si douce que je veux bien même de la crédulité. Ceci va fournir aliment à mon livre de *Solitude* (Arthur). Mon ami, si la mort empêchait que je le finisse, promettez-moi de le terminer, et réclamez ce droit des miens qui s'y prêteront, j'espère. Tenez ce vœu pour sacré. Promettez-moi aussi de penser à Élyse pour son enfant, de ne point en perdre tout à fait la trace et de voir ce qu'il pourra devenir comme homme, je fais cette recommandation à vous, à Le Prevost, à mes enfants...

Que faites-vous? quelle courte apparition mutuelle nous avons faite... J'ai goûté à votre vie, venez goûter à la mienne, quoique beaucoup plus mondaine encore que je ne la voudrais. Ce n'est plus que comme repos que je cherche les hommes et les femmes, et pour me détourner de mon idée fixe. Les hivers me [sont bien durs maintenant. Encore un printemps, encore un printemps. Quand on a gardé seulement un grain de l'Évangile, les printemps avec Dieu surpassent ceux de l'amour. Gardons donc bien, mon cher ami, ce dont nous] (1) avons parlé tant de fois, et cela lèvera plus tard. Adieu, donnez-moi quelques nouvelles de vous, de vos admirables amis, parlez-moi de ce qu'ils font, et

(1) Encadré d'un trait à la plume par Sainte-Beuve.

apprenez-moi que vous êtes heureux avec vos pensées et avec votre amour.

Le projet de Port-Royal dont vous m'avez parlé a-t-il une suite? Pourquoi ne prendraient-ils pas ma forêt, ma maison? J'en serais le gardien. La solitude est assez profonde.

Je n'arrive pas à deviner de quoi il peut être question dans ces dernières lignes. La date (1834) ajoute au mystère. Sainte-Beuve commence à peine à s'intéresser pour de bon à l'histoire de Port-Royal. Aurait-il déjà noué d'intimes relations avec les revenants du jansénisme? Voudrait-il les aider à fonder une colonie? Au Chalet, Guttinguer, moitié concierge, moitié père temporel; Élyse embarrassée et embarrassante; visites patelines de Sainte-Beuve; fous rires d'Alfred de Musset; c'eût été trop beau!

Je ne rêve pas... Ou plutôt ce même rêve, mais moins entremêlé de fantaisies profanes, Sainte-Beuve l'a fait, nous en sommes sûrs, et plus d'une fois; il le faisait encore en 1834, à la veille de publier les *Pensées d'août*.

Souvent l'hiver dernier, en douce compagnie,
Où les noms plus obscurs et des noms de génie,
Et d'autres couronnés de bonté, de beauté,
S'unissaient dans un nœud de libre intimité...,

Victor, Adèle, lui-même, Pavie, Ulric, quelques autres.

Souvent donc, réunis par qui savait choisir,

Lamennais peut-être,

Tous chrétiens de croyance ou du moins de désir,
Ces soirs-là, nous causions du grand mal où nous
[sommes...

De l'orgueil emporté qui déplace les cieux,
De l'esprit toutefois meilleur, religieux,
Jeune esprit de retour, souffle errant qui s'ignore,
Qu'il faut fixer en œuvre avant qu'il s'évapore ;

Cet esprit « meilleur, religieux », ce « jeune esprit de retour », ces fiançailles, fragiles peut-être, mais ferventes du romantisme et du catholicisme, tout cela, c'est de l'histoire.

Puis, par degrés, venait le projet accueilli
De faire refleurir Port-Royal à Juilly,
Ou plus près, quelque part ici, dans Paris même,
Et, dans quelque faubourg d'avoir notre Solesme.
Et c'étaient des détails de la grave maison,
Combien de liberté, d'étude ou d'oraison,
La règle, le quartier, tout... hormis la demeure,
Et le plus vif sortait pour la chercher sur l'heure.

Le lendemain, naturellement, on n'y pensait plus. Un rêve donc, ce tiers-ordre menaisien dans un Port-Royal ressuscité. Sainte-Beuve, du moins, essaiera toujours de garder « le désir et l'idéal dessin » de ce projet chimérique, d'en garder « l'esprit ».

Même au sein du grand doute où s'empêchent nos pas,
Un esprit de pardon, d'indulgence et de larmes,

Une facilité de prier sous les armes,
Le souvenir d'un bien qui n'a pu nous tromper (1).

26 mars 1834. — Mon cher Sainte-Beuve, ma triste santé a retardé la réponse à votre excellente et aimable lettre. Ces travaux de semences et de culture où le Seigneur m'emploie, occupent toutes mes forces et me prennent souvent plus de temps que je ne voudrais. L'examen de moi-même et le désir de perfectionnement et de douceur ont aussi de grandes exigences. Mais tout cela est mêlé de vous, mon cher ami, et de votre fréquente pensée. Dieu vous accorde le temps d'épuiser les passions et de revenir à sa contemplation et à son intelligence. La vôtre m'a mis aux mains de bien précieux trésors ; en voici encore un nouveau : *l'Homme de désir* ! il m'assure, m'adoucit, me fortifie...

Une fois de plus, Sainte-Beuve a été bien inspiré. Après les Pères du désert, Saint-Martin. Mélange dangereux pour des novices plus subtils ; à Guttinguer, cela ne fera que du bien. Il continue et passe à

la médiocrité de cœur religieux qui caractérise *l'avocat*. Tous les avocats dédaignent Lamartine et aiment la Pucelle...

Mon livre avance peu, mais se continue à l'infini. Je vous enverrai à quelques jours les premières bonnes feuilles. Et vous, mon ami, cette *Volupté* qui a tant réveillé mon enfance, ma jeunesse, mes amours ! J'avais bien reconnu mon erreur au sujet de cet évan-

(1) *Poésies complètes* (1840), pp. 309, 310.

gile de la femme qui touche la robe de Jésus-Christ (1). Que tout cela est divin, mon ami, et cette *passion*, ce sacrifice, ce Dieu dans le désert ! De quelles émotions cela me remplit aujourd'hui. [Il se passe des choses admirables dans la simplicité de ma vie ; des histoires de *pauvres*, pareilles à celles de Jean l'Aumônier. Avez-vous lu cela, vous qui me l'avez fait lire] (2) ? Et ces sensibilités délicieuses du Patriarche d'Alexandrie ! Ces histoires naïves, ces songes, ces voyages ! Que de poésie ! que de divinité, que de ciel dans tout cela ! Mon livre en réfléchira bien quelques parties...

Vous savez le bonheur que me donnent vos nouvelles, et l'assurance que vous êtes heureux dans ce passage où vous êtes d'une vie qui doit aussi s'approcher de la douceur de Dieu. Avertissez-moi bien de ce qui viendra de vos divins et bons amis.

« Les « sublimes » de tout à l'heure, Lamennais, Gerbet, et non pas Victor et Adèle. Du moins, il me semble. Mais voici paraître un nouveau personnage, le petit Gabriel, en nourrice aux environs, et qui ne porte pas encore le nom de son père.

Élyse vous remercie. *Elle arrivera* aussi, toute proportion gardée. Elle songe à son enfant, qui promet d'être bien charmant. Il est délicieux à voir. Dieu permettra que je leur laisse quelque aisance, sans doute. Promettez-moi aussi de vous en informer un jour, de

(1) Erreur que Sainte-Beuve aura relevée sur le manuscrit d'*Arthur*, ou dans une lettre.

(2) Encadré d'un trait de plume par Sainte-Beuve. On trouve, à la fin d'*Arthur*, quelques-unes de ces « histoires de pauvres ».

conseiller, d'éclairer. L'avenir de cette pauvre créature trouble bien ma conscience par instants. J'en réponds. Il est chez de bonnes gens de campagne, bien pieux et bien excellents. Dieu nous voie en pitié tous ! Mon cher ami, donnez-moi donc quelques détails sur l'auteur de *l'Homme de désir*. Existe-t-il ? Où est-il ? Qu'a-t-il écrit encore ? Je me prosterne à chaque minute.

On connaît les perturbations sociales de cette époque. Notre grand bourgeois continue à trembler. Sainte-Beuve est plus tranquille. Pour le convertir, et, en même temps, pour s'excuser lui-même de son trouble, Ulric rencontre, au hasard de la plume, une jolie formule, plaidoyer semi-honteux pour « le capital ».

10 avril 1834. — Sondez les éléments de tout ce trouble, et pardonnez-moi d'être avec les hommes d'*intérêt* pour éviter les hommes de sang.

Lamennais l'inquiète pour les mêmes raisons, pour d'autres aussi, plus chrétiennes.

Le tempérament de notre sublime abbé lui prépare à coup sûr d'amers chagrins et peut-être d'amers repentirs.

Mieux vaut l'esprit de François de Sales, de Jean Climacque :

Ces hommes de tendresse et de prière sont les seuls qui me vont à présent.

Arthur s'imprime... C'est incorrect et maigre. Je n'y

ai plus de foi. Je poursuivrai cependant, cela convertira peut-être le compositeur.

Que vous me charmez de me promettre des histoires comme celles de Jean l'Aumônier !

Ici, au-dessus de ces dernières lignes, trois mots ajoutés par Sainte-Beuve : « Il s'enflammait à mon récit », c'est-à-dire, quand Sainte-Beuve lui racontait ces pieuses histoires. Pourquoi cette note ? C'est que, probablement, Sainte-Beuve fait lire, autour de lui, les lettres de Guttinguer, et, j'en suis certain, pour qu'on les admire. Il les admirait beaucoup lui-même, comme le montrent d'autres petits mots, çà et là, de la même griffe (1). La présente lettre est, d'ailleurs, fort remarquable :

J'en aurais bien quelques-unes (belles histoires pieuses) aussi à vous dire et de ce que [j'appelle les visites de Jésus-Christ. Cela s'étend, se tient, se correspond, et on apprend des choses à vous faire vendre vos meubles] (2) et à ne plus avoir qu'un plat à sa table. Il y a là aussi une source de *Volupté*, qui ne pouvait manquer à votre livre, et cette belle acception du mot rendra bien édifiante la pensée de votre livre qu'on ne s'attend guère à trouver ce qu'il est.

Guttinguer n'avait pas encore lu *Volupté*, mais sur le vrai sens du titre et sur la tendance générale

(1) Voir, par exemple, la lettre du 2 août 1834.

(2) Encore encadré d'un trait de plume par Sainte-Beuve.

du livre, il était déjà renseigné par l'auteur lui-même.

Dieu vous laisse dans ces belles conceptions, mon ami, dans ces chemins unis, dans ces belles pentes vers le calme, et ne vous ramène pas dans les torrents politiques.

Le « révolutionnaire » d'hier l'inquiète beaucoup plus que l'amoureux d'aujourd'hui. Ce trait, que l'on n'a pas assez remarqué, a son importance.

25 mai 1834. — Et votre livre? Il doit avoir paru, ou il paraît. N'oubliez pas de me le dire.

Puis, sans transition d'aucune sorte, ces lignes, peut-être plus suggestives que stupéfiantes, et c'est beaucoup dire :

Le caractère de Victor est déplorable. Je le crains perdu. Quelle force il y avait là, quelle poésie! Ne l'abandonnez pas, je vous prie. Si son cœur pouvait s'adoucir! Il a achevé de tout perdre dans les *décorations*.

Était-ce là un des griefs contre Victor apportés par Sainte-Beuve dans sa lettre précédente?

Les hommes du désert avaient bien raison de regarder la chasteté comme la conservatrice des vertus chrétiennes.

Maladresse épique? Explosion de cet humour inconscient qui est le plus redoutable de tous?

On pense rêver. Ne serait-ce pas que l'idée que l'on se fait aujourd'hui assez communément du roman de Sainte-Beuve aurait fort surpris Guttinguer? Épouvanté même. Sans cela, galant homme qu'il était, et très dévoué à Victor, aurait-il accueilli sans indignation les doléances de Sainte-Beuve sur la conduite de l'ami commun? Aurait-il répondu comme il a fait ou à peu près : ce pauvre garçon est indéfendable ; mais, de grâce, pardonnez-lui. *Bear with him.* « Ne l'abandonnez pas ». Ces derniers mots, qui touchent au sublime du comique, les eût-il écrits?

XI

Volupté vient de paraître chez Renduel, le 19 juillet :

28 juillet 1834. — Je suis en train du second volume de *Volupté*, tout palpitant sous ce style plein d'images, de pensées et de sentiments. Je viens de me voir (l'ami de Normandie) comme un homme qui va au salon chercher son portrait. Vraiment, je ne suis pas trop mal. Flatté en quelques parties, mais tout cela fait une excellente ressemblance.

Pour vous, mon ami, on vous suit à merveille sous vos mille déguisements de temps et de lieu. Mme de Couaën est bien délicieuse. Je suis charmé et étouffé. Tout cela me reconduit rue Picpus, si bien qu'un de mes vieux amis m'ayant dit hier avoir dîné avec *Rosalie*, j'en pensai tomber évanoui et n'ai cessé d'y rêver depuis avec l'amertume, mais adoucie et calme, des tristes jours.

Une interruption, et il reprend sa lettre :

J'achève à l'instant votre précieux livre où j'ai vu ma part s'agrandir avec un vif attendrissement. Quoi ! j'ai la seconde place dans votre âme (1) ! et c'est à

(1) Allusion à ce passage : « Mon excellent ami de Normandie continue de vivre dans une retraite presque heu-

moi que vous eussiez conté ces choses si vous ne les lui eussiez pas contées !... Quelle fin de livre ! Quelle part à la divine religion du Christ ! Comme votre piété écrase la mienne si incomplète, ma foi si indécise ! Qui sait ce que produira ce livre sur la jeunesse qui vous a reconnu et aimé et cru depuis longtemps ? Si nous revenions donc aux églises ! Si nous comprenions cette beauté angélique, cette *Volupté* !

Ce livre fera du bien, c'est une œuvre chrétienne dont Dieu vous bénira. — Votre bon ami de Normandie.

Ce que nous pensons, nous, de pareils transports ne présente qu'un intérêt médiocre. Ils n'ont pas surpris Sainte-Beuve, ils l'ont enchanté. Vanité d'auteur ? Non. C'est d'abord la joie d'être compris, d'avoir atteint le but que l'on se proposait, fait le bien que l'on s'était promis de faire. Sainte-Beuve a voulu écrire un roman chrétien, presque un livre de dévotion. Où est l'homme d'une fin unique ? Il voulait aussi se raconter, rompre sa plume aux dernières délicatesses de l'analyse morale, attendrir Adèle, se venger de Victor, morigéner Lamennais, que sais-je encore. Il n'est pas simple. La rare nouvelle ! Songez aussi que, dans cette lettre d'Ulric, traînent les souvenirs de mille entretiens intimes avec Sainte-Beuve ; elle continue une con-

reuse et son affermissement à peine troublé. Cœur régularisé dès longtemps, il se plaint parfois de palpiter encore. Si ce n'était pas à vous que j'écris ces pages, c'est à lui que j'aimerais surtout les adresser. » *Volupté*, XXV.

versation commencée depuis cinq ans. S'il n'a pas compris le livre, il est le dernier des sots. Imaginez une lettre semblable, envoyée à Renan par un dévot de ses amis, pour le féliciter de la *Vie de Jésus* ! Un pénétrant philosophe d'aujourd'hui, M. Christian Maréchal, est allé demander aux brocanteurs du Marais la « Clef de Volupté ». Il l'avait, d'ailleurs, déjà dans sa poche. Une ! Mais il y en a vingt. Celle de la cave, du jardin, des écuries... Moi je veux tout le trousseau, y compris la clef de la maîtresse porte, celle que le bon Guttinguer vient de nous offrir. Un passe-partout. La plupart des catholiques de ce temps-là ont jugé le livre exactement comme avait fait Guttinguer. Qu'un seul nous suffise, qui n'était pas sot non plus. « D'un bout à l'autre, mais surtout dans le second volume, écrit Lamennais à Sainte-Beuve, on sent comme une bonne odeur de christianisme qui rafraîchit l'âme et la ranime. Le pauvre voyageur épuisé, qui serait peut-être mort sur le chemin, reprend des forces en apprenant que là, tout près, il est un toit où le plus pur amour lui prépare une tendre hospitalité ; où, fatigué de la route, il trouvera le repos et un doux sommeil. De telles pages sont une œuvre de charité, une œuvre de chrétien (1). » Oh ! non pas d'un

(1) Cité par M. MARÉCHAL, *la Clef de Volupté*, Paris,

chrétien modèle, et de qui l'on n'ait jamais le droit de sourire. Ulric lui-même ne s'en privait pas. Le 6 août, remerciant Sainte-Beuve d'un « adorable sonnet » à la louange d'« une belle et noble dame », il lui écrit :

Allez-vous recommencer une trilogie de femmes encore? Ce sonnet me réveille de la pensée où j'étais que vous étiez au séminaire vraiment (1)...

30 août 1834. — (Une Parisienne, de passage à Rouen,) nous dit savoir des prodiges de *Volupté*. Elle connaît plusieurs personnes, une femme entre autres, qui ont dû vous adresser des lettres... Elle nomme tous les personnages du roman, excepté Mme R...

En septembre, Guttinguer est à Paris.

29 septembre 1834. — Nous sommes restés hier jusqu'à deux heures à Saint-Roch, pour entendre l'abbé de Guerry... Prédication bien sonore et éclatante, mais insuffisante (2)...

s. d. (1905), pp. 91, 92. Bien que trop sévère, selon moi, à Sainte-Beuve, ce livre est des plus intéressants.

(1) Ce sonnet : « Je suis dans mon chemin », se trouve dans les *Pensées d'août*.

(2) Vers ce même temps, Sainte-Beuve a de gros ennuis au sujet d'un de ses articles. Ulric se passionne pour cette affaire, qui faillit se terminer par un duel. « 17 octobre 1834... La conduite de ces gens de religion et d'humanité est d'un contraste atrocement ridicule avec leurs sentiments écrits. » « 24 octobre : quelles religions que celles qui donnent un si carnassier désir du sang de nos adversaires ! » Il s'agit de la polémique Coëssin-Beauterne, à la suite de l'article de Sainte-Beuve sur Ballanche (*Revue des Deux Mondes*, 15 sep-

François de Sales lui va mieux, qu'il court retrouver au Chalet :

17 octobre 1834. — Je me suis fait un cabinet délicieux, où je lis saint François de Sales devant le *Spasimo* (don de Sainte-Beuve) avec de célestes ravissements.

Et Saint-Martin dont il presse Sainte-Beuve d'écrire la vie : « Dieu vous la commande. »

24 octobre 1834. — Nous avons des tempêtes ici à nous faire passer nos jours et nos nuits au bord des vagues. Des spectacles sublimes, terribles, d'une agitation épouvantable. On y récite tout de même le céleste *Ave*,

Tête nue, adorant !

Quel charmant tableau, mon ami, j'y ai pleuré, je vous assure.

Rappel du joli sonnet que Sainte-Beuve vient d'écrire et qui paraîtra plus tard dans les *Pensées d'août* :

Des nappes de fin lin la terre était couverte,
Et les chaumes restants et les brins d'herbe verte
Semblaient un champ de lis subitement levé ;
Des brebis, tout au loin, bondissaient, blonde écume ;
Et moi, dont l'œil se mouille et dont le front s'allume,
Tête nue, adorant, je récitai l'*Ave*.

tembre et note dans le numéro du 1^{er} octobre). Cf. MICHAUT, *op. cit.*, pp. 630, 631.

Le 1^{er} novembre, la *troisième partie* d'*Arthur* paraît à Rouen, chez Nicétas Périaux.

2 novembre 1834. — C'est par espérance d'être utile que je souhaite que le livre soit répandu dans un plus grand nombre de mains pieuses...

Il a déjà sur le métier un *Saint Martin* de sa façon :

Vous pensez, n'est-ce pas, que je ne puis encourir aucun blâme de publier cela bientôt?

Scrupule tout catholique. Nous verrons comment il y répondra lui-même. Un autre scrupule, plus ancien et plus grave, continue à l'obséder. Sa ferveur croissante, l'âge qui se fait sentir, Élyse de plus en plus raisonnable et irremplaçable, le petit Gabriel qui est maintenant au Chalet, tout prêche à Ulric cette pleine conversion que nous attendons depuis si longtemps.

Je vous écris par un saint et beau jour d'automne, tout rempli de parfum et de prière, de calme, de silence.

L'office (de la Toussaint) m'a paru admirable, l'évangile plein de ce dénombrement de la milice divine, et la prose, tout cela m'a bien ému encore et confirmé... Ma vie, ainsi pleine, passe avec recueillement et simplicité. J'y voudrais un *ordre parfait*, dont l'absence me trouble et me navre par instants. Dieu m'accorde le temps, ainsi qu'à vous, cher ami !

Cor humiliatum, Deus, non despicias... L'onction de ces lettres nous paraîtrait moins « suave », moins « fénélonienne » si elle n'était si pleine d'humilité. La lettre du 18 novembre est très émouvante :

Je recevrai avec bien de la consolation le nouveau volume de M. du Clésieux. Cette strophe sur la mort est fort belle. C'est un côté difficile et sur lequel il faut être prudent à s'évertuer. La solitude et la propriété me rendent cette vie trop belle encore, pour que le visage de la mort ne me soit pas affreux, et puis cet enfant si aimable, si frais, si bon !

Il ne s'est point encore passé de jour depuis mon retour où je n'aie planté, orné, ordonné et mieux fait encore, j'espère, tout cela dans le sein de ce désordre sérieux et calme, où je laisse s'engourdir ma vie et ma conscience.

Un « désordre sérieux et calme », cela est d'un bel écrivain, d'un vrai moraliste. Ce n'est pas en vain que Guttinguer lit et relit Bourdaloue.

Que faire ? Noël se passera donc encore sans complète résurrection !

Rien de si triste, mon cher ami, que ce que vous me dites d'Alfred. Et cela est de toute vérité. *Les passions égarent, les vices exterminent*, et je crains que ce beau talent ne soit lui-même *exterminé*. Il y a bien du malheur dans cette nature. Quel prodigieux tour de force de la matière d'avoir enfanté ce génie (1) !

(1) Réponse à quelque boutade métaphysique d'Alfred de Musset.

Impénitent, incorrigible, indomptable !... Quelle force affreuse, épouvantable que celle de ne pas croire du tout ! Je suis quelquefois malheureux d'y penser. Il y avait tant de bien !

Je vous écris ce soir devant ce *Spasimo* que je vous dois, et qui est la source pour moi de rêveries où mon cœur se navre et se divinise (1), devant cette Cène de Léonard de Vinci, qui me donne ces précieuses larmes dont parle saint Jean Climaque. A huit heures, ici, nous avons un silence de tombeau, où je me suis mis à trouver d'inexprimables charmes.

Adieu. *Pax vobis*... à vous, à ce que vous aimez. Indiquez-moi les bons et saints livres. Élyse vous remercie. Elle est bien bonne et tendre mère, vigilante et plus éclairée que je n'eusse espéré.

N'est-il pas beau de voir la lumière et la paix de l'Évangile envahir, remplir peu à peu le Chalet de Guttinguer ?

Vers la fin de novembre, Sainte-Beuve a dû lui écrire au sujet des amants de Venise :

5 décembre 1834. — Cette pauvre femme tient, à ce qu'il paraît, de Manon Lescaut et de Corinne. Déplorables amoureux ! Amours de la rue Picpus !... Vous souvenez-vous ?...

Je vis de l'avenir des arbres que je plante, des rochers

(1) Sainte-Beuve aimait ce chef-d'œuvre. Rappelez-vous la première *Pensée d'août* :

Dans ce frais pavillon au volet entr'ouvert,
Où la lune en glissant dans la lampe se perd,
Devant ce *Spasimo* comme une autre lumière
Dont la paroi du fond s'éclaire tout entière...

que je fertilise. Belle et chère destinée, devant laquelle je suis constamment en prière. J'arrive de la forêt où tout est travail et contentement. Un chœur divin des ouvriers sur la beauté des blés. La paix est vraiment une bénédiction. Adieu, cher enfant. Élyse vous remercie. Son fils est quelque chose de charmant.

C'est, je crois, la première fois, qu'il appelle Sainte-Beuve « cher enfant ».

28 décembre 1834. — Je pars lundi pour Rouen voir mes filles et retrouver ces funestes rues de Rouen, où la terre souvent semble me manquer.

A voir ces perpétuels retours de l'ancienne phobie, ou plutôt à voir l'ancienne passion devenue simple phobie, on s'explique mieux que Sainte-Beuve et Musset aient pris si fort au sérieux cette passion elle-même, dans sa première virulence.

Que devenez-vous? Je me demande cela souvent, à la maison, sur la route de la campagne, ou en lisant ces adorables entretiens de M. Singlin avec M. Lemaistre.

Un livre dont le commencement m'a charmé ces derniers jours, c'est le *Sacerdoce* de saint Chrysostome, ces innocentes querelles de saint Basile avec lui.

Il y a eu deux révoltants articles sur *Volupté*, dont le thème était celui de M. Leroy : *on ne nous ramènera pas là*.

Fas est ab hoste doceri. Dans les milieux anti-chrétiens de 1834, on a regardé *Volupté* comme un livre dangereux.

J'en ai lu un charmant dans les *Annales religieuses*.

Sainte-Beuve ne connaissait pas ce traité de saint Jean Chrysostome. Maintenant le disciple est aussi bien renseigné que le maître. Qui s'étonnerait de rencontrer dans le *Port-Royal* les fines remarques qui suivent, sur la formation littéraire de ces Messieurs?

30 janvier 1835. — Le cher petit livre dont je vous ai parlé est intitulé *Traité du sacerdoce* par saint Chrysostome. C'est la fontaine à filtre où tous ces hommes de Port-Royal ont puisé la forme et le fond de leurs charmants entretiens.

Il sait lire, et il lit beaucoup. Ces jours-ci, M. de Riambourg, philosophe chrétien plus estimable que séduisant.

Pour qu'on ne fasse pas dire aux curieuses lignes qui suivent plus qu'elles ne disent en vérité, je rappelle que, dans le lexique de nos amis, le mot *Volupté* s'est dépouillé, depuis quelque temps, des associations moins spirituelles qu'il éveille d'ordinaire.

(Le) Prévost me dit Mme H... délicieuse de beauté. Il ne tarit pas sur la métamorphose survenue dans ces traits purs; il y voit bien l'apparition d'une *Volupté* (souligné) nouvelle.

Nous ne savons pas exactement ce que Le Prévost, grand ami, lui aussi, de Sainte-Beuve, pense de cette liaison. A ne nous en tenir qu'à ces quelques

lignes, il semble en parler avec une certaine complaisance. Ulric s'est montré parfois plus sévère. Il voit Sainte-Beuve « coupable ». Moi aussi, ai-je besoin de le redire. Mais de quoi? Rappelez-vous donc de qui nous vient ce verdict : d'un converti, qui n'a rien oublié de ses innombrables bonnes fortunes, et qui penche naturellement à voir semblables aux exploits d'Arthur les exploits dont Amaury semble se vanter. Avec cela, Guttinguer pratique depuis nombre d'années les moralistes chrétiens ; d'où la juste sévérité, d'ailleurs intermittente, dont il fait preuve. Son verdict nous vient tout droit de Bourdaloue. Nous savons qu'il s'est assimilé la doctrine de ce maître des maîtres, et notamment sur les « Amitiés prétendues innocentes ». C'est là même le titre d'un des poèmes de Guttinguer. Pourquoi ne pas le citer ! La pièce est assez réjouissante.

A Madame...

Le comique de ces vers éclate dès les premiers mots. Vous devinez bien qu'il va expliquer « à Madame... » pourquoi Bourdaloue lui commande, à lui Ulric, de la fuir.

J'ai lu dans Bourdaloue un chapitre admirable :
Les Saintes Amitiés. Le prêtre vénérable
 Les voit avec effroi, les juge avec rigueur,
 Et sur tous leurs dangers avertit bien le cœur ;
 Il le dit hautement, quoi qu'en souffre son âme :

L'âme, je pense, de Bourdaloue, qu'Ulric attendrit à sa propre image.

Craignez pour la vertu l'amitié d'une femme !...
Craignez-la, craignez-la ! La femme est toujours Ève,
Et même à son insu. C'est un dangereux rêve
Que cette confiance en des épanchements
De sublimes pensers, de tendres sentiments !
Le cœur s'émeut parfois d'une manière étrange,
Et le démon y vient sous la forme de l'ange.

Il ■ « beaucoup médité sur ce divin discours » ;
il est près de s'en plaindre,

De le trouver injuste, inflexible !... et pourtant,
Je frémis hier au soir, lorsque, m'interrogeant,
Au foyer solitaire, à l'heure du silence,
Je me trouvais si triste, hélas ! de votre absence...
Que je me demandai si nul coupable espoir
Ne se mêlait jamais au bonheur de vous voir.

Il s'examine ; il pèse le pour et le contre ; mais,
n'espérez rien, madame :

Toute la nuit j'ai dit : Bourdaloue a raison.

Pour un romantique, avouez que voilà une nuit bien remplie ! Quoi qu'il en soit, comment n'aurait-il pas jugé Sainte-Beuve comme il se jugeait lui-même ? Ulric, nature franche, normale, parfaitement saine, est incapable de s'approprier, ne serait-ce que pour les comprendre, les réaliser et

jusqu'à un certain point les excuser, les troubles directives que Sainte-Beuve a suivies d'instinct dès ses premiers pas vers la *Volupté*, directives qu'il vient d'exposer dans son roman avec une sorte de candeur déconcertante, et qui l'inspireront longtemps encore dans ses stratégies amoureuses. Bizarre philosophie, pratique et théorique tout ensemble, mais qui a été d'abord vécue, et où tâchent vaille que vaille de se rejoindre le platonisme le plus éthéré, la sensualité la plus grossière. Non pas qu'il songe à confondre les deux zones, celle de l'ange, celle de la bête. Au contraire, il élargirait plutôt le fossé qui les sépare. Mais, de l'une à l'autre, il se réserve de lancer comme des passerelles volantes. Ou bien, pour revenir à l'image perverse où il s'est complu, ou bien de les réunir par un « clou d'or » l'une à l'autre. On sait bien que ce clou n'est pas même de laiton. Métaphore louche, par où il se flatte de réconcilier en quelque manière les divers éléments de son tumulte intérieur : la grossièreté de ses appétits, les défaillances de son tempérament, les aspirations foncièrement nobles, la tendresse presque toute spirituelle de sa poésie profonde. A ces piteuses complications, à ces fuites éternelles, Guttinguer ne peut rien entendre. Ce n'est pas à lui qu'il faut demander le mot de l'énigme. Son témoignage tâtonnant, changeant, n'en est pas moins consi-

dérable. Dans quelques jours (février 1835), il écrira encore :

Continuez à me donner des nouvelles de tous, mais de vous avant tout, de ce qui vous est cher à tant de titres. Que devient-elle, et le désordre de V... ne va-t-il pas troubler tout cet intérieur?

Qui pose cette question prodigieuse? Un humoriste génial, un niais, un cynique? Non, c'est Guttinguer, tel que nous le voyons à cette date, en pleine ferveur pieuse, tout près d'obéir enfin à la voix de sa conscience. Rien d'un béjaune, une intelligence quelque peu décousue, mais très au-dessus de la moyenne. Il s'adresse à Sainte-Beuve le plus simplement et affectueusement, le moins ironiquement du monde. De deux choses l'une : ou bien, il ne croit pas que son ami ait déjà troublé lui-même « tout cet intérieur », et plus irrémédiablement que n'importe quelle fantaisie de Victor n'aurait pu le faire ; ou bien il ne sait plus ce qu'il dit.

XII

1835 ! Pour mon pénitent — je n'en ai qu'un ; Sainte-Beuve après tout, n'étant pas de ma paroisse — c'est la grande année. Encore quelques mois, et il aura pris l'héroïque décision où nous l'invitons en vain depuis cette soirée d'août 1829, sous les oliviers de Provence. Une lettre de février nous le montre en assez bonne forme, si l'on peut s'exprimer ainsi. Ne lui demandez pas trop. Je ne vous ai promis qu'une conversion bourgeoise.

En somme, je suis heureux. Il ne me manque que de savoir que Dieu le permet et que je peux croire à son indulgence pour cette infraction à l'un de ses plus graves sacrements.

Ce n'est pas un Augustin, ce n'est pas davantage un Amaury. Si cet entre-deux vous semble par trop médiocre, fermez les trois quarts des confessionnaux, et volez, vous-même, à la Trappe.

Je mène une vie utile, saine, chaste, fleurie de prière, de méditation et d'aumône. Je fais le whist...

Si cette absence magnifique de transition ne

vous attendrit pas, vous ne ferez jamais qu'un confesseur déplorable.

Je fais le whist le soir avec un ancien capitaine de cuirassiers de l'Empereur, qui a des idées comme un sabre contre une culotte de peau ; un ancien fourrier des gardes du corps de Charles X, qui fait toutes les semaines des couplets à Henri V et une satire sangui-naire au fils d'Égalité ; un vieux et bon monsieur de soixante ans, qui a été cheveau-léger, et l'ingénieur de l'arrondissement, élève de l'École polytechnique, véritable triangle équilatéral. Ces dames font de la tapisserie autour du whist, et, à dix heures, les lanternes reconduisent chacun chez soi. Je vais voir en rentrant mon Gabriel tout rose dans son berceau, et qui se réveille toujours en me demandant : parrain... Mes joies sont de faire la procession avec lui et de l'entendre nommer de lui-même les six portraits qui entourent ma cheminée : Corneille, Bossuet, Fléchier, Racine, Bourdaloue et Massillon... Adieu, mon ami, *Pax vobis!* Tâchez de gagner l'onde catholique.

Avec le vieillard et les oliviers d'Avignon, avec la forêt de Saint-Gatien, d'où l'on voit la mer, avec les beaux livres prêtés par Sainte-Beuve, avec Sainte-Beuve lui-même, ce petit Gabriel a eu sa part d'influence dans l'histoire que nous racontons.

Benjamin ! Benjamin ! jeune fils d'un vieux père,
Qu'au beau livre de Dieu ton histoire m'est chère !
Que de fois je la lis, à présent que le ciel
M'a fait un Benjamin dans mon cher Gabriel !...

O Jacob ! premiers jours si solennels du monde,
 Terre de Chanaan en prophètes féconde,
 Vous nous apprenez tout, et vous nous retracez
 Nos peines d'aujourd'hui dans vos malheurs passés !

Au Chalet, pendant l'hiver de 1834 à 1835, un soir de tempête, où le « vent qui tordait le toit de sa maison » rappelle à Ulric le sac de l'archevêché — toujours chez lui cette obsession ! — épouvanté il s'approche du berceau de son fils.

Douce sérénité de l'enfance encore pure,
 Souffle d'ange ou d'oiseau, je n'entendis que vous
 Dans ce déchaînement de toute la nature ;
 Dieu puissant, je cessai de craindre ton courroux !
 L'espérance à mon cœur revenait dans les larmes,
 Vous étiez là, Seigneur, et je joignis les mains ;
 Innocence, beauté, sommeil, célestes charmes,
 Ici-bas de mon Dieu vous êtes les témoins (1)...

Ainsi, malgré bien des crises de dépression, la sérénité domine.

13 avril 1835. — J'ai lu hier ce que le *Journal des Débats* nous a donné du *Voyage en Orient*... J'ai trouvé dans cet échantillon tous les défauts que vous me signalez (2). On est fâché d'apprendre que Lamartine

(1) Une partie de ce poème a été publiée pour la première fois dans l'*Arthur* de 1836, pp. 417-419. Le poème entier se trouve dans les *Deux Âges de la vie*, pp. 66, sq.

(2) Déjà, dans sa lettre du 30 janvier 1835, il parle d'un autre fragment de ce même livre qu'il a lu dans la *Jeune France*. « Ma surprise a été grande d'y trouver l'appel

soit si peu chrétien et à grand'peine catholique... Je conçois que la manière de Chateaubriand vous aille mieux. Je vous enverrais bien ces nobles fêtes de la pensée si Dieu ne s'était pas rendu mon lieu de repos. Mais avec lui, de quoi a-t-on besoin?

Vous avez sans doute mon petit volume de Saint-Martin. C'est manqué, de l'or mal monté, mais tel que, cela peut faire du bien.

Nous savons que ce travail sur le *Philosophe inconnu* l'occupait depuis plusieurs mois. *Arthur* ne s'était pas vendu. « Pas la moindre sympathie nulle part, le moindre signe d'aide ou de concours » (20 janvier 1835). Le contraire eût été miraculeux : un livre anonyme, publié à Rouen, et arborant follement sur la couverture : *Troisième partie!* La merveille est plutôt qu'une ou deux revues catholiques aient remarqué ce livre bizarre, et que Vinet en ait copieusement parlé dans *le Semeur*. Un article de Vinet, à la place d'Ulric, cela m'eût suffi. Ulric, d'ailleurs, sentait bien que c'était là une œuvre manquée. Mais il n'entendait pas renoncer pour si peu à son activité apostolique. Au début d'avril, il publie la brochure anonyme qui a pour titre : *Philosophie religieuse*. Premier volume. *Saint-Martin*, celle-là même qu'il vient d'envoyer à Sainte-Beuve. Un avant-propos assez

oriental à la prière préféré par lui à *la voix stupide des cathédrales*. Laissera-t-il cela? C'est plus que de l'hérésie. »

curieux, où se trouve cette ligne d'or, adressée à Saint-Martin :

Homme utile, tu as oublié d'être amusant !

Un chapelet de citations, quelques notes, ce travail est fort peu de chose. Il passa d'ailleurs inaperçu (1). J'y ai trouvé néanmoins quelques

(1) Bien que très explicable, cet insuccès peut donner à réfléchir. Il semble, en effet, que *Volupté*, qui venait de paraître quelques mois plus tôt, et où il est si longuement parlé du *Philosophe inconnu*, aurait dû lancer la petite anthologie Saint-martinienne de Guttinguer. S'il n'en fut rien, cela ne serait-il pas un indice du peu d'intérêt qu'auront éveillé, en 1834, les pages de *Volupté* sur Saint-Martin ? Dans l'avant-propos de sa brochure, Ulric fait plus d'une allusion à Sainte-Beuve. Il annonce, par exemple, un livre complet qui se prépare en silence sur le *Philosophe inconnu*, et qui nous sera donné « par une des meilleures réputations littéraires et poétiques de nos temps » (p. ix). Sainte-Beuve mentionnera la plaquette d'Ulric dans son étude sur Saint-Martin (*Causeries*, x). Cf. LOVENJOUL, *Sainte-Beuve inconnu*, pp. 131, 132. La plaquette se vendait pour quelques sous. Bientôt même, Ulric tâcha de la distribuer gratuitement. N'avait-il pas écrit dans l'*Avant-propos* : « Ces pages, je me chargerai de les faire connaître. Si mon siècle ne veut pas les payer, je les lui donnerai ; je les jetterai sur son passage, je les lirai à ceux qui viendront me voir, je mourrai dans cette conviction que je n'ai rien tenté en ma vie du plus utile et de meilleur » (p. v). A la fin, un P.-S. qui n'est pas sans intérêt :

« Quelques observations d'hommes sages (Le Prevost, peut-être ou un des prêtres d'Honfleur) sont venues tardivement nous trouver. « Saint-Martin, nous a-t-on dit, passe pour être peu orthodoxe. Votre enthousiasme ferait soupçonner que vous êtes un de ses disciples et disposé à vous éloigner des immuables principes du catholicisme ». Non, certes, pour lui, dans tout ce qu'il a lu de Saint-Martin, sous la

lignes d'une souveraine beauté, ce bref et saisissant commentaire du mot de Saint-Martin « Dieu me cherchait, Dieu ne poursuivai » :

Ces paroles ont un long retentissement. Qui n'a pas éprouvé cette recherche, cette poursuite de son Dieu?... Vainement on a fui, on a crié, blasphémé. Dieu avait dit : je l'atteindrai. O pauvres cœurs, tourmentés des passions, qui lisez ceci, arrêtez-vous, SENTEZ LE SOUFFLE DE DIEU HALETANT SUR VOS PAS. Arrêtez-vous, jetez-vous contre terre, vous vous trouverez dans ses bras au réveil (1).

C'est déjà l'ébauche de l'un des plus beaux poèmes religieux de notre temps, le *Hound of Heaven* de Francis Thompson.

...From those strong Feet that followed, followed after,
But with unhurrying chase...
They beat, and a Voice beat
More instant than the Feet...
Now of that long pursuit
Comes on at hand the bruit;

sage direction de Sainte-Beuve, il n'a « rien aperçu de contraire aux dogmes de la sainte Église ». Après quoi, nous déclarons, s'il le faut, « n'être point l'un des adeptes de Saint-Martin, qui ne fit ni secte, ni école et qui n'eut, en son temps, que des amis plus ou moins passionnés. Notre âge ne nous permet pas d'en avoir fait partie. Trois points nous ont attiré. La vive croyance de l'auteur dans les prophètes ; sa foi non moins vive dans le Sauveur, sa défiance et son dédain pour la raison humaine. »

(1) *Philosophie religieuse*, pp. 25, 26.

That Voice is round me like a bursting sea...
 Rise, clasp My hand, and come !

Le Dieu qui « halète » à la poursuite des âmes est aussi le Dieu patient, immobile : *immotus in te permanens*. Il attend son heure. Pour Guttinguer cette heure va enfin sonner. Nous l'avons vu : ce n'est pas la lumière qui lui manque. Il sait fort bien ce que sa propre conscience exige de lui. Mais ce clair devoir lui inspire une répugnance extrême, presque insurmontable. S'il se marie avec Élyse, quelle humiliation pour ses deux filles, en âge elles-mêmes de se marier, et plus encore, pour lui-même ! Que diront ses anciens amis de la haute société normande, que déjà il n'ose plus recevoir au Chalet, après qu'il y a installé la mère et l'enfant (1).

Dans le roman, lorsque le mariage est enfin

(1) Dans le roman, Arthur se décide à prendre chez lui Julie et son fils. « Elle ne peut être ailleurs qu'ici, écrit-il... L'apparence est périlleuse. Ma maison est fermée depuis son arrivée, mais elle et son fils la remplissent. Nous nous taisons sur les points difficiles et embarrassants d'une telle situation ; nous vivons solitairement. Cet enfant m'est bien cher... quelle joie divine que son enchantement de la nouvelle vie qu'il mène ! (Gabriel avait d'abord été mis en pension chez des paysans). Sa mère n'aura pas le courage de l'y enlever. Nous excusera-t-on, nous comprendra-t-on ? Qui peut l'espérer, connaissant le monde ? Nous vivons incertains... Nos habitudes sont douces et pures ; pourquoi donc nos cœurs si troublés?... Qui m'arrête donc ? » J'ai déjà dit que, vers la fin du livre, Julie, qui jusque-là représentait Octavie, prend soudain le rôle d'Élyse.

décidé, Arthur reçoit la visite d'un de ses amis :
C'est vous, lui dit-il ;

C'est vous ! fidèle quand tant d'autres m'ont délaissé
et des plus chers et des plus anciens ;

la mise à l'index qui avait suivi le scandale de
Rosalie ;

Mais peut-être, est-ce aussi pour combattre ma résolution ? Peut-être, vous aussi, êtes un ennemi de cette femme, de ce pauvre enfant ?... Homme, homme du monde, vous venez m'avertir aussi que *je m'en repentirai*, que ces mariages ne réussissent jamais..., qu'ils sont de leur nature, malheureux autant que ridicules.

Et s'exaspérant, il continue :

Enfin, que diront-ils ? Mon Dieu, ne le sais-je pas ? Écoutez une de leurs conversations : Eh bien ! il est marié !... et converti !... — C'est trop de la moitié. — C'est trop de tout. — Ils finissent tous comme ça !... — Je vous l'avais bien dit. — Quoi ? qu'il se marierait ? — Non, qu'il deviendrait *dévo*t. — *Quand le diable devient vieux*... Oh ! l'érudition s'en mêle ! — Votre comtesse d'Emery pousse ici un de ses éclats de pensionnaire mal élevée, puis elle ajoute : L'avez-vous vu ? — Est-ce qu'on le voit ? — Croyez-vous donc qu'il se cache ? — Et qui a opéré ces miracles ? — L'âge, — la faiblesse, — la maladie, — la peur du diable... — Enfin c'est la religion qui a fait cela. — Ou les prêtres, dit un malin substitut... — En tout cas, c'est ce qu'on peut appeler une grande sottise, crie la baronne de Trün.

Oh ! mon Dieu, je les connais tant ! Je les ai tant de

fois entendus ! Hélas ! je me suis tant de fois entendu moi-même (1).

Telles étaient les imaginations qui l'affolaient depuis six ans ! Telles ses terreurs, soit encore à la veille, soit même au lendemain de la conversion, au moins par moments. Remarquez, d'ailleurs, je vous prie — c'est très important — que de ce respect humain forcené, vraiment morbide, vous ne trouvez pas de traces dans les relations d'Ulric avec Sainte-Beuve. L'ironie n'est pas à craindre de ce côté-là. Quant au dénouement qui approche, je m'approprie, et j'en ai certainement le droit, le récit d'*Arthur*.

« Pour peu qu'on ait médité sur la faiblesse et l'inconséquence humaines, et sur la force des chaînes du monde, on ne sera point surpris d'apprendre qu'Arthur (Ulric), malgré l'ordre de pensées et de travaux auxquels il était livré, (lectures, méditations religieuses), hésitât encore à prendre un parti définitif. Dieu décida en le frappant d'une de ces terribles maladies qui ne laissent plus de recours qu'en lui. Il arriva qu'un soir, après un long évanouissement, il trouva près de lui un prêtre, avec lequel il avait souvent causé de l'état de son âme, et des progrès de sa foi. Le mot de *confession* se fit entendre. Elle avait commencé

(1) *Arthur*, p. 230.

178 ROMAN ET HISTOIRE D'UNE CONVERSION
dans le délire de la fièvre, elle se poursuivait dans le calme. »

« Ce prêtre, dira plus loin Arthur lui-même, au moment le plus terrible de ma dernière et douloureuse maladie... vint exprès de son presbytère — (n'aurait-il pas été appelé par Élyse?) — et, rompant toutes les consignes de ma porte, monta mon escalier, écarta mes rideaux, me prit la main, et, sachant quelles hésitations pouvaient déchirer mon cœur : « N'écoutez pas la voix du monde, me dit-il, en saisissant mon pouls qui ne battait quasi plus ; n'écoutez que Dieu et ses commandements... Et courage ! Dieu est grand ! » J'ai cru longtemps que j'avais rêvé. Cette voix, cette main, ces paroles et cette robe de prêtre ! Mais tout était réel. »

Le ciel voulut que tout cela « fût conduit avec autant de conscience et de prudence que de modération et de tendresse ; tellement qu'il put songer avec pitié aux blâmes dénigrants des esprits impies, sur une préparation si douce et si divinement inventée, à la réparation des âmes et des corps.

« Tant d'amis l'avaient plus ou moins trahi, négligé, méconnu, abandonné ! Faibles à le défendre, hardis à le blâmer, ils n'avaient trouvé rien de mieux à lui offrir que le silence, l'indifférence, l'oubli !...

« Il pouvait comparer en ce moment les vaines

et inutiles confidences du monde, reçues avec tant de distraction, de fatigue et d'impatience, répétées avec indiscretion et blâme, à cette attention douce, intelligente et soutenue qu'on lui donnait ; à ce mystère impénétrable, à cette compassion dont ses aveux allaient être environnés, à cette confiance qui calmait jusqu'aux terreurs du tombeau entr'ouvert, et lui faisait verser dans une âme éclairée et silencieuse les coupables secrets d'une vie de désordres et de souffrances. L'amitié idéale et parfaite, tant rêvée sur la terre, ne se trouve, passagère, si vous voulez, mais enfin avec certitude, que dans l'épanchement de la confession.

« Que de bonté, de raison, de beauté, dans ce qu'il apprenait à connaître !... Dites, dites sans cesse, lui demandait-on, en le voyant si surpris, si charmé, si attendri de tout ce qu'il entendait de lectures édifiantes et de commentaires sacrés, dites ; et il disait :

« *Contentez-vous, justice de mon Dieu, pendant que je suis dans cette vie* (1) !

« Et puis encore :

« *Le sero te cognovi, sero te amavi* de saint Augustin :

« *Bonté, beauté divine, je vous ai connues, je vous ai aimées trop tard !* mais je vous aime et

(1) Saint François de Sales.

je vous connais enfin pour vous aimer toujours. »

« Les attendrissements qui suivaient ces inspirations amenaient la force plutôt que l'affaiblissement, ce qui fit qu'Arthur put offrir au Ciel entr'ouvert plus la crainte du Seigneur que la crainte de la mort, car il croyait sentir en lui que Dieu lui accordait, comme au bon roi Ézéchias, *encore dix années de vie*. La maladie, arrivée à son dernier terme, s'arrêta ; une lente et douce convalescence s'établit.

« C'était un moment dont il ne pouvait se lasser de parler avec pleurs, que celui où le ministre du Seigneur, le relevant enfin béni et absous, lui dit en l'appuyant sur son cœur et l'inondant de larmes :

« *J'embrasse un ami de Dieu.*

« Il comprit toute la force et le charme inexprimable de ce mot : *Un ami de Dieu!*

« L'émotion où l'avait laissé cette scène retarda son sommeil, et il put se livrer à toutes les espérances saintes que procure l'ordre rétabli dans les organes du corps et dans les sentiments de l'âme.

« Comme tout fut solennel dans les lentes, et salutaires opérations de l'âme, qui suivirent ou entourèrent cette renaissance ! Arthur ne peut trop les faire connaître aux cœurs qui s'arrêteraient à l'entrée de la voie divine, incertains et découragés. Toute la sensibilité de son âme lui semblait assouvie,

il touchait à celui qui peut seul rassasier les cœurs aimants. Il eut des insomnies enivrantes et réparatrices, par la paix et la confiance que le pardon céleste lui avaient apportées. Tout ce qui passait alors devant lui était d'une tendresse adorable.

« Il se souvient surtout de l'impression profonde que lui causaient les heures de nuit qui sonnaient dans le silence et l'obscurité de la paroisse voisine, du premier tintement de la première prière du jour, encore dans l'ombre ; et comme à ce moment il portait vite la main sur son cœur, et répondait :

« Me voilà, je suis prêt !... Prie avec l'*Angelus*, tu seras entendu, tu seras exaucé ! »

« Et alors, jusqu'au réveil de la nature et des hommes, ces restes de la nuit se remplissaient de rêves divins et touchants, de projets saints, de résolutions douces, d'espérances salutaires. — Sommeil, sommeil, disait-il, je sens que tu vas me conduire aux cieux !... Et il se rendormait avec cette certitude, et le réveil ne lui ôtait rien de sa sainte confiance, car le désir de la bonté, le besoin de la justice, la soif de la charité se retrouvaient là pour inonder son cœur tout plein des pensées de Dieu.

« Les enfants vont au ciel pendant qu'ils dorment, assure un charmant écrivain de notre époque, et s'ils ne nous le « disent pas, *c'est qu'ils l'ont oublié.* » Oh ! nous y allons aussi, nous que l'amour divin a reconquis ! et *nous ne l'avons pas oublié.* Le mortel

182 ROMAN ET HISTOIRE D'UNE CONVERSION
revenu du mal et du péché, arrivé au désir du bien
et à la pénitence, peut vous assurer que, propor-
tion gardée de l'homme et de Dieu, il est, comme
son Sauveur, *descendu aux enfers et monté aux*
cieux. » (1)

(1) *Arthur*, pp. 225-228.

XIII

Dans la soirée du 1^{er} juin 1835, Guttinguer, à peine convalescent et trop faible pour tenir une plume, fait écrire ou dicte en partie à Élyse la lettre suivante, le plus humble parmi tous les autographes de notre dossier, mais non pas le moins touchant. A l'orthographe près que je ne vois aucune raison de respecter, je la reproduis telle quelle :

Le 1^{er} juin 1835.

MON CHER MONSIEUR SAINTE-BEUVE,

C'est à mon tour de vous écrire et cela va vous surprendre sans doute. Je suis interprète de votre pauvre ami, qui est en ce moment malade, qui me charge de vous dire combien il est triste de ne pas recevoir de vos nouvelles. Il vous a écrit des Hayoms (1) et vos lettres lui seraient d'une puissante consolation. Car il est bien faible et bien abattu. Il vient d'avoir une gastrite d'estomac et une maladie de nerfs des plus cruelles. Il n'est pas encore rétabli, mais au moins les médecins nous assurent qu'il va entrer en convalescence. Il a

(1) Une des propriétés de Guttinguer.

bien invoqué la médecine de Paris, car sa maladie était d'une nature difficile, équivoque; cela le fait penser sérieusement à votre pays. Le besoin de vivre dans un ordre complet, la tendresse qu'il me portait ainsi qu'à son fils l'ont décidé à se marier. Ainsi, mon cher monsieur, c'est moi-même qui ai le bonheur de vous apprendre, que, ce matin, à midi, nous sommes mariés dans sa chambre, car il n'était pas de force à faire autrement. Vous ne doutez pas que, d'après l'amitié que j'avais pour lui, elle ne soit encore plus forte maintenant. Que ne lui dois-je pas! Mon fils a un père, et moi je possède un époux vertueux, bon, le modèle des hommes. Je vous fais part de mon bonheur, connaissant tout l'intérêt que vous me portez, et je suis sûre d'avance de votre assentiment. Votre ami a été fort troublé de la petite cassette de Rouen et du roman qu'elle contient. Il ne veut pas qu'il en soit parlé après lui et que cette affaire dont il a tant de honte se réveille jamais (1). Je crois qu'il va écrire à Rouen de tout brûler. Écrivez-lui pour le consoler et recevez mes amitiés bien sincères.

ÉLISE.

(1) Je me serais scrupuleusement incliné devant cette défense, si Guttinguer n'en avait pas lui-même atténué la rigueur, en racontant, dans son *Arthur*, l'histoire, sinon de sa passion pour Rosalie, au moins de la fin de cette passion; et si M. de Lovenjoul n'avait pas publié l'*Arthur* de Sainte-Beuve, où il est tant parlé de Rosalie et si L. Séché n'avait pas publié tant de documents sur Guttinguer. Ce qui me rassure aussi est que j'ai toujours parlé de Rosalie comme Guttinguer pénitent aurait voulu, ou aurait dû vouloir que l'on parlât d'elle.

Bref, j'ai cru obéir suffisamment à l'esprit de cette défense, en m'interdisant toutes les curiosités inutiles.

Le 27 juin, Guttinguer reprend la plume :

Oui, cher Sainte-Beuve, ma nature bonne et saine l'a emporté, mais elle sort du combat bien affaiblie. Ah ! mon ami, quelle histoire de religion que cette maladie ! Quel beau prêtre j'ai rencontré ! C'est le cerveau qui a bien souffert. Il se remet à peine ; il revient, car il était parti... Que d'agitations chez vous ! Que de paix ici ! Quel charme même dans cette souffrance ! O beauté de Dieu ! *Sero te cognovi, sero te amavi.*

15 juillet 1835. — Cher Sainte-Beuve, vous m'avez fait un délicieux présent de ces admirables vers (de Musset, je pense). Se croire matière quand on fait de pareilles choses !... Vous serez bien étonné, quand vous viendrez, de la métamorphose de la forêt, quoique ce beau soleil va lui enlever la fraîcheur de son enchantement. J'y passe mes heures dans la confusion de la bonté de Dieu. Et vous, vous êtes dans la fournaise, pauvre ami ; jeunesse de tout, de travail et d'amour...

Je lis à peine par jour une lettre de saint François de Sales, qui me désole souvent avec ces *pater* et ces *ave* par compte, mais il me semble dans son style le père de tous ces gens naïfs que vous allez ressusciter. (Les Messieurs de Port-Royal)... Mille remerciements de ma femme... Quelle autre eût voulu s'enfermer ici avec le demi-mort que je suis !

Fils de protestant, Guttinguer éprouvait encore, parfois, quelque peine à faire sienne les dévotions catholiques. Remarquez néanmoins que, pour ses

premières lectures de convalescent, il est allé droit à François de Sales.

24 août 1835. — J'ai enfin goûté le vrai pain céleste, le pain des forts, le pain de Port-Royal.

24 août ! Six ans plus tôt, presque jour pour jour, il rencontrait le « bon vieillard », entre Valence et Avignon, sous les oliviers...

XIV

Nous savons mal comment fut accueillie en Normandie la nouvelle de cette conversion définitive. J'incline à croire que, si exagérées qu'elles aient pu paraître à un homme d'aujourd'hui, les craintes que Guttinguer se formait à ce sujet furent assez amplement justifiées. Mais il faut aussi faire la part de l'extrême susceptibilité que nous lui connaissons, et qu'avait rendue plus irritable l'espèce d'ostracisme qui pesait sur lui. Quoi qu'il en soit, on le devine assez désorienté au seuil de la vie nouvelle qui s'ouvre pour lui. Dès le 10 août 1835, mal guéri encore, il parle de venir à Paris. Non plus seul, comme autrefois, mais avec sa femme et son fils ; non plus simple visite, mais installation. On le dirait pressé de fuir. En septembre, il est déjà là, un peu affolé. Enfin, il trouve à Saint-Germain la maison, les arbres et le silence qu'il lui fallait. Peut-être aussi l'obscurité. Pourquoi tous ces mouvements ? Lui, si heureux au Chalet, quelques mois plus tôt. Il y reviendra sans doute, et tous les ans, pour les vacances, mais enfin, son domicile habi-

tuel sera désormais à Saint-Germain, puis dans Paris. De Saint-Germain, le 15 septembre, il envoie à Sainte-Beuve un petit mot trépidant. Il s'excuse de ne pas l'avoir vu à Paris, de ne pas lui avoir donné de rendez-vous à Saint-Germain.

Je n'ai pas osé vous faire courir cette chance, et vous détourner de ces doux commandements de l'amour, dont j'ai connu toute l'exigence... Ah ! buvez cette coupe, mais pensez à Dieu en la buvant, et demandez grâce, et travaillez pour lui...

Pardonnons ce petit accès de fièvre à un convalescent, qui est en train d'acheter une maison. C'est presque fait. Le contrat sera signé en novembre. Ulric prendra possession en janvier (1). Maudit contrat, qui déracine ce Normand, qui menace de tarir la veine de ce petit poète, d'attiédir insensiblement la ferveur de ce converti !

Revenu pour quelques mois au Chalet, que ne donnerions-nous pas pour avoir la lettre qu'il y a reçue de Sainte-Beuve ? Méditons du moins la réponse :

Du Chalet, 2 octobre 1835. — Mon cher Sainte-Beuve, quelle joie pour moi de vous voir songer positivement à vous approcher de la Croix, de prévoir le moment des prières et des pratiques, dont vous avez si bien conçu

(1) Peut-être les médecins lui défendaient-ils le Chalet pendant l'hiver. Sa récente maladie l'avait laissé très faible. De plus, la santé du petit Gabriel était assez délicate

le charme divin, si bien exprimé la vérité sainte ! Hâtez-vous, mon ami, n'attendez pas les grandes peines. Dieu souffle dans votre voile.

Dites-vous bien souvent le *Porro unum est necessarium*. Je pense beaucoup à vous quand je lis dans mes *Pensées chrétiennes* : Il y a une mesure de grâces et de péchés après laquelle Dieu se retire. Prenons garde. Et puis encore : *Gratiam sequitur judicium*. Que de belles et admirables choses, mon ami, dans le moindre livre chrétien ! Connaissiez-vous l'oraison universelle qu'on attribue à un pape ? Elle manque à la *Journée* de l'abbé de Lamennais ; rien de si sain, de si éloquent ; j'y trouve d'innombrables délices chaque jour et des beautés incomparables, mais pas en plus grand nombre que dans notre ami Saint-Martin.

Un anglican est venu le voir pour lui parler de Saint-Martin.

Je fus fort touché, mais malheureusement nous n'avions que ce point de sympathie (une commune vénération pour le *Philosophe inconnu*). Le ministre anglican avait tous les préjugés vulgaires sur la confession, les saints et la Vierge. Il était à peu près l'ennemi du catholicisme.

De quelque manière que l'on apprécie le syncrétisme ingénu de Guttinguer, ces dernières lignes montreraient au besoin que, dans sa pensée, il n'y avait aucune opposition entre catholicisme et saint-martinisme, ou, si l'on veut, qu'il ne retirait

de la doctrine de Saint-Martin que ce qui n'était pas contraire au dogme catholique.

Adieu, cher Sainte-Beuve, je me repose aussi dans votre amitié. Nous aimons ici votre pensée, votre souvenir et vos lettres. Détachez-vous du monde tant que vous pourrez. Il me charme de penser que vous avez vu à jour et à nu toutes ces passions politiques, et lu dans le cœur de tous les frénétiques. (Lamennais, entre autres, peut-être?) Tout cela est si loin des formes et du fond de notre Dieu de Bethléem ! Qu'il vous maintienne loin des violents et des terribles ! Adieu, son royaume est à ceux qui sont doux.

Ainsi, grâce à nos beaux inédits, nous tenons deux moments, précis et datés, dans la longue histoire des aspirations religieuses de Sainte-Beuve. Comme deux sommets : octobre 1829, à Strasbourg ; septembre 1835, à Paris. Au début et à la fin de son roman. Mieux vaudrait sans doute le texte même de ses confidences, mais celles-ci nous les reconstituons à coup sûr. Qu'on ne dise pas qu'il ne s'agit ici que de simples velléités. Non, entre 1829 et 1835, ces velléités sont chez lui à l'état chronique, si j'ose ainsi m'exprimer. Les hauts et les bas d'une vague de fond ; une cloche que l'on entend, ou que l'on n'entend pas, selon les variations du vent. Toutes les lettres de Guttinguer s'adressent manifestement à un chrétien de désir, à un homme de qui le moins que l'on puisse dire

est qu'il a le respect, l'amour et la nostalgie de la foi catholique. Mais, aux deux moments que je rapproche, il s'est produit quelque chose de nouveau, qui apporte à Guttinguer une joie particulière, qui lui permet des espérances moins lointaines, des vœux moins discrets et plus pressants.

Il est aussi question, dans cette précieuse lettre du 2 octobre, d'une petite affaire, assez ridicule en elle-même, mais qui a beaucoup tourmenté Guttinguer au lendemain de la conversion, et qui peut nous aider à connaître plus en détail cette conversion elle-même. Cet épisode, ignoré jusqu'ici, je crois, appartient d'ailleurs à la petite histoire du romantisme. C'est aussi une comédie, en prose et en vers : trois personnages, Ulric et Sainte-Beuve, sur la scène ! Le Prévost, dans la coulisse, où, d'ailleurs, il parle beaucoup.

Un quatrième, si l'on veut, mais qui, bien que toujours présent, ne parle ni en vers ni en prose. C'est le petit Gabriel, que son père vient de « reconnaître » à la mairie d'Honfleur, et qui jusqu'ici Gabriel Bouquet, portera désormais un nom moins obscur. En plus de ce nom, quelque argent, sa part dans la succession paternelle, succession qui n'est pas encore ouverte, grâce à Dieu, mais à laquelle Guttinguer est bien obligé de penser dès aujourd'hui. Il vient d'échapper à la mort, d'épouser Élyse et de reconnaître Gabriel ; il s'occupe de

marier ses filles ; il a acheté une maison à Saint-Germain, il semble désireux de rompre la plupart des liens qui l'attachent à la Normandie ; autant de raisons qui le pressent de mettre ordre à ses affaires. C'est là justement ce qu'il fait, et soit que la malignité normande continue à l'épier, soit que lui-même il bavarde trop, tout le monde est au courant de ce qui se prépare. Le Prévost, plus que tout le monde.

Je n'ai pas le testament de Virginie, sa première femme, qui peut-être n'en a pas fait. Mais enfin, de la magnifique fortune qu'elle a laissée, notre Guttinguer, bon gré, mal gré, paraît-il, et, n'en déplaît à Le Prévost, gardera pour lui quelque chose, quand il aura rendu ses comptes de tutelle aux deux filles de Virginie. Combien ? Je ne sais, mais beaucoup moins qu'on ne l'a cru, que Le Prévost ne l'a cru. Et de ce quelque chose, bon gré, mal gré, paraît-il encore — car je m'y perds tout à fait — le petit Gabriel aura quelque jour lui aussi quelque chose. D'où la mauvaise humeur de Le Prévost. J'espère qu'il n'aura pas désapprouvé le second mariage de son ami ; mais qu'une part quelconque de l'argent de Virginie passe au fils d'Élyse, voilà ce qu'il ne peut avaler. D'où la comédie. De quoi se mêle-t-il, direz-vous ? Je me le demande aussi. Mais comme l'historien doit se défendre tout jugement téméraire, je tâche de croire qu'Ulric

aura compris de travers quelque observation de son ami. Ou plutôt j'ai l'impression que Le Prévost l'agaçait déjà depuis longtemps, et qu'une dernière goutte d'eau aura fait déborder le vase. Notre commun directeur, Sainte-Beuve, qui les aime bien l'un et l'autre, semble leur donner tort à tous deux. Il hésite, d'ailleurs, lui toujours si délicat, à entrer dans cette querelle.

20 octobre 1835. — Vous ne répondez rien à la grave question qui nous sépare, Prévost (il le diminue souvent ainsi) et moi. Me suis-je mal expliqué? J'ai pourtant soumis cette cause à mon directeur, qui est un véritable juste et un saint... Comment... pouvais-je faire pour aller contre la loi, qui ordonne que cet enfant partage ce qui est devenu ma propriété personnelle? Ne pas me marier, c'était le seul moyen, mais je mourais dans l'impénitence, et le remords et le scandale. J'espère bien que vous ne me retirez pas votre estime. J'ai toujours voulu et cru être un honnête homme, même aux pires moments...

Sa vraie peine venait, me semble-t-il, de ce que lui-même, il se trouvait fort embarrassé devant ce cas de conscience. Le code était pour Gabriel, sans doute, mais la loi non écrite ne donnait-elle pas raison aux scrupules de Le Prévost? A Sainte-Beuve, qui garde un silence prudent, il répond, plus calme, le 21 octobre 1835 :

Je n'ai plus, Dieu merci, aucunes craintes en mon

âme. J'en avais peu, par tout ce qui m'avait été dit au *souverain tribunal*.

La secousse avait été rude :

Voyez si vous voulez m'écrire et me dire avec Dieu les mots qui consolent et qui fortifient.

Sainte-Beuve a dû s'excuser. Lui-même, il venait de passer un mois affreux. Nous savons pourquoi.

27 octobre 1835. — Que je conçois bien le dégoût et le découragement qui vous ont pris pendant ce long mois d'absence. Tenez, je m'en souviens, c'est affreux ! Ce qu'on aime, à la campagne avec d'autres, mon caractère rendait ce genre de torture épouvantable. Je vous plains de tout mon cœur, mais c'est fini. Vous vous retrouvez, j'espère. N'avez-vous rien perdu ni l'un ni l'autre ?

On a déjà vu qu'à certains moments Ulric se hausse au rang des auteurs difficiles. Pour moi, je ne saurais dire exactement ce qu'il craint que nos deux amants n'aient perdu. Peut-être quelque chose de la ferveur religieuse dont Sainte-Beuve lui faisait part, un mois plus tôt.

Ce n'est pas dans le tourbillon où vous êtes que Dieu vous reprendra. Vous savez qu'il commence par vous tirer dans la solitude, et puis il vous parle au cœur ; il faut que l'eau se calme pour qu'elle dépose son limon.

Il a bien le droit de prêcher un peu maintenant, et d'autant plus qu'il ne se fait grâce à lui-même d'aucune faiblesse. Pour moi, s'il me restait le

moindre doute sur la conversion de Guttinguer, les quatre lignes qu'on va lire me rassureraient pleinement. Humble, après la conversion, comme avant, cela ne se voit pas tous les jours.

23 novembre 1835. — (Encore les potins de Le Prévost). L'amertume qui en résulte est une occasion de combattre et de mériter. Elle est inévitable aux cœurs trop longtemps infectés et nouvellement ressuscités.

Comme cela est bien vu !

J'y fais de mon mieux... et vous voyez pourtant que je succombe encore. Le plus ne me sera possible que graduellement. Le pardon des offenses est un mot bientôt dit ! La pratique complète est vraiment la sainteté et la perfection même.

Le Prévost l'a blessé à l'endroit sensible. Ulric s'est cabré sous le coup. Mais, de cette colère que l'Évangile condamne, notre converti ne songe pas à faire une vertu. C'est là l'essentiel. Et le voici qui médite en vers sur sa propre lâcheté en face du devoir chrétien. Je citerai largement cet examen de conscience, dont la sincérité me paraît émouvante, et qui ne manque ni de pénétration ni de vigueur.

Qui odit fratrem suum in tenebris est...

Aimer ! ce n'est pas là, vois-tu, le don céleste ; Car la brute aime aussi..., peut-être plus que toi. L'être aimant et sensible est souvent plus funeste Que l'imbécile cœur qui ne pense qu'à soi.

N'attribuez donc pas sa conversion à quelque accès de « sentimentalisme » ; sentimental s'il en fut, il rougirait maintenant de n'être que cela.

Ne pas haïr, voilà la marque des élus ;
Ce qui fait qu'on sera retiré de l'abîme ;
Montrer à l'offenseur un front calme et serein,
Ne pas haïr, voilà le noble et le divin...
Moi, j'ai toujours *aimé* ! Mais j'ai souvent *haï*.
Aussi, tout sous mes pas a manqué, m'a trahi.
Tout s'est renouvelé bien souvent dans mon âme,
Monde, ciel, poésie, et l'enfant et la femme ;
Mais tout cela, mêlé d'absinthe, s'aigrissait,
Car je criais malheur à qui me haïssait.

A Rosalie, par exemple. Nous avons entendu ces cris.

Aussi n'ai-je trouvé qu'amertume et ruine
Jusqu'au jour où j'ai dit : « Seigneur, retirez-nous
Cet esprit violent, ce cœur prompt et jaloux ;
Enlevez de mon cœur cette fausse couronne
D'amour brûlant et fier...

Cette fausse couronne et « impériale », ne croirait-on pas qu'il a lu M. le baron Seillière ? Que celui-ci daigne donc épargner notre Ulric, qui l'a prévenu.

Faites que je pardonne !

De l'ennemi qui blesse ôtez-moi le dégoût,
Apprenez-moi cela, Seigneur, je saurai tout (1). »

(1) *Les Deux Ages*, pp. 88, 89. Dans ce même recueil se trouve un autre poème : *Omnes fugerant*, qui est assez beau,

Poète, je ne sais, quoique l'on en connaisse de plus misérables ; mais chrétien, comment en douter ?

Les vers de Sainte-Beuve, par où je veux finir ce petit drame, ce livret d'oratorio, sont assez connus, mais tout le monde ne sait peut-être pas qu'ils ont pour objet principal de réconcilier Guttinguer et Le Prévost.

« A ULR...

Il aurait pu, nous semble-t-il, sans aucun dommage, ne pas faire l'économie des deux dernières lettres. *Ulr...* est vraiment trop laid.

Chez lui, chez vous surtout, une aigreur s'est glissée

et qui doit peut-être son origine aux méditations qui ont suivi la brouille avec Le Prévost.

Tous s'enfuirent!... Oui ! tous ! pas un n'était resté
(sauf Judas.)

Plaignons-nous donc après, cœurs déçus, gémissons !
Disons-nous seuls trahis par ceux que nous aimions !
Qu'avons-nous fait pour eux, hélas ! quels grands services
Avions-nous donc rendus, que de tous nos caprices
Ils dussent se montrer les esclaves soumis?...
Mais Jésus, après tant de gloire, sans amis !
On nous aura quittés, mais au moins sans nous vendre !
Regardons bien ! Peut-être il nous reste un cœur tendre.

Eh ! Sainte-Beuve.

Et *tous* ne nous ont pas peut-être abandonnés !
Mais enfin, s'il est vrai, rappelons-nous cette heure !
Disons aussi : ce n'est pas nous qu'il faut qu'on pleure,
Mais celui qui pour nous a tant souffert, hélas !
Dont le meilleur disait : *je ne le connais pas*.

(*Les Deux Ages*, p. 84).

Les plus grands torts seraient donc du côté d'Ulric. Respectons la sentence d'un confesseur, qui sans doute aura entendu les deux coupables et qui, d'ailleurs, connaît mieux que nous l'impresionnabilité malade de « l'ami de Normandie ».

Elle dure et s'augmente, et corrompt la pensée.
Vous lui pardonnez bien, mais *en Dieu* seulement ;

Échappatoire qu'Ulric aura peut-être opposée, d'ailleurs, sans s'y prendre lui-même — nous le savons — aux sermons du confesseur.

Et sans entendre à rien d'humain et de élément.
Et cette amitié morte au fond de vous remue ;
Et si, dans mon discours, son ombre est revenue,
Si le nom, par mégarde, irrite un souvenir,
Un sourire blessé ne se peut retenir,
Et vous rejetez loin l'affection trompée,
Comme on fait sous le pied la couleuvre coupée.

Petite scène muette, dont il n'a rien perdu, et qui a dû se répéter plusieurs fois pendant les premiers mois de 1836 — à Saint-Germain, sous « les arbres noirs des Tuileries », ou dans la chambrette de la cour du Commerce. Autrefois le nom de Le Prévost — leur ami commun, leur « Prévost », — revenait sans cesse dans les entretiens de Guttin-guer et de Sainte-Beuve. Désormais c'est un nom qu'il faut éviter. Remarquez-le en passant, car on ne l'a peut-être pas assez vu. *Le vrai, le vrai seul*, n'est pas seulement la devise de Sainte-Beuve

critique, mais encore de Sainte-Beuve poète. Le biographe de Le Prévost aurait pu mettre à profit les vers suivants :

Et pourtant, dès l'enfance, en vos prés les plus verts,
Par vos jeux, par vos goûts ressemblants et divers,
Aux plus beaux des vallons de votre Normandie,
Vous, effeuillant déjà les fleurs qu'il étudie (1) ;

L'un « étudie », l'autre effeuille ; tous les traits du parallèle sont à retenir ;

Vous, plus brillant, plus gai de folie et plus vain
A dissiper, poète, un trésor plus divin ;
Lui, plus grave, et pourtant aimable entre les sages,
S'éprenant des douceurs comme vous des orages ;
Et puis avec les ans tous les deux divisés,
(Non de cœur), et menant vos sentiers moins croisés.

Nous l'avons soupçonné tantôt. Depuis longtemps, il ne restait plus de leur amitié que l'apparence, l'éclat final ne tardant à se produire que parce qu'ils se voyaient peu. Tout, du reste, menaçait de les séparer. Le Prévost, ayant toujours mené une existence parfaitement honorable, Ulric, au Chalet, avec Bourdaloue, sans doute, mais aussi avec Élyse. Sainte-Beuve insinue très bien cela ; tous les mots sont à souligner :

Lui dans la *raison saine* et l'étude suivie,
Et la *possession plénière de la vie*,

(1) Le Prévost, archéologue de première force, fut aussi un botaniste éminent.

Et l'obligeance heureuse, et tout ce qui s'accroît
 En *estime*, en savoir, sous un *antique toit*...,
 Vous, pauvre Ami *sensible*, avec vos *tendres vers*,
 Avec tous vos débris délicieux et chers.

Souvenirs d'Octavie, de Rosalie ; préparation
 d'Arthur :

Vos *inquiets tourments de choses si sacrées*,
 Vos combats de désirs et vos fautes pleurées ;
 Tous deux liés toujours, Vous d'erreurs assailli,
 Jusqu'en Dieu rejetant ce cœur trop défailli,
Qu'un bruit de blâme humain y va troubler encore ;
 Lui (ne l'enviez pas !) *jouissant qu'on l'honore*...

Nous ne l'admirerons jamais assez. Comparés à lui, les plus fins d'entre nous font figure de patauds. Notez que le cœur chez lui n'est pas moins sensible que l'intelligence n'est aiguë ; mais, à le voir si intelligent, les étourdis pensent qu'il n'a pas de cœur. Moraliste à qui rien n'échappe, il raille doucement tout à la fois et la religion encore trop mêlée d'Ulric, et l'honorabilité, peut-être un peu trop confortable et *self-conscious* de Le Prévost. Mais remarquez aussi, ou plutôt devinez que cette critique impitoyable s'arrête net où commencerait la *rosserie*. Il ne veut les blesser ni l'un ni l'autre. Non seulement il les aime, mais encore il s'avoue à lui-même que, dans l'ordre moral, ils valent, l'un et l'autre, mieux que lui. Vous avez entendu le sermon ; voici l'examen de conscience. Cette amitié

brisée l'intéresserait moins si elle ne le faisait penser à une autre amitié, brisée elle aussi, brisée par sa faute.

Oh ! quand, après le charme et les belles années,
L'amitié, déjà vieille, en nos âmes tournées,
S'ulcère et veut mourir, oh ! c'est un mal affreux !
Le passé tout entier boit un fiel douloureux.
L'ami qui de nous-même, hélas ! faisait partie,
Qu'en nous tenait vivant le nœud de sympathie...

On sent monter péniblement en lui l'atroce comparaison qui le travaille, que le goût condamne sans doute, le goût de Boileau, mais que la vérité, que la poésie exigent peut-être.

Cet ami qu'on portait, frappé d'un coup mortel
(J'en parle, ayant souffert quelque chose de tel),
Est comme un enfant mort dans nos flancs avant l'heure,
Qui remonte et s'égare et corrompt sa demeure ;
Car il ne peut sortir ! Et ce fardeau si doux,
Qui réchauffait la vie ainsi doublée en nous,
N'est plus qu'un ennemi, le fléau des entrailles.

Réalisez les derniers vers, et vous comprendrez que le vrai « roman de Sainte-Beuve » n'est pas où la curiosité commune s'obstine à le chercher. En vérité, ce n'est pas d'abord et avant tout un roman d'amour, c'est quelque chose de beaucoup plus original, de plus pathétique, voire de plus noble et de plus chaste. La chétive Adèle y joue bien son rôle, mais de comparse, j'allais dire d'occasion.

Autour d'elle se noue le drame, et à cause d'elle. Rechercher ce qu'elle a fait ou n'a pas fait, ne mérite pas une minute de peine. Pathétique, certes, mais en même temps, presque insignifiante, comme le grain de sable ou le nez dont parle Pascal. C'est le roman, la tragédie plutôt d'une amitié qui se dissout, qui se rompt. Non encore, mais d'un culte qui s'effrite lentement et d'un autel qui s'effondre. Comparez lui aussi, Victor lui-même, qui d'ailleurs ne fut jamais si grand. Reste Sainte-Beuve et il nous suffit.

Il descend d'une amitié sublime, qui tenait de l'adoration et qui l'avait transfiguré, il descend, dis-je, à petits pas douloureux, honteux, sournois, jusqu'aux pires bassesses de la haine (1). Une âme noble et qui se fait vile, une tendresse qui tourne. — « L'enfant mort... fléau des entrailles » — et, parmi cette infection grandissante, une conscience qui veille implacable, *inaveugable*, petite lampe d'église qui vacille, mais ne s'éteint pas.

Pour te guérir alors, ô cœur saignant qui railles,
Ce n'est pas l'ironie et le sourire amer
Qu'il faut, triste lueur de tout secret enfer !

(1) « Pour se faire une idée de l'exaltation, de l'humilité, de l'extraordinaire piété, avec laquelle il (Sainte-Beuve) entra dans le Cénacle, il est indispensable de relire quelques-unes des pièces des *Consolations* et la préface adressée à Victor Hugo ». (Jules LEVALLOIS, *Sainte-Beuve*, p. 66.)

Mais c'est un vrai pardon, et non, comme on le nomme,
 Un pardon en Dieu seul, mais aussi devant l'homme,
 Devant l'ami blessé, s'il se peut ; ne laissant
 En lui non plus qu'en nous nul poison renaissant (1).

Victor plus simple, plus sain et plus magnanime, n'est jamais descendu dans l'*enfer* de Sainte-Beuve, mais le ciel que Sainte-Beuve a aimé, Victor ne l'aurait pas même entrevu. *Corruptio pessima*, mais *optimi*. Nous savons, du reste, qu'il ne pardonnera jamais le mal qu'il a fait. Je crains bien aussi que « l'aigreur mauvaise » d'Ulric à l'endroit de Le Prévost n'ait jamais fait place à de meilleurs sentiments — tout au plus à l'indifférence. Mais enfin, ni l'un ni l'autre, ils ne tentent de prendre le change, d'appeler bien ce qui est mal. Ils ne commettent pas le péché irrémissible ; ils restent sur le plan moral, sur le plan chrétien. Ils s'inclinent devant l'ordre, même en le violant. Ni l'un ni l'autre n'est romantique, au mauvais sens qu'une philosophie trop sommaire veut aujourd'hui imposer à ce mot.

(1) *Pensées d'août*. La pièce a dû être écrite dans le courant de 1836.

XV

J'achève de transcrire cette lettre du 23 novembre 1835 qui a provoqué une si longue digression : Guttinguer vient de rappeler qu'il y a loin d'une simple conversion à la sainteté véritable. « J'y fais de mon mieux, vous voyez pourtant que je succombe encore. »

Et vous, mon ami, où en est votre âme? Que pensez-vous maintenant? Y a-t-il quelque guérison de cette misanthropie que vous éprouviez si amèrement? Voici quinze jours de retraite, où j'ai beaucoup lu Bourdaloue sur la retraite, la confession et l'état de vie. C'est délicieux. Une autre lecture divine, poétique, adorable, c'est la *Douloureuse Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, d'après les méditations d'Anne Emerick, nouvellement traduite par M. Cazalès (1). Mon ami, Cha-

(1) L'abbé de Cazalès, un des fondateurs, du *Correspondant*. Il mériterait une longue étude. Voici quelques mots d'une lettre de lui — inédite, je crois, — à Sainte-Beuve qui l'avait remercié de l'article du *Correspondant* sur les *Conso-lations*. « Vous n'êtes pas encore arrivé, dites-vous, mais une âme comme la vôtre ne peut pas rester en chemin. Vous arriverez, j'en suis sûr, non par l'esprit, il ne mène pas à grand'chose, mais par le cœur. Adieu, monsieur,

teaubriand et Lamartine pâlisent auprès de la fièvre de cette bonne fille.

En janvier 1836, il est à Saint-Germain, en proie aux tracas du « grand propriétaire ». Je ne sais trop pourquoi, mais j'ai l'impression qu'il était assez serré. Il emprunte volontiers des livres qu'il aurait pu, qu'il aurait dû acheter — Lamennais, Chateaubriand. Pêché mignon des « grands propriétaires ». Il lésine même avec la *Revue des Deux Mondes*. L'abonnement lui pèse. Il demande à Sainte-Beuve de lui indiquer les numéros indispensables. Il a un beau train de maison et il gémit volontiers sur sa pauvreté. Sa philosophie sociale est un peu celle de Janot Lapin ; Victor Hugo, Sainte-Beuve et les autres libéraux préparent les voies aux belettes. Il se plaint donc, dans cette lettre,

de mille pièges dont il faut se défendre, du combat qu'il faut livrer entouré d'avoués et de gens d'affaires. Tout cela mêlé à des pervenches, des violettes et des rosiers. La fleur et l'ordure sont la continuelle allégorie de la vie.

J'ai un buste à placer dans un berceau de chèvre-feuille, à la place d'un joueur de flûte qui ressemble à Louis XV. J'ai pensé à Corneille. Trouverait-on celui de David à acheter ?

croyez à toute la sympathie des rédacteurs du *Correspondant*. » (Collection Lovenjoul à Chantilly).

Entre temps, il lit *Jocelyn*, mais pour revenir aussitôt aux lectures pieuses du Chalet. Sa ferveur n'a pas fléchi :

29 février 1836. — Depuis quinze jours je me prosterne devant cette poésie divine des épîtres par où commence le Carême. C'est d'une prévoyance si adorable, d'une si vive instance, d'une abondance, d'une beauté si inimitables ! Il n'y a plus qu'à mourir, quand on a acquis l'intelligence intime de ces écrits.

Je suis invité à dîner chez Tattet, où je ne puis vous dire combien l'on vous aime, combien de fois on m'a conjuré de vous amener à cette table, où l'on sait vous apprécier.

A quelle table aujourd'hui ne l'apprécierait-on pas ? En 1836, plus douloureux et méfiant que jamais, il a besoin qu'on lui dise ces choses-là.

Élise est bien sensible à votre souvenir. C'est vraiment édifiant de la voir près de son fils et à sa maison.

Détresse croissante de Sainte-Beuve. Ulric est mis au courant, et par le menu, semble-t-il.

3 mai 1836. — Je comprends vos peines et je gémis de cette éclipse de votre foi qui se voile encore.

Les afflictions de l'âme y sont bien nuisibles quand elles n'y peuvent trouver de soulagement, et vous n'en êtes pas là. Qu'il doit y avoir d'amertume dans ces campagnes de belle compagnie où l'on ne peut suivre la personne aimée ! C'est une affreuse malédiction. Le regard que l'on jette autour de soi vous montre une solitude, où l'on croit qu'on va mourir de rage et de

haine... Comment *croire* avec cette pénible émotion? Mais peut-être n'êtes-vous pas aussi mauvais que moi. Le feu m'en monte encore.

Une de ses filles se marie. D'où nouveaux tracassés de conscience, ceux-là même, je suppose, que Le Prévost attisait quelques mois plus tôt : les droits importuns de Gabriel.

Je me suis tordu le cœur sous bien des scrupules, et après toutes sortes de méditations et de prières, je me suis abîmé dans le livre de Job.

Il en cite de longs passages.

6 mai 1836. — La sœur de nos portiers fait les commissions de Fourqueux (1). Elle a parlé ce matin à Élyse d'une belle dame Victor... — Victor Hugo? — Oui, c'est cela, madame.

Ainsi de multiples hasards semblent prendre plaisir à placer, à replacer Guttinguer dans l'engrenage de cette longue aventure, qui ne l'a déjà que trop occupé, et qui peut-être ne lui paraît pas moins inoffensive que coupable. Il en a tout ensemble salué et maudit le mystérieux printemps ; peut-être se prêterait-il maintenant assez volontiers à en prolonger l'extrême automne.

17 mai 1836. — Ah ! venez vous asseoir sur mon banc et y dilater votre cœur, y reposer votre front...

(1) On sait que les Victor Hugo avaient un pied-à-terre à Fourqueux.

Son *Arthur* est achevé. Sainte-Beuve a dû en recevoir le manuscrit dans les premières semaines de juin. Le 21, il envoie quelques remarques (1). Mais il est content. « Le style, écrit-il, est plein de charme et qui sent son dix-septième siècle. Vous êtes de la droite lignée de l'abbé Prévost. » Pour le détail de la correction, « nous en causerons manuscrit en main. » J'aurais bien voulu être de la fête.

29 juin 1836. — Je voudrais bien lire Chateaubriand, mais non pas l'acheter, je n'en ai pas les moyens ; l'avez-vous à votre disposition ? Saint-Martin me pousse à manifester Dieu et à le proclamer de toutes mes forces. J'espère que c'est ce désir qui me donne la fièvre de la publication. Redoublez donc de sévérité (dans la correction du manuscrit), pour tout ce qui vous semblera loin de ce sentiment et de ce devoir. Que votre Cour du Commerce doit être chaude...

Je n'ai pas encore dit un détail amusant, peu connu, je crois. Plusieurs de nos lettres, et celle-ci, notamment, sont adressées à

Monsieur,
Monsieur Joseph Delorme
2, Cour du Commerce
Saint-André-des-Arts,
Paris

(1) C'est la première lettre de Sainte-Beuve à Guttin-guer dans la collection Lovenjoul. J'en ai cité déjà le passage le plus important, cf. p. 22. — On trouvera d'autres extraits de cette lettre dans mon édition d'*Arthur*, pp. xvii, xviii.

Le 4 novembre 1836, Ulric vient d'envoyer à Renduel les derniers chapitres d'Arthur. Quelques jours avant, Victor et Adèle, leurs vacances de Fourqueux finies, passent quelques heures à Saint-Germain.

Peut-être avez-vous de nos nouvelles.

Par une lettre de Mme Hugo, semble-t-il vouloir dire.

Nous avons eu au passage l'émigration de Fourqueux, qui a paru contente de cette étape. Cet extraordinaire a fait fête pour nous aussi. Votre lettre arrivait en même temps qu'eux. C'était source à de bien tristes réflexions. Ma femme,

à qui sont permises les maladresses de ce genre, a plusieurs fois dit votre nom. Vous avez donc été un peu de la réunion.

Ulric, en est, dans ses lectures, à Joseph de Maistre, qu'il « adore », et au baron d'Eckstein. Quant à son propre livre, qui va paraître bientôt, il s'en désintéresse déjà. Ce n'est pas seulement le simple découragement de qui ne voit plus que les défauts de son œuvre ; pas, non plus, l'amertume qui accompagne, chez les nerveux, le bon à tirer, l'horreur pour ce néant, que pendant de longs mois l'on a cru quelque chose. C'est aussi peut-être — et voilà pourquoi je m'y arrête — l'indice de quelque fissure plus grave dans la vie intérieure d'Ulric.

Il est catholique, il veut l'être, il s'y applique avec une bonne volonté touchante, et, somme toute, il y réussit beaucoup mieux qu'on n'aurait pu le prévoir. Mais, d'ici, de là, je crois sentir chez lui — je le dis sans la moindre férocité — l'atavisme protestant qui se réveille, qui menace de le hérissier contre l'Église

Je n'ai plus foi dans ce livre (*Arthur*) ni dans ce qu'il contient.

Les mots que je souligne insinuent peut-être — je dis peut-être — que son *Arthur*, relu de sang-froid, lui paraît trop catholique. La suite me semble justifier cette conjecture :

Le corps dépouillé de Jésus-Christ reste seul dans mon âme, et l'exemple de sa résignation aux misères de la vie. Il faut donc en finir (avec *Arthur*) pour délivrer ma conscience.

Il est d'ailleurs assez désarmé à cette date. Une maladie du petit Gabriel le tourmente fort, et la détresse dont les lettres de Sainte-Beuve doivent être pleines. Le roman de celui-ci agonise. Ulric, métamorphosé en don Diègue de vaudeville, — un don Diègue, qui oublie le bruit qu'il a fait jadis, lorsqu'il perdit Rosalie, — prodigue consolations et conseils :

22 novembre 1836. — J'ai beaucoup songé à vous, mon cher ami, depuis votre dernière lettre que j'ai

relue aussi, m'arrêtant à cette *branche cassée*, qui avait de si belles fleurs, quoique rares.

La branche cassée, dont parlait la lettre de Sainte-Beuve, vous savez son nom de femme ; quant aux « belles fleurs », à chacun de les définir, mais qu'on se rappelle qu'elles étaient « rares ».

Vous êtes bien encore dans l'âge où l'on cherche un autre arbre, une autre rive et où l'on trouve. C'est duperie de s'étendre sur le tombeau des amours perdues. Les femmes ont un grand entraînement vers l'esprit, vers le succès ; il en faut, croyez-moi, tirer tout le suc et le charme.

Il n'a jamais pataugé si lourdement. Je ne lui trouve qu'une excuse, si c'en est une : l'agacement que devait produire à la longue les lamentations de Sainte-Beuve, surtout chez qui savait la réponse vengeresse qu'aurait pu faire « la branche cassée ».

Je voudrais vous voir avec plus de rayons de soleil, mais nous sommes dans un monde où il faut les chercher. Il ne vient pas chercher ceux qui s'enferment. Vos travaux vous mettront naturellement sur quelque voie, et remontez-vous-là. Combien il y a, mon Dieu, de reprises possibles :

A ceux-ci le cœur d'une femme,
A ceux-là le cœur d'un enfant !

Je compte aller vous voir vendredi. Vous sentirez-vous libre vers quatre heures, pour faire un dîner *maigre* avec moi?...

C'est lui qui souligne.

Je suis après la sainte de M. de Montalembert (*la Sainte Elisabeth*, qui venait de paraître) qui a une foi bien robuste. Quelle croyance dans ces extrémités d'en haut et d'en bas, depuis ceux-là jusqu'à la bonne femme qui dit : « Viens donc, Azor, nous allons manquer la bénédiction ! » Adieu, mon cher ami, que la *Paix amère*, qui était celle de Fénelon, soit avec vous !

29 novembre 1836. — Je vis le soir Musset chez Tattet, avec des moustaches. On parla étrangement et dans un nuage de cigares. Tout était au cynisme et à la bestialité. Singulière façon d'orgueil et de bravade. *Candide* y fut donné comme un chef-d'œuvre et un monument. Je partis assez exaspéré.

L'Avent me donne une recrudescence de foi et d'amour. Je laisse entrer à flots le *Consolamini*, *popule meus, cito veniet salus tua*. C'est de toute beauté ; lisez cela un peu le soir et le *Rorate cœli* et le *Salvabo te, noli timere*. Quelle douceur, quelle amitié !

Sainte-Beuve — et cela est curieux — semble lui avoir demandé des renseignements sur ce beau cantique :

5 décembre 1836. — Le *Consolamini* se trouve aux *Saluts de l'Avent*. Il est plein de tendresse... Il n'est pas une page de ce livre où il n'y ait quelque mot de cette sublimité. Il faut bien y reconnaître une *inspiration supérieure*... Ce pauvre Lamartine... c'est bien la peine d'en avoir tant ramené à l'autel pour s'en retirer ; *il est bien vrai qu'il y a des choses tristes tout autour*.

Même partis de cette plume impulsive et légère, les mots que je viens de souligner peuvent paraître inquiétants. Faut-il y voir de simples boutades, comme il en échappe à des convertis d'une autre trempe — à Newman, par exemple, — ou bien les signes avant-coureurs d'une ferveur qui menace de s'éteindre, voire d'une foi qui déjà décline? Je n'en sais rien, et je n'ai pas besoin de le savoir. A chaque jour, à chaque étape, suffit sa curiosité. C'est le Guttinguer de 1836, qui, pour l'instant, nous intéresse, non celui d'après-demain. Quand je le vois, un an et demi après les résolutions courageuses, presque héroïques, de mai 1835, persévérer dans la pratique chrétienne, essayer de pardonner à ses ennemis, faire maigre le vendredi, s'attendrir à l'église pendant les « saluts de l'avent », je ne lui en demande pas davantage, je le tiens bonnement, naïvement pour un brave homme de converti. Un an et demi de solidité, c'est bien quelque chose. Aussi bien, à l'heure où nous sommes, le livre où Guttinguer a raconté sa conversion, *Arthur* est-il en train de paraître, magnifiquement escorté par un article de Sainte-Beuve dans la *Revue* du 15 décembre 1836.

Vinet qui avait déjà consacré à l'*Arthur* de 1834 un long article, ému, vraiment fraternel, revient à la charge et célèbre de plus belle l'*Arthur* de 1836. Vinet, le modèle incomparable, unique peut-être,

jusqu'ici de ceux qui veulent appuyer la critique littéraire, non seulement sur les règles du goût, mais encore sur l'Évangile ; ou plutôt de ceux qui demandent à l'Évangile une suprême leçon de goût. Le titre de ce livre, disait-il,

pourrait le faire confondre avec une de ces productions prétentieusement frivoles, où l'on voit je ne sais quelle religion de roman se mêler sans pudeur à toutes les passions que la religion véritable a mission de réprimer. Tel n'est pas... *Arthur*... C'est bien de la religion qu'on y trouve ; car l'histoire intérieure qu'il retrace a pour premier mot *repentir*, pour dernier mot *obéissance* ; c'est assez dire que l'idée de la grâce divine s'élève entre ces deux termes comme intermédiaire et comme lien... *Arthur* est un livre chrétien.

Et encore et excellemment, à propos des lectures pieuses d'*Arthur*.

Les hommes des vieux âges ont parlé par leurs écrits à cette âme solitaire... ; les saints du désert ont rempli de leur voix cet autre désert ; silencieusement nourris de cette manne cachée qui distille des saintes Écritures, de la prière et de la contemplation, ils ont offert à leur moderne nourrisson la même divine pâture... Et c'est une chose singulière et gracieuse que de voir cet homme du monde, abreuvé durant de longues années de toutes les délicatesses d'une société polie et lettrée, dont sa diction élégante et pure exhale encore les plus doux parfums, se complaire dans le langage austère et sans art des habitants de la Thébaïde.

Et, comme s'il eût prévu la désastreuse, l'anti-chrétienne assimilation que l'on tente aujourd'hui entre mysticisme et luxure, Vinet poursuivait marquant exactement la limite où la philosophie de l' « impérialisme mystique » aurait dû se tenir :

Ce phénomène nous arrêterait peu, si nous n'y trouvions que de la poésie. *Sans nier et sans repousser* la poésie qui s'attache aux émotions religieuses, nous avouerons que l'abus qu'on en a fait, qu'on en fait tous les jours, nous a mis en garde contre elle, alors même qu'elle présente le plus les caractères de l'involontaire et du spontané. L'auteur d'*Arthur*, tout poète qu'il est, n'en juge pas autrement que nous ; et l'opinion qu'il exprime sur un ouvrage célèbre de M. de Chateaubriand fait bien voir que la religion est autre chose à ses yeux qu'un enchantement de l'imagination. *Heureux néanmoins, l'homme qui reçoit la vérité par toutes ses facultés à la fois*, pour qui elle est tout ensemble la solution des problèmes de l'intelligence, l'étanchement d'un cœur altéré, l'accomplissement des vastes espérances de l'imagination ; enfin l'apaisement des troubles de la conscience ! C'est tout l'homme qui est malade, c'est à tout l'homme, à tous ses besoins que s'adresse le divin secours de la rédemption (1)...

(1) Lui aussi, le chétif Guttinguer semble avoir prévu les terribles réquisitoires de M. le baron Seillière. C'est à propos du chapitre de saint Jean Climaque (reproduit dans l'*Arthur* de 1834), sur les « larmes saintes qui donnent la joie ». « Noble et sainte mélancolie, écrit-il, dont la parole se fit entendre à la fin de ce règne de combats et de conquêtes, qui avait fait de la France une armée ; douce voix de la religion, *vous n'étiez donc pas nouvelle !* » (p. 207). Eh ! le roman-

Oh ! qu'il est doux, écrivait-il encore,

de penser que ce livre est le portrait d'une réalité morale et qu'un cœur, un cœur vivant palpite sous ces pages... Arthur n'est pas un écrivain que nous avons voulu louer, mais un nouvel ami à qui nous avons voulu serrer la main (1).

tisme, non plus ! Belles citations de Climaque : « Lorsque notre âme, sans que nous fassions aucun effort, se trouve tout attendrie et toute fondante en larmes, et en des larmes douces et saintes, courons aussitôt vers le Seigneur. Car c'est une marque qu'il est venu vers nous sans que nous l'ayons appelé, et qu'il nous présente comme une éponge mystique, cette tristesse divine et cette eau rafraîchissante de ces larmes bienheureuses, pour effacer par elles nos péchés, écrits dans le livre de la justice du ciel » (p. 214). Le saint docteur, bien avant le philosophe de l'impérialisme mystique, nous invite à ne pas nous assurer « sur l'abondance de *nos* larmes, avant que *notre* âme soit parfaitement purifiée » ; et Guttinguer avait parfaitement compris cette leçon : « En effet, écrivait-il, comment te reposerais-tu, faible cœur, dans ces attendrissements religieux qui te viennent aux fêtes de ton Dieu, si ta conduite n'est pas conforme à sa loi, et si tu le trahis en sortant de tes temples !! Et c'est une chose, hélas ! assez ordinaire que ce mélange de tendresse pour le Seigneur et d'oubli pour ses commandements. L'abondance des larmes pieuses sans la purification de la conduite est tout au plus une espérance » (pp. 215, 216). Et Jean Climaque d'insister : « Cette tristesse... est vraiment un don de Dieu ; car ce qui fait que cette douleur se trouve jointe dans l'âme avec un plaisir doux et agréables, c'est que Dieu console d'une manière secrète et invisible », et, en consolant ainsi, nous aide à mettre à profit les consolations. « Que cela est vrai, conclut Guttinguer, bien pensé et admirablement dit, ô mon Dieu ! » (pp. 219, 220).

(1) *Études sur la littérature française du dix-septième siècle*, par A. VINET, t. III. J'ai reproduit les deux articles dans l'introduction de la nouvelle édition d'*Arthur*.

Le meilleur des juges nous approuve donc de prendre, bon gré mal gré, très au sérieux la conversion que nous venons de raconter. Au besoin, nous la défendrions contre Guttinguer lui-même. Peu de mois après l'apparition du volume (février 1837), lequel du reste n'avait presque pas eu de lecteurs, Ulric écrivait à Mme Mennessier-Nodier : « Je ne sais si je pense *Arthur* à présent. Pourquoi vous dire cela? Ne suffit-il pas de savoir que c'était un livre sincère, au moment où je l'écrivais. »

(1) Michel SALOMON, *Une correspondance d'Ulric Guttinguer*, *Mercure de France*, 16 novembre 1907, p. 196.

XVI

Pendant l'année 1837, notre correspondance reste assez active, assez mêlée aussi, mais encore assez *arthurienne* (1), au moins par endroits.

1^{er} janvier 1837. — Et vous, et elle !

6 janvier 1837. — Qu'un peu d'amour soit avec vous, ô le grand et regretté consolateur !

(1) L'épithète est de Guttinguer. Je la rencontre dans une très curieuse lettre à Victor Hugo que m'a communiquée M. Barthou, et qu'il est difficile de dater. La voici : « Mon cher Victor, vous êtes toujours l'homme bon, aimable et grand que j'ai connu. C'est votre trilogie à vous, votre trinité plutôt, qui fait comprendre l'autre. Laissez-moi vous écrire ces mots sur cette apparition dont je suis si fier. Je croyais toujours que mon cygne allait se sauver dans vos jambes. Nous en sommes encore émus, Baucis et moi et les autres. Peut-être aurez-vous deviné pourquoi il manquait quelqu'un à cette fête ; nous étions dans une position un peu excentrique, et peu *arthurienne*. Cette affaire est aussi difficile à expliquer que la grande affaire de M. Dumolard ; vous la ferez comprendre (non pas celle Dumolard) à Mme Hugo, et vous lui direz que nous sommes ses bons amis et que notre position ne sera pas toujours irrégulière. Au revoir, mon cher Victor, les anciens sont toujours les anciens, et moi je suis un vieux de la jeune. »

Victor Hugo est donc venu les surprendre, lui et Baucis, c'est-à-dire Élyse Bouquet, celle qui est déjà peut-être ou

On a l'impression que, pendant cet hiver, son naturel frivole menace de revenir à grands pas. Ses bonnes résolutions s'estompent. Il a presque oublié le chapitre de saint Jean Climaque sur la charité.

Février 1837. — Voyez-vous Le Prévost? Qu'on a de peine à tenir pour morts de tels ennemis !

Il voit souvent les Hugo. Adèle, qu'il amusait, lui demande aimablement de ces menus services que peut rendre un vieil oncle, resté mondain et expert en chiffons. Le tact n'était pas la qualité maîtresse de Guttinguer, ni la discrétion. Deux fois cruel il mande, le 2 mars, à Sainte-Beuve, ces détails *tantalising*, comme disent les Anglais :

Je suis chargé de la fourniture des *corsets* de la place Royale. Je n'entends parler que mesure et lacets...

qui sera demain Mme Guttinguer. Les surprendre, où? Au Chalet, à Lamivoie ou à Saint-Germain, quelque part chez Guttinguer, et où il y avait un cygne. Quand? *Arthurienn*e ne nous fixe pas sur ce point. Il y a eu deux *Arthur*, l'un, en 1834, avant la conversion définitive et le second mariage de Guttinguer; l'autre en 1836, après. Veut-il dire qu'on ne pourra recevoir Mme Hugo que lorsque la liaison Ulric-Élyse sera régularisée? Non, me semble-t-il. Cela n'était pas difficile à expliquer et Victor le savait déjà. Qui manquait à la fête? Mme Hugo. Non, semble-t-il encore. Les filles de Guttinguer? Non encore, pourquoi dirait-il « quelqu'un »? Elles sont deux. Aurait-on fêté, ce jour-là, la naissance du petit Gabriel et serait-ce le prêtre qui manquait? Mais Gabriel est né un an avant le premier *Arthur*. Aux curieux de résoudre cette charade. Peut-être s'est-il amusé à dramatiser un rien.

On tourne la page, et on se trouve dans une cellule :

6 avril 1837. — Voici avec l'admirable

Omnes fugerunt!

de la Passion, ce qui m'a frappé le plus de la Semaine sainte :

Justus pro injustis,

vingt fois reproduit, et qui est une grande résignation enseignée, et puis :

Sustinui qui simul contristaretur et non fuit, et qui consolaretur et non inveni.

Enfin cet exemple :

*Christus Dominus factus est obediens usque ad mortem
Mortem autem crucis.*

Trois mots dans les litanies par leur place :

*Jesu potentissime,
Jesu patientissime,
Jesu obedientissime,
Miserere nobis.*

Ce très-puissant, toute patience et qui obéit jusqu'à la mort..., jusqu'à la mort de la croix ! Ah ! il y a du divin là dedans !

C'est, je crois, le dernier des « bouquets spirituels » qu'Ulric ait envoyés à Sainte-Beuve. Pourquoi désormais cessera-t-il d'associer, de gagner son ami à sa propre prière ? Est-ce que la tiédeur va bientôt le gagner, et la lassitude des choses saintes ?

ou bien aura-t-il senti que Sainte-Beuve s'intéressait de moins en moins à des confidences de ce genre? Mais encore, pourquoi ce changement chez Sainte-Beuve? Il n'a pas fini ses multiples essais de conversion, il n'accepte pas encore résolument de vivre sans Dieu. Il hésite entre la Trappe et Thélème, comme disait Louis de Carné. Pour l'instant, il se prête aux saints de Port-Royal, non par simple curiosité, comme il essaiera de nous le persuader plus tard, mais avec un arrière-désir de se donner. La parfaite noblesse, la piété de Vinet l'impressionnent fort. Il n'a certainement pas rompu les ponts. Hélas! je crains bien que Guttinguer, installé maintenant si près de Paris, n'ait perdu beaucoup de son prestige religieux. Il était de ces apôtres qu'il vaut mieux lire qu'entendre. Sainte-Beuve écrivait à Pavie, vers ce même temps : « Guttinguer, marié, est à Saint-Germain, dévot, pratiquant et toujours malade encore (1). » Malade, entendez, poursuivi, à certain jour, par la hantise de Rosalie : avec cela, tendre, fragile, toujours à la veille d'entamer quelque nouveau roman. Au fond, Sainte-Beuve le préfère

(1) Th. PAVIE, *Victor Pavie...* Angers, 1887, p. 179. Cinq ou six ans plus tôt, Sainte-Beuve écrivait déjà à ce même Pavie : « Guttinguer est à sa terre (à Honfleur pendant la construction du Chalet), fort occupé des *Soirées de Saint-Pétersbourg* et d'une blanche main nouvelle qui s'est tendue vers lui. » (*Ibid.*, p. 97.) Peut-être la main de miss Margaret, cf. plus haut, p. 109.

ainsi, bien qu'il se donne un peu l'air d'en paraître déçu. D'un côté la ferveur religieuse de Guttinguer le touche, le stimule presque ; d'un autre, il ne voit pas sans un malin plaisir se rallumer dans le cœur du converti les *veteris vestigia flammæ*. Il a ses raisons pour n'aimer que médiocrement les conversions totales, et peut-être exagère-t-il ce qui manque, ce qui manquera toujours, à celle d'Ulric.

Au mois de mai, celui-ci compose, à l'occasion de la première communion du duc de Montpensier, un long poème, où les jolis vers ne manquent pas, mais où je crois deviner plus de « littérature » que dans les chaudes improvisations d'*Arthur* (1) :

Prince, il est sur la terre une source divine,
Dont on connaît d'abord la céleste origine ;
Qui, du cœur rafraîchi, se répand dans les sens,
Et fait venir aux yeux des pleurs reconnaissants.
Il est des jours, des lieux, où de subites flammes
D'une sainte auréole illuminent nos âmes ;
Souvenir incomplet, frémissement divin,
Des premiers jours du monde écho vague et lointain.

Cette grâce de Dieu, ce sentiment céleste,
J'ai bien souvent rêvé sur ce qui nous l'atteste :
Tantôt, c'est le soupir qui du cœur satisfait
S'exhale, à voir le bien de l'aumône qu'on fait.
C'est la vierge au front blanc, sur la harpe penchée,
A ses accords divins tenant l'âme attachée ;

(1) Guttinguer était lié avec le gouverneur du jeune prince, Antoine de Latour.

Pure, belle, paisible et recevant des cieux
 Le charme de sa voix, le regard de ses yeux.
 C'est, le matin, le soir, la longue rêverie
 Sur Dieu, sur nos enfants, nos fleurs, notre patrie.
 Du voyageur lassé, c'est le penser soudain
 Qui le saisit au pied de la Croix du chemin.
 C'est, aux saints jours, le chant des antiques louanges ;
 Le sommeil d'un enfant que regardent les anges ;
 L'orgue de sons plaintifs emplissant le saint lieu ;
 Le front du laboureur incliné devant Dieu.
 Mais surtout, c'est à l'âge où le péché s'avance,
 Pour saisir et souiller la robe de l'enfance,
 Le Christ le repoussant de sa divine main,
 Et sauvant nos enfants par un céleste hymen...
 C'est alors, les voyant sur le marbre à genoux,
 Qu'en flots plus abondants l'eau sainte coule en nous (1).

Tout cela est sincère, assez profond même, mais on n'y retrouve pas la vive fraîcheur d'une expérience immédiate. A partir de l'installation à Saint-Germain, la poésie de Guttinguer, comme sa vraie ferveur, du reste, ne vit plus que de souvenirs.

1^{er} juillet 1837. — Si je peux aller demain à la place Royale, alors je n'irai guère vous demander chez vous que vers quatre heures... Et je tiens à faire cette visite.

(1) *La Source divine*. A. S. A. R. M. le duc de Montpensier. *Le jour de sa première communion*, 22 mai 1837. Saint-Germain-en-Laye, 1837.

Le 25 juillet, il écrit, du Chalet, je crois, à Mme Victor Hugo.

Une lettre que je reçois de Victor, madame, me dit votre chère fille toujours malade... Les peines pareilles nous mettent à genoux pour nos amis.

Le reste de la lettre est peu cohérent. Il devait traverser quelque crise d'accablement ou de surexcitation.

Je veux quelquefois essayer de vivre d'aliments et de sentiments froids. On assure que cela est sain. La chaleur et la fermentation sont pleines de mort. Cela dit, je prends du café brûlant à mon déjeuner, et je refais l'élégie du passé.

Celle du présent est pourtant bien plus douce, mais qui veut des tableaux de famille? Ceux qui s'en détournent au *Salon* et dans la vie, en savent-ils donc le fond? Tous ces enfants qui sont là avec des bouquets et des sourires, ils ont été malades, ils ont été mauvais !... Et nous ! qu'avons-nous été, que sommes-nous? Je le saurais que je ne le dirais pas.

Veillez donner de vos nouvelles au ménage de Saint-Germain. Nous y reviendrons pour essayer le chemin de fer. Charmant symbole de la vie de 1837 et années suivantes ; touchante allégorie : ils nous font des chemins de fer ! C'est du luxe en vérité.

ULRIC G.

ancien sacristain du Cénacle (1)

(1) Collection de M. Barthou.

Et le même jour, ou le lendemain, à Sainte-Beuve :

26 juillet 1837. — J'écris aujourd'hui (?) à vous et à elle. Victor me dit sa petite Didi toujours bien malade. Cette maison doit être désolée. J'écris à ceux que ce bon Fouinet appelait *Deux heureux!* Mon Dieu! que d'hélas! dans la vie! où en est la vôtre, mon pauvre Sainte-Beuve?

J'ai eu Tattet deux jours (au Chalet), avalant la solitude, le lait et les fraises comme il fait le jeu, l'orgie et le Rocher de Cancale. Drôle d'enfant! Les vers de Victor le mettent au ciel. Il est vrai qu'il y en a d'admirables et beaucoup. Le métier va-t-il donc si loin que cela? Les beaux et sublimes doutes! J'en ai, moi, d'horribles et d'écrasants,

Tout mon clergé n'existait pas! (1)

J'ai rêvé, j'ai été malade, j'ai cru croire, et voilà tout, mon Dieu! Jésus seul est bien vivant là!... mais comme victime. Adieu, ami, dites où vous êtes, qu'on vous suive de son mieux. J'espère une lettre d'elle et que je pourrai vous en dire quelques mots. Je ne lui écris que pour cela.

Écrivain tumultueux à ses heures calmes, combien plus lorsque ses cauchemars le reprennent : tantôt Rosalie, tantôt la peur d'avoir été dupe de cette sensibilité qui l'a ramené à Dieu. Quoi qu'il en soit de ce texte essoufflé, remarquons une fois

(1) Je n'arrive pas à identifier cette citation obscure. Il doit vouloir dire : ah! s'il n'y avait pas de prêtres, que la religion serait facile!

encore chez lui, et mêlée étroitement aux doutes qui l'obsèdent, l'horreur intermittente que lui inspire le prêtre catholique, et qui, bien qu'elle doive paraître puérile aux incroyants d'aujourd'hui, était alors assez répandue, même en dehors du petit monde protestant. Au demeurant, ces assauts périodiques du « mauvais esprit » n'ont rien qui puisse étonner, encore moins épouvanter un confesseur de moyenne expérience. Quelques jours encore, demain peut-être, et il n'y paraître plus.

24 août 1837. — Il y a peu de jours que j'ai eu des nouvelles de la place Royale. On me disait l'enfant sauvé après de mortelles angoisses, on allait s'établir à Auteuil où on désirait fort nous voir. La lettre était bien triste et bien éplorée. V(ictor) va *je ne sais où*, m'y disait-on. Tous les mots sentaient la fatigue et le découragement. J'en serais là sans le refuge ordinaire,

les livres dévots, l'église, le « trésor immense des prières ».

A cette date, les Guttinguer devaient être de retour à Saint-Germain. Pendant ces longs mois où achève de mourir, si l'on peut dire, le roman de Sainte-Beuve, on sent chez Ulric la démangeaison constante de servir d'intermédiaire entre lui et elle. Compassion naturelle et besoin sénile de s'occuper encore des choses de l'amour, au moins par procuration. Je ne crois pas, d'ailleurs, que Sainte-Beuve ait beaucoup encouragé ce zèle, qui a dû

l'exaspérer plus d'une fois, et dont il devait savoir qu'il n'avait rien à se promettre. Quant à l'autre, non seulement elle ne se fût pas prêtée à ce jeu, mais encore elle semble ne pas l'avoir soupçonné. Elle avait fasciné Guttinguer dès le premier jour, et près d'elle il perdait tous ses moyens. C'est une des rares beautés auxquelles il n'ait même pas eu la tentation de conter fleurette. A la très vive affection qu'il lui porte, et qu'il lui témoigne, d'ailleurs, le plus gentiment, parfois le plus drôlement du monde, se mêle une timidité persistante. Elle lui a laissé voir qu'elle n'était pas heureuse, risquant, d'ici de là, une allusion triste aux absences de Victor. Mais de Sainte-Beuve, pas un mot. Ah ! nous le saurions ! Chargé de l'ambassade la plus insignifiante, Guttinguer eût écrit dare-dare, et de quelle plume ! A quoi bon, du reste ? Pour Adèle, le roman était bien fini.

5 *septembre* 1837. — On vient dîner jeudi. Est-il possible que vous vous y trouviez ? Jugez la chose. J'en serais bien charmé. Vous savez que l'autre *on* (Victor) est en Belgique.

Il ne vint pas, et fit bien. Il eût trouvé les deux *on*.

15 *septembre* 1837. — Hier journée complète quoique tempête et boue de partout. Tous les enfants avec le curé de F(ourqueux), on a couru un horrible danger au débarqué. Un omnibus où l'on était a failli verser dans la rivière. La dame, comme à l'ordinaire, superbe

à raconter cela. Je l'ai trouvée animée, mais troublée au fond, cordiale et bonne, sentant le prix de l'amitié, par comparaison avec ce qui l'entoure souvent et songeant à la rigueur des ennemis. Je crois que les dernières critiques dont V. a été l'objet, l'ont ralliée à la communauté.

Il arrivait de la Belgique le soir ; et, descendant reconduire à 7 heures, aux wagons, nous l'avons trouvé sur le pont du Pecq, qui allait passer sans nous voir ; chacun tenant son trottoir. Le temps de se dire bonjour, et on s'est jeté dans cette foule. Je l'ai trouvé maigri, froid, cependant il avait couru ici en descendant de diligence. Était-ce empressement, soupçon, je ne sais. Nous avons avec elle causé *affaires*, ménage, maison, bonheur. L'air est à la dépense et au luxe, mais on gagne beaucoup. Pour du bonheur... absent... impossible... On n'y croit plus. Votre nom m'est venu cent fois, mais je suis d'un trouble si bête dans ces choses, pour les autres comme pour moi, que les femmes et les maris m'ont toujours deviné. Quels projets sombres donc pour cet hiver ? Vous me conterez cela.

Ici, brusquement, s'arrête, dans nos cartons, la correspondance entre les deux amis. Sainte-Beuve aura-t-il égaré d'autres lettres de Guttinguer qui suivaient immédiatement celle qu'on vient de lire ; conservées par lui, ces lettres se seraient-elles éparpillées après sa mort ? Nous n'en savons rien, mais je crois plutôt que le « sombre » hiver de 1837 aura vu la fin de cette pleine intimité, qui, depuis le mois d'avril 1829, nous a valu tant de précieuses

confidences. Y a-t-il eu brouille? Non, quoi qu'en ait d'abord pensé Guttinguer. Pas n'est besoin d'un coup d'éventail pour que s'épuise le suc d'une fleur. L'amitié reste sauve ; elle n'a perdu que sa jeunesse. « Son amitié pour moi, dira longtemps après Sainte-Beuve, à travers l'éloignement et l'absence, n'a jamais varié (1). » Celle de Sainte-Beuve non plus, bien qu'elle n'ait jamais été aussi abandonnée, aussi tendre. Ils auront toujours plaisir à se revoir, mais ils ne se manqueront plus. Ils s'éciront, comme nous verrons, mais seulement quand ils auront quelque chose à se dire. La conversion de Guttinguer, l'intimité de Guttinguer et de Sainte-Beuve, le roman de Sainte-Beuve, ces trois aventures que nous avons vu qui s'enchevêtrent d'une manière si étroite, s'achèvent au même moment. Il se peut que Sainte-Beuve désespéré ait voulu faire peau neuve, fuir tout ce qui lui rappelait, avec bruit parfois, la Place Royale : il se peut que les maladresses de l'officieux et étourdi Guttinguer aient fini par le lasser, la dernière, plus que les autres : ce projet de rencontre à Saint-Germain, la dînette sous les charmillles, la statue du Commandeur. Peut-être aussi lui reprochait-il d'avoir si mal rempli sa mission d'ambassadeur auprès d'Adèle. Quoi qu'il en soit, la vilaine et piteuse

(1) *Portraits contemporains*, III, p. 421.

histoire aura eu, grâce à Guttinguer, sa petite part de grotesque. A tout drame romantique ne faut-il pas un bouffon?

Il est cela, je l'ai assez dit ; mais il n'est pas que cela. Et comme chrétien, et comme romantique, éternellement jeune, il a des parties charmantes. Puisque les cartons de Chantilly nous abandonnent, furetons une dernière fois dans ceux que nous ouvre l'amitié de M. Barthou. Le 9 décembre 1837, Guttinguer écrit à Mme Hugo, lui envoyant un sonnet :

Je relisais dernièrement celui de Fouinet : à *Deux heureux* (Victor et Adèle), et il m'a fait pleurer, je vous assure.

Je couve mon fils et c'est ma chère occupation. Ne me levant que pour manger et prier. Et je prie aussi pour que nous gardions nos amis et nos amitiés.

Ad servandos amicos... quelque prière de ce genre devrait bien se trouver dans nos Livres d'Heures.

Figurez-vous que je crois avoir perdu Sainte-Beuve ! Il est parti sans que je sache rien, sans venir, sans venir jamais !... Ne m'a point envoyé son livre ! Ce que j'ai fait, je l'ignore ; je ne cessais de lui envoyer les miens (1).

Est-ce d'avoir loué le roi, ou admiré Victor ? Mais lui l'admire aussi, et je le sais, et nous l'avons souvent dit : c'est le plus grand de nos poètes. J'ai lu *Hernani*

(1) Ce qui ne prouve pas du tout qu'il n'ait rien fait.

tout entier, ces jours-ci, à Mme la marquise de Blé-raucourt et à son intérieur. Je les ai enchantés. C'étaient des moqueurs pourtant ! des loges rieuses, vous savez. J'ai fait le professeur. Nous avons lu aussi des *Odes*. Je vous aime tant, moi, je voudrais vous voir compris, aimés comme je vous aime et comme je vous sens. Vous êtes mon amour d'amitié.

Voilà ce qui le rendait souvent délicieux. Mais il a plusieurs visages, passant d'une gaieté folle à une dépression presque morbide ; des effusions les plus dévotes à de courts accès d'anticléricalisme ; féroce dans ses rancunes, et toujours changeant.

A madame Victor Hugo, 2 mai 1838. — Avez-vous su toutes les *maladresses*, comme on dit ici, de votre curé de Fourqueux ? Ah ! les prêtres !

et il signe : « Votre ami de 1820. »

30 août 1839. — Je suis triste ici (Saint-Germain) de l'idée d'en partir bientôt ; je suis fatigué de chercher un jardin dans Paris,

il le trouvera, rue de Courcelles,

et de voir qu'il faut être plus riche que je ne suis pour l'avoir. Cela m'a changé le caractère.

Changé n'est pas le mot juste. Ses gendres le savent bien :

12 juin 1839. — Je bisque à mort et comme un vieux rageur. On ferait plaisir à trop de monde si on

mourait. Comme cela aide à vivre et que cette pensée est bienfaisante ! Moi, ayant des gendres, je ne me consolerais pas de mourir si jeune, car jeune je le suis..., demandez : je me plais aux pierrots de Saint-Germain, je fais des vers, j'écris des nouvelles et de petits romans...

Pour qu'on n'attache pas plus d'importance qu'il ne convient à ces épaisses boutades, qui ne voulaient que distraire et amuser un instant Mme Hugo, il me plaît d'ajouter ici quelques lignes de l'*Arthur* de 1834, non conservées dans l'*Arthur* de 1836. Il va donner de larges extraits du chapitre de saint Jean Climaque : *De la douceur victorieuse de la colère*, et, en guise de prélude, il écrit ceci :

Je demande un surcroît d'attention pour ce qui va être dit de la douceur. Il serait bien utile à notre bonheur d'ici-bas de lire chaque matin cet admirable et tendre discours. A la fin de la journée, cette lecture nous couvrirait tous de confusion. Pour moi, chaque fois que je l'ai faite, le soir ou le matin, j'ai rougi, j'ai pleuré, j'ai prié ; car mon naturel violent, irritable, m'emporte au milieu des soins de la vie, comme le vent de la mer soulève les feuilles de la grève. Permits, ô mon Dieu, que ces adorables conseils que tu m'envoies ne soient pas perdus pour ta faible créature, et qu'elle s'y repose, s'y arrête, ou s'y accuse en pleurant de ne savoir les suivre ou les pratiquer, quand le démon de la colère, de l'impatience, introduit dans mon âme, la surprend et la pousse aux emportements qu'elle déplore. Paroles pleines de grâce, de bonté, de noblesse,

de génie, formez comme un rempart autour de mon triste cœur (1).

L'humilité lui était facile, comme naturelle, et quoi de plus foncièrement chrétien que l'humilité?

(1) *Arthur ou Religion et solitude*, 1834, p. 223, 224.

XVII

Bien qu'elle soit à peine de mon sujet, je dois critiquer en quelques mots la seule des légendes de Guttinguer qui voltige encore dans la mémoire des lettrés, après avoir été dextrement couvée par Sainte-Beuve lui-même. Vraie et fausse tout ensemble, comme elles le sont pour la plupart, très curieuse, d'ailleurs, à discuter, et même amusante. Cette légende ne me gêne aucunement, puisqu'elle prend Guttinguer à l'heure même où je lui fais mes adieux, c'est-à-dire après la publication d'*Arthur*, mon principal propos, dans les pages qu'on vient de lire, ayant été de montrer que ce livre est moins un roman qu'une histoire, une belle histoire de religion. Ainsi l'ont compris, admiré, aimé avant moi deux juges, qui sont infaillibles, quand ils se trouvent d'accord, Sainte-Beuve et Vinet. Le Guttinguer d'après 1836 aurait-il eu autant de maîtresses que celui d'avant 1829 ; devrions-nous lui reprocher, pendant cette seconde carrière sentimentale, les ridicules ou vices particuliers qui déshonorent parfois les surlendemains de conversion,

cela ne modifierait en rien le jugement que nous avons porté sur cette conversion elle-même, assez chétive en vérité — à petit mercier petit panier — mais sincère, sérieuse, émouvante, édifiante.

« Alors même qu'il est amoureux, écrit Léon Séché, il faut que Guttinguer sermonne et moralise, comme un protestant qu'il est. C'est là sa note (1). » C'est là sa légende, comme si tous les vieux amoureux qui moralisent, chez Molière, par exemple, étaient protestants ; comme si le Guttinguer d'après 1836 était protestant. A ce détail près, Séché ne fait ici que répéter Sainte-Beuve, le Sainte-Beuve des fameux repentirs, celui qui s'est évertué si souvent, et quelquefois si joliment, à camoufler son propre passé, à se renier lui-même.

On sait que nous avons de lui deux *Port-Royal*, l'un candide et tout près d'être croyant, l'autre narquois et sceptique, et que l'étude comparée de ces deux merveilles est, pour l'esprit, je ne dis pas pour le cœur, une joie sans mélange. Nous avons aussi de lui deux Guttinguer : le grand article de 1836, et les post-scriptum parthiques, si j'ose dire, qui l'accompagnent dans les dernières éditions des *Portraits contemporains*. Voici le plus récent de ces post-scriptum, le plus agressif de ces repentirs.

« Le côté le plus curieux et le plus original d'Ulric

(1) *La Jeunesse dorée*, p. 236.

Guttinguer, si l'on creusait un peu à fond, serait assurément sa relation avec Alfred de Musset. » Ceci, disons-le courageusement, et sans plus tarder, est une des rares étourderies de Sainte-Beuve. Pour une fois il n'est maître ni de sa plume, ni de son esprit. Ce qu'il se propose, et avec un plaisir évident, de nous raconter, est certainement fort « curieux ». Rien de plus. Mais affirmer que cette anecdote va nous révéler ce qu'il y a de plus « original » dans l'œuvre et dans la vie de Guttinguer, c'est vraiment trop puéril. Ici, d'ailleurs, quel besoin de « creuser à fond » ? L'anecdote n'a pas de dessous. Elle parle assez d'elle-même ; le peu qu'elle renferme, elle le livre du coup au lecteur le moins pénétrant.

(Cette relation) « n'en était pas restée longtemps au ton du début, quand Alfred de Musset lui parlait comme un jouvenceau à un Byron. (Eh ! Sainte-Beuve lui aussi, parlait à Guttinguer sur ce même ton...) Les choses se passèrent bientôt avec plus de laisser-aller. Ulric, tout faible et fragile qu'il était, se prenait aisément à avertir, et, qui plus est, à prêcher, dans leurs fougueux entraînements, ses jeunes amis, Musset et son inséparable Tattet ; il leur parlait en censeur onctueux et indulgent (eh ! n'était-ce pas ainsi qu'il parlait à Sainte-Beuve lui-même ?), mais sans se garder assez du ton dévot, et comme quelqu'un qui sort

de s'entretenir avec les Pères du désert. On peut juger des hauts cris et des rires qu'il provoquait à de certaines heures. J'ai sous les yeux une querelle en vers (1) »... Un poème, tout à fait infâme, d'Alfred de Musset, que Sainte-Beuve avait, depuis longtemps, dans ses papiers — où, du reste, il se trouve encore — qu'il ne pouvait pas transcrire, mais dont il s'était promis de faire état quelque jour. Ce petit jeu est bien dans sa manière, pudibonde et provocante à la fois. Ces blasphèmes d'un poète ivre le blessent, et tout ensemble, lui causent une je ne sais quelle demi-joie. Du Christ, il ne parlera jamais lui-même qu'avec des égards infinis, mais il ne lui déplait pas que l'on sache que d'autres, parmi ses contemporains les plus illustres, en ont parlé avec sans- façon. Pour démêler ces nuances, il me faudrait son génie. Quoi qu'il en soit, je suis presque sûr qu'une de ses pensées d'arrière-fond, en ajoutant cette note, a été d'amener la rapide, mais claire allusion aux blasphèmes de Musset. Ajoutez, ce qui va sans dire, qu'il a aussi pour but de rétracter sous main le grand article de 1836, et d'insinuer qu'on ne doit pas prendre trop au sérieux la conversion de Guttinguer. C'est exactement, bien qu'en tout petit, le travail que nous admirons dans son *Port-Royal* remanié.

(1) *Portraits contemporains*, t. III, pp. 421, 422.

Quant aux scènes bouffonnes qu'il évoque, si l'on m'a fait l'amitié de me lire jusqu'ici, on pense bien que je ne les mets pas en question. Je puis même dire que j'y étais — comme Sainte-Beuve, qui n'y était pas — tant elles sont faciles à imaginer, et, en quelque sorte, nécessaires. Guttinguer, Musset, Tattet, nous les connaissons tous les trois, les deux fous et le presque sage. *A priori*, nous savons que, même avant le champagne, ils le feront, si l'on peut dire, monter à l'échelle, répondant avec un cynisme plus que voltairien à ses timides essais de sermon (1). Quoi qu'il en soit, ils ne sont fous qu'à leurs heures, et ni Musset ni Tattet n'eussent pardonné à Sainte-Beuve de révéler avec tant de fracas ces détails insignifiants.

(1) De nouvelles prouesses galantes, ou de nouveaux essais de prouesses, rendaient-ils encore plus comiques les exhortations de Guttinguer, nous n'en savons rien, mais je croirais volontiers que, pour l'ordinaire, tout se passait en velléités, en romances et en soupirs éternels. En tous cas, voici quelques vers de lui qui nous aident à situer comme on dit, dans le temps, sinon dans l'espace, les scènes évoquées par Sainte-Beuve. Le poème a pour titre : *Matin et soir*.

Il est vrai que le soir à présent m'inquiète,
Que je ne sais plus vivre à ses fausses lueurs,
Depuis que le vrai jour et ses fraîches splendeurs
Sont venus d'un rayon éclairer ma retraite.

Le monde encor pourtant m'attire dans sa fête
Mais je ne veux de lui que ses matins causeurs...

Il faisait la part du feu. (*Les Deux Ages du poète*, p. 96.)

Léon Séché a publié de nombreuses lettres de Tattet : elles sont fort jolies, et il suffit de les parcourir pour entrevoir, pour aimer ce délicieux bonhomme qu'était Guttinguer, même converti, même sermonneur. « Il y a longtemps que je n'ai reçu une de ces bonnes lettres qui me donnent de la joie tout un jour... Cette adorable humeur que vous avez dans vos bons jours (1), » lui écrit-il, et, une autre fois : « Il n'est question que de vous, de votre esprit, de vos chansons, de cette amabilité et de cette grâce qui n'appartient qu'à vous (2). » En 1842, au moment d'une nouvelle escapade : « Si vous voyez ma mère, je vous prie de prendre chaleureusement mon parti, et de me défendre comme un autre vous-même. Préparez-lui une de ces tartines que vous faites si bien. Je me passe à merveille de Paris, de ses joies, de ma famille et de mes ennemis, mais je ne me passe pas aussi facilement de vous, mon très cher... Vos lettres me réjouissent le cœur. Quand je souffre, elles me consolent, et quand je suis heureux, elles doublent mon bonheur... Il y a des choses qui m'ont épouventé dans votre lettre (le sermon)... Heureusement qu'il y a une couronne de fleurs sous votre bonnet de philosophe. »

En 1839, Ulric avait dû se plaindre de Sainte-

(1) *La Jeunesse dorée*, p. 139.

(2) *Ibid.*, p. 149.

Beuve, à Tattet, comme à tout le monde. « Ce que vous dites de ces gaillards-là... leur outrecuidance est intolérable, et il faut laisser vivre tous ces cyniques dans leurs tonneaux (1). » Il le taquine parfois : « Comment trouvez-vous cette phrase de Lalande : « Où vous voyez Dieu, je ne vois que la nature et le mouvement (2). » Parfois aussi, il le console, lui annonce un commencement de conversion : « Soyez heureux, ami, la brouille est bien complète, et je ne reverrai plus Jenny. J'ai donné la clef des champs à ce gros oiseau (3). » J'avoue bien que le P. de Ravignan devait recevoir des promesses plus satisfaisantes, mais nous ne songeons aucunement à élever si haut le bon Guttinguer, un brave homme de poète, qui a le cœur en écharpe, et qui tâche, vaille que vaille, de ne pas trop oublier ses résolutions du Chalet.

Écoutons un autre témoin, le propre frère d'Adèle : « Tout s'adoucit avec le temps, écrit Paul Foucher. On a connu ensuite, de même que Jules Lefebvre, Ulric Guttinguer calme, patriarcal, entouré d'estimes presque envieuses, protégé contre des souvenirs cruels par les affections d'un dernier

(1) *La Jeunesse dorée*, p. 132. Antoine de Latour écrivait à Guttinguer, en janvier 1837 : « Ne dites donc pas que vous avez perdu Sainte-Beuve. Il est à vous comme toujours. » *Ibid.*, p. 345.

(2) *Ibid.*, p. 133.

(3) *Ibid.*, p. 111.

foyer, d'une famille de la Saint-Martin. Il aimait encore à réunir les poètes à sa table, dont sa cordialité intelligente était le luxe le mieux apprécié. Ce fut à un déjeuner chez lui que je retrouvai Alfred de Musset. Nous nous étions perdus de vue depuis longtemps. Vers la fin du repas, Alfred me dit : « Fumes-tu? — Jamais. — Tu es bien heureux, ...voilà une heure que je souffre de ne pouvoir sortir. — C'est bien aimable pour nous toutes, lui dit Mme V. Hugo, qui l'avait entendu (1). »

C'est à la fin d'une de ces réunions, où revivait pour une heure le cénacle d'antan, que Guttinguer lut ce joli toast dont j'ai déjà cité quelques vers :

J'ai vu Trilby dans sa jeunesse,
Plus diable que ceux qu'il faisait,
Et je le vois dans sa vieillesse,
Plus ange que ceux qu'il créait.
J'ai vu naître le Han d'Islande...

L'enfant de ce siècle sublime,
A moi venait se confesser ;
Sur le sentimental abîme,
J'ai pu l'entendre et l'embrasser.
J'ai, littérateur volontaire,
Entre l'Émile et l'Antony
Chargé sur M. de Voltaire ;
J'ai combattu pour Hernani.

(1) Paul FOUCHER, *les Coulisses du passé*, pp. 379, 380.

A la littérature neuve

Je me suis voué corps et cœur ;
 J'ai pris dans mes bras Sainte-Beuve,
 Comme le grand consolateur.
 Amoureux comme l'Allemagne,
 Je mourais au temps de Werther ;
 Quand j'ai lu les *Contes d'Espagne*,
 Semblable au bouchon de champagne,
 Comme lui, je sautais en l'air.

Dans mes jours devenus plus graves
 Viennent des vers plus sérieux,
 Et je me trouve tout heureux
 De vieillir avec les Burgraves.

Faisceau de poètes amis
 Vous êtes ma seule couronne ;
 Il me semble que je rayonne
 Aussi, quand je vous réunis.
 Vos vers, qui charment ma mémoire,
 Font mon auréole de gloire,
 Mon culte, ma félicité ;
 Quand sur ces airs j'ai bien chanté,
 Heureux comme d'une victoire,
 Sur leur aile aux cieux emporté
 Je vais commodément à la postérité (1).

(1) *Les Deux Ages*, pp. 185-187.

XVIII

Après une lacune de près de vingt ans, quelques lettres nous restent de Guttinguer à Sainte-Beuve, assez insignifiantes d'ailleurs, sinon pitoyables. Ce ne sont que de courts billets — une recommandation, un service à rendre ou à demander, mais qui s'achèvent toujours en gémissements. A le juger par ces fragments, on aurait l'impression que Guttinguer ne sait pas vieillir, frivole et morose tout ensemble. Pourquoi n'est-il pas mort au lendemain d'*Arthur*, et près des Rouges Fontaines? Mais l'ancienne tendresse a survécu entre ces deux vieillards, qui ne se rencontrent que fort rarement.

25 février 1857. — Je vous attends toujours dans ma retraite de la rue de Courcelles, n° 30. J'achève d'y vivre avec assez de mélancolie, mon pauvre cher ami, plein du passé, de ses regrets, de ses remords, du souvenir du *mal commis*. Je ne peux m'empêcher d'écrire, de faire des vers, d'aimer.

Toujours croyant et, semble-t-il, pratiquant, mais sans allégresse. Ce qui dominerait chez lui, ce serait une peur grandissante de l'enfer. Sainte-Beuve l'a

244 ROMAN ET HISTOIRE D'UNE CONVERSION
cru, du moins. Avec cela le retour périodique de ses
anciens doutes.

9 mars 1857. (Sainte-Beuve vient de lui envoyer un
article sur Lamartine.)

J'ai reçu le feuilleton sur *Job*. J'ai été heureux d'y
retrouver une impression que j'avais eue, et que vous
avez rendue avec cette effusion d'autrefois. Il m'a
semblé, en effet, qu'il n'y avait rien de plus élevé ni
de plus éloquent que ce qu'a dit Lamartine, dans la
première partie de l'examen de *Job*. Ce sont les plaintes
de l'homme à la Providence, comme dans les premières
Méditations; les objections, quoi qu'il en soit, me
paraissent plus fortes que la réponse. Mais il a retrouvé
toute sa puissance dans l'exposé du redoutable problème,
et dans la manière de jeter l'énigme à la face du ciel.

14 mars 1857. — Nous nous touchons par beaucoup
de points essentiels... Hélas ! comme vous, je pense bien
que les objections de Lamartine écrasent d'avance la
réponse, et l'écrasent encore plus après.

Il faut écrire ailleurs,

Il doit vouloir dire, sur d'autres sujets, moins
accablants,

et comme vous faites, comme nous faisons. Les dis-
tractions de la plume sont plus puissantes que je ne
croyais.

On aime à voir qu'il reste également fidèle au
souvenir d'Alfred de Musset :

22 juin 1858. — La dernière, la plus tendre, la plus
fidèle amitié de notre pauvre Alfred de Musset, me

demande une lettre pour vous. Elle vous dira le sujet, qui me semble facile, et c'est une occasion de rappeler à votre souvenir, votre vieil ami qui vous espère toujours, 38, rue de Courcelles.

Vous ne pouvez vous faire une idée des mérites, du sacrifice et du cœur de cette excellente demoiselle. C'est admirable ! elle a fait mentir les beaux vers de notre cher poète, elle le pleurera toujours, et ses larmes sont plus qu'une rosée

Dont un matin la terre est arrosée.

22 novembre 1858. — Vous recevrez un souvenir de moi dans la *Mode nouvelle*. Cela vous servira pour ma nécrologie, car vous parlerez de moi, j'en suis sûr.

Je ne vais pas mal pourtant sur mes soixante-treize ans, et pense toujours à vous et à notre passé.

Vous êtes venu ; je n'y étais pas...

Au coin de la lettre, en face de la signature, il a ajouté :

Arthur est bien loin.

Où va ce regret ? A l'amant de Rosalie, ou au converti fervent ? Aux deux peut-être, et à toute sa jeunesse.

27 octobre 1861. — Le secrétaire ou collaborateur d'Asselineau (Crépet, qui préparait son *Anthologie*) est venu hier m'apporter l'article de son *Dictionnaire* (!) qui me concerne... M. Crépet m'a dit que vous demandiez à mon souvenir les vers remarquables, oubliés ou peu connus qui y sont restés. Hélas ! la mémoire m'abandonne.

Il indique pourtant le sonnet d'Arvers.

16 mai 1862. — Quelle bonne et charmante lettre. Elle me rajeunit de trente ans ! Oui, je suis incurable et j'aime, j'adore encore ce que j'ai aimé et adoré : la femme, le poète, l'amour ; n'ayant rien trouvé de mieux ni de pire. Vous aussi, au fond, vous êtes ainsi, mais la *carrière* vous a été nécessaire ; vous ne pouviez pas rester faignant (*sic*) comme moi. Sans cela, vous seriez encore Joseph Delorme et le consolateur, le consolé.

Oui, je me souviens bien de notre frère Th. Pavie ; cette figure douce, charmante, bonne, passe devant mes yeux chaque fois que je vois son nom et que je rêve au passé.

Il était plus fougueusement conservateur que jamais, et, comme le tact ne lui est pas venu avec les années, il demande à Sainte-Beuve d'écrire contre *les Misérables*.

24 juillet 1862. — Je déteste tous les hommes, excepté deux ou trois, où je vous compte, vous, si fidèle au souvenir... Tout remue encore dans mon cœur, grâce à vos paroles. Que Dieu vous bénisse, comme je fais en vous tendant la main (1) !

(1) Je n'ai pas transcrit ces lignes énigmatiques au début de cette lettre : « Je suis heureux de penser comme vous sur ce prodigue qui n'était pas généreux, sur ce chrétien faux qui n'aimait que ce qui était cher, et d'adorer ce qui est bon marché ». De qui Sainte-Beuve avait-il bien pu parler dans la lettre à laquelle répond celle-ci ?

A quelques mois de là, une grande nouvelle : la résurrection imminente d'*Arthur*.

24 novembre 1862. — Ce que M. Asselineau a dit de mon *Arthur* (dans la notice Guttinguer du recueil Crépet) me fait penser à ce roman, si bien venu de vous !

Croiriez-vous que je n'en ai pas un exemplaire, pas un seul ! Et j'en voudrais une nouvelle édition, comment faire ? Vous l'avez sans doute, vous, homme d'ordre et de bibliothèque, vous qui lui avez trouvé un premier libraire, lui en trouveriez-vous un second ? M'aimez-vous encore assez pour y penser, pour en parler ? Je l'espère, je le crois... Je lance ce mot à l'amitié de 1830.

Imaginez un Chateaubriand septuagénaire, à qui l'on rappellerait soudain qu'il a écrit jadis un livre magnifique, *le Génie du christianisme*, et qui, ne trouvant d'exemplaire de ce livre, ni dans sa propre bibliothèque, ni chez les libraires, travaillerait fiévreusement à en donner une nouvelle édition. Et songez que ni le *Génie* ni *Arthur* ne ressemblent au commun des livres, ils ne sont pas que littérature. Actes de propagande religieuse l'un et l'autre, le premier est le témoignage d'un converti ; le second, le récit d'une conversion. De telles œuvres obligent, comme noblesse. Elles mettent ceux qui les publient ou les rééditent dans la nécessité de faire, non pas tant aux yeux du public qu'à leurs propres yeux, une certaine figure qui ne démente pas trop

ce qu'ils ont écrit. Là-dessus, réalisez le curieux travail qui se poursuit dans le subconscient de ce vieillard léger, inquiet, vaniteux parfois, impulsif toujours, mais très honnête homme. En 1836, au moment du bon à tirer, on se rappelle qu'*Arthur* l'embarrassait, lui pesait déjà. Non qu'il craignît de brûler ses vaisseaux. Il a donné le livre à tous ses intimes, et *Arthur*, du reste, serait resté anonyme, sans une manœuvre de Renduel, moins sensible aux scrupules de Guttinguer qu'aux chances du lancement. Mais il éprouvait une vraie honte à se contempler dans un miroir qui ne lui renvoyait plus sa véritable image, qui le montrait plus édifiant qu'il ne pensait l'être. Nous avons vu comment il se rassurait, le joli mot si juste, si touchant qu'il écrivait à Mme Mennessier-Nodier.

Puis la vie avait recommencé. *To morrow, and to morrow, and to morrow*, comme dit Shakespeare. Pas n'est besoin d'avoir roulé dans l'abîme, il suffit d'avoir regagné l'ornière commune pour trouver amèrement ironiques les pages imprudentes où l'on a fixé les enthousiasmes, les résolutions des heures héroïques. Assez tourmenté par le souvenir « du mal commis », Guttinguer aura donné de moins en moins d'attention au bien qu'il s'était promis de faire, à l'*Arthur* idéal qu'il avait dessiné avec tant de candide allégresse. Peu à peu il aura oublié son livre. « *Arthur* est bien loin, »

écrivait-il en 1858. Il ne le possédait même plus.

Or voici qu'après un quart de siècle, ce fureteur d'Asselineau venait de déterrer ce livre mort-né, de le célébrer comme une façon de chef-d'œuvre. Et Guttinguer est tout à la joie de cette surprise. Vite, qu'on lui prête un exemplaire du livre perdu, qu'on l'aide à trouver un éditeur. Eh quoi ! lui qui hésitait en 1836, il trouve aujourd'hui (1862) tout simple, tout désirable que le livre reparaisse. Des anciens scrupules, plus un mot. Comment expliquer ce changement ? Ah ! que mes frères écrivains n'y cherchent pas tant de mystère ; qu'ils n'ai lent surtout pas s'imaginer qu'un nouveau miracle a rendu au vieux Guttinguer l'exaltation religieuse, ardente et sobre tout à la fois, qui lui dictait jadis tant de belles pages. A cette heure vraiment, ce livre qui lui ressemble si peu, n'est presque plus que littérature. Il le sait bien, du reste, car il s'est toujours jugé sans pitié, et j'imagine aisément la préface douloureuse qu'il aurait écrite pour cette nouvelle édition : voilà ce que j'aurais voulu être ; faites ce que je vous dis de faire, ne faites pas comme j'ai fait. Quoi qu'il en soit, je le répète, il est honnête homme. S'il avait abjuré sa conversion, s'il n'était pas resté, au moins de désir, semblable à l'Arthur de 1836, il aurait repoussé avec horreur l'idée de cette seconde édition, que, d'ailleurs, il n'eut pas le temps de donner.

Ses deux dernières lettres sont navrantes :

3 mai 1864. — Hélas ! cher ami, ce n'est pas moi qui me voile ce printemps ! mais les souffrances du corps qui font de moi un damné... déjà !

Je peux à peine tenir une plume... à peine vous lire, et je crie *miserere* jour et nuit. Cela est horrible, et je me trouve trop puni... Pas d'espoir. Merci encore, merci toujours et à vous mon dernier mot.

ULRIC.

Voilà sept mois que je n'ai mis pied dehors. Paralyse presque complète, et les arbres de ma forêt fleurissent, que je ne verrai plus.

Sa forêt de Saint-Gatien, ses arbres du Chalet, qui ont tant aidé à sa conversion ! De quel amour profond il les a aimés ! Avec eux, et jusqu'au bout, les poètes, et, entre tous peut-être, le poète des *Consolations* et de *Volupté* :

16 octobre 1864. — Je vis au jour le jour... dans les supplices et les tortures, jour et nuit.

Au milieu de tout cela, j'écris quelques lignes, je lis, je me récite les *Larmes de Racine*, je verse l'urne. Mais il n'en sort plus rien. J'ai tout donné à la sœur Rosalie de Picpus... Vous en souvient-il ?

C'est la dernière lettre de notre dossier. Pourquoi « Sœur Rosalie » ? Peut-être l'appelait-il ainsi en

souvenir des quelques mois qu'elle avait passés, quarante ans plus tôt, dans un couvent de la rue Picpus. Mais il n'est pas vrai qu'il ait donné toute sa poésie à cette femme. Ce petit livre l'a, je crois, montré.

« Ulric Guttinguer, conclut Sainte-Beuve, est mort à Paris, le 21 septembre 1866. Il avait plus de quatre-vingts ans. Ses dernières années se sont passées dans les mêmes sentiments, dans les mêmes regrets et les mêmes fluctuations morales qu'il avait éprouvées de tout temps ; seulement les craintes ou les regrets, ou même les remords chrétiens surnageaient de plus en plus... Il m'a légué en mourant un dernier cahier. Il y épanchait en paroles brisées et sans suite, ses tristesses, ses défaillances, ses mélanges perpétuels et ses amalgames de religion, d'amour et de poésie, ses citations et réminiscences de Hugo, de de Vigny et d'autres encore ; la femme, la *Dalila*, y reparaisait jusqu'à la fin. En un mot, l'aimable, le faible, le volage, le tendre Ulric vieilli, *Arthur* octogénaire, est mort ce qu'il avait toujours été. » Sans doute, mais après avoir écrit et vécu, mais sans avoir jamais renié le roman d'*Arthur*... *Credidi, propter quod locutus sum... Cor contritum et humiliatum, Deus non despicias*. Fasse

(1) *Portraits contemporains*, t. III, p. 421.

le ciel que notre amitié ne s'égare pas tout à fait, lorsqu'elle tâche d'épeler ces divines syllabes sur la tombe où repose un autre faible, un autre volage et tendre, l'auteur des *Consolations* et de *Volupté* !

APPENDICE

§ 1. LE LIVRE D'AMOUR DE GUTTINGUER

Il existe, quelque part sans doute, mais introuvable. Laissons parler Sainte-Beuve : « C'était dans la poésie comme un talent de femme, le talent ne survivant jamais à l'émotion, le début toujours vrai et parfois puissant, des traits faciles, et bientôt la fatigue, et le vers libre pour se soulager, et pas de conclusion. Plus d'une de ces élégies peut se rapprocher de celles de Mme Desbordes-Valmore. *Ceci est surtout vrai d'un mince recueil imprimé (sans nom d'auteur, chez Fournier, en 1829), mais inédit, distribué et non vendu, sans titre, in-8°, sur grand papier, vrai idéal d'impression comme en doit souhaiter pour ses Arcana cordis tout poète amoureux, délicat et dédaigneux.* Le nôtre y avait réuni un certain nombre d'élégies qui composaient l'histoire d'une passion, alors encore brûlante ;

il y en a de belles et d'admirables surtout au début, comme un cri » (1).

En attendant qu'un chercheur plus diligent que moi le retrouve, on peut, je crois, reconstituer au moins le plus précieux de ce « mince recueil ». Sainte-Beuve en cite une pièce entière : *les Étoiles* et deux fragments : « Ils ont dit, l'amour passe... » (2), et,

Oh ! pourquoi dans tes yeux cette douleur rêveuse,
Ce trouble en tes discours ?
Tu m'aimes, je t'adore, et tu n'es pas heureuse !
Qu'ai-je fait de tes jours ?

Nous passons dans le monde étrangers à sa joie,
L'un vers l'autre attirés ;
De crainte, d'espérance incessamment la proie
Unis... et séparés (3).

Quelques autres pièces ont dû être également recueillies par Guttinguer dans *les Deux Ages du poète*. Ou je me trompe fort, ou celle qui a pour titre : *la Mer* faisait partie du recueil anonyme. Après le commentaire que nous en donnent et le roman d'*Arthur* et les lettres de Guttinguer à Sainte-Beuve, elle pa-

(1) *Portraits contemporains*, III, p. 402. C'est évidemment, me semble-t-il, le *recueil* dont Guttinguer parle à Sainte-Beuve, dans sa lettre du 3 juillet 1829, citée plus haut (cf. p. 64) : « Il faut que j'imprime ce recueil, que je trouve un moyen encore de faire arriver cela », à Rosalie.

(2) *Les Deux Ages du poète*, p. 42.

(3) *Ibid.*, p. 43.

raîtra, je crois, encore plus vraie et même plus belle. En voici la seconde moitié :

LA MER

O déplorable destinée !
 Mon âme serait condamnée
 A s'éteindre dans la langueur !
 Je perdrais ma vie et mon cœur
 A soupirer auprès d'une maîtresse ;

C'est ici le début qui est faible ; mais ne perdons pas tout espoir.

Renversez le pouvoir de cette enchanteresse,
 Opulente nature, admirables tableaux,
 Immensité des cieux, immensité des flots ;
 Entretenez mes sens d'une extase sublime,
 Soulevez-moi du fond de ce terrestre abîme ;
 Faites-moi des jours purs, calmes, majestueux,
 Apaisez de mes sens les flots tumultueux,
 Ne laissez plus ainsi mon âme tourmentée...
 Je vois encor les plis de sa robe agitée.

Quand elle venait le rejoindre aux Rouges-Fontaines.

Sous son voile flottant je cherche encor ses yeux.

D'une marche précipitée,
 Elle descendait vers ces lieux.
 J'accusais sa course trop lente ;

Et, l'âme incertaine et tremblante,

A travers les rochers et les buissons épars,
 A tous ses mouvements j'attachais mes regards !...

O malheureux ! que je suis faible encore !
 C'est en vain que je vous implore,
 Raison, sagesse, austères Dieux,
 Avec vous, un instant, je monte vers les cieux :
 Une image toujours trop chère
 M'atteint d'un vol audacieux,
 Voltige sur ma tête et fascinant mes yeux,
 Me renverse à ses pieds et m'attache à la terre !...

Traduits vaille que vaille, ce sont les mouvements mêmes de l'âme. Après la vision pacifiante : « Immensité des cieux... Apaisez de mes sens »..., la brusque vague de passion qui recouvre tout...

Je vois encor les plis de sa robe agitée,
 n'est-elle pas d'un véritable poète?

Avant cette pièce devaient figurer, dans le recueil, les malédictions que nous avons citées plus haut, et qui se trouvent également dans *les Deux Ages du poète* (1). Nous pouvons, de même, restituer au Livre d'amour la plupart des poèmes qui figurent dans les soixante premières pages des *Deux Ages*, sous le titre commun : *Premier âge*. A savoir : *Un aveu*; *Un jour, un jour entier*; *le Reproche*; *l'Absence*; *Que la nuit était belle*; *l'Éloignement*; *J'ai fui ce ciel riant*; *le Voyage*; *Bénédiction*; *Le dernier jour d'automne*; *Souvenir*; *Quand*

(1) Cf. plus haut, p. 54, sq.

le temps brise ou change nos liens ; *le Bal* ; Tu veux que je cesse ma plainte ; Ah ! je voudrais mourir ; *L'Arbre mort* ; Quand je vois un ciel bleu ; *Prière* (1).

Nous tenons mieux encore, et plus rare, l'*envoi* par où se terminait, je crois, ce *livre d'amour*, et que Guttinguer a publié un an plus tard (1830), dans les *Annales romantiques*. Reconstitution conjecturale, bien entendu, mais qui me paraît très vraisemblable.

Dans les *Annales romantiques*, cet *Envoi à Rosalie A****, signé : Ulric Guttinguer, est immédiatement précédé — avec nos romantiques, il faut s'attendre à tout ! — par huit vers, dédiés à A***, et signés : Mme Rosalie A***. Ces deux poèmes *arthuriens* voisinant ainsi, l'un de Rosalie à Arthur, l'autre d'Arthur à Rosalie, c'est vraiment à n'y rien comprendre, si l'on songe qu'à cette date, il y a quelque dix-huit ou vingt mois que Rosalie a signifié à Arthur le congé dramatique et silencieux que nous savons. Ne faut-il pas voir et dans la publication du recueil anonyme (1829), et dans celle de ces deux pièces une suprême

(1) Peut-être aussi, et même très probablement la pièce xxv : Condamné par le sort. La difficulté vient de ce que cette pièce est datée de 1825, ce qui troublerait la chronologie, d'ailleurs toute conjecturale, que j'ai proposée. Au demeurant, cette pièce répond fort bien aux sentiments exprimés dans la lettre de Rosalie que nous avons citée plus haut, cf. p. 42 et suiv.

tentative de rapprochement? Pour une raison ou pour une autre, il n'avait pas le moyen d'écrire directement à Rosalie. Lui faire parvenir les *Annales romantiques* était plus facile.

A ***

Mon ami, ta présence et le feu de ton âme,
Ce souffle doux, puissant, que tu dis immortel ;
Qui l'est, j'en suis certaine, et cette pure flamme
Qui me vient de tes yeux et qui leur vient du ciel,
Tout, loin de toi, m'agite, et j'en suis accablée !
Quand je me sens ainsi tant aimer, tant souffrir,
Je crois que de mes jours la mesure est comblée,
Que ma vie est trop pleine et que je vais mourir.

Mme Rosalie A***.

Ne vous semble-t-il pas que ces quelques vers rendent le même son que la lettre de Rosalie citée plus haut? (p. 42 et suiv.). Le quatrième vers nous en rappelle un autre, beaucoup plus fameux, d'Alfred de Musset. Réminiscence ou simple coïncidence, je ne sais. En tout cas, ce n'est pas Rosalie qui a copié Musset. Mais ces vers sont-ils bien de Rosalie? Des *Annales romantiques* de 1830, et, selon moi, du recueil de 1829, ils sont venus s'insérer dans les *Deux Ages du poète*, p. 55, sous le titre : *Méditation d'une femme*. Ulric a-t-il prêté, en 1829, ses propres vers à Rosalie, ou bien a-t-il publié sous son nom,

en 1844, des vers qui n'étaient pas de lui? Passons à l'*Envoi*.

A ROSALIE A***

Lis encore ces écrits que tu savais comprendre ;
Le temps a sur ton âme étendu son pouvoir.

Hélas ! celui qui te les fit entendre,
N'as-tu pas quelquefois désiré le revoir?

Ah ! ces chants les plus purs échappés de ma lyre,
Pour arriver à toi les voilà réunis ;
C'est le dernier accord ! le même Dieu m'inspire ;
Mais il m'accable et les chants sont finis.

Hélas ! ils n'auront pas dit toutes nos tendresses,
Le soir nous surprenant sous l'ombre des grands bois
Et dans tes divines caresses,
Le sublime accent de ta voix !...

Non, je ne chante plus ! mon active pensée,
Si puissante autrefois, si prompte à s'animer,
Morte aujourd'hui, par l'amour épuisée,
N'a plus de mots humains qui puissent l'exprimer.

Hélas ! il faut louer le destin qui m'enlève
Ce don si cher qui me valut ton cœur.
Qu'en ferais-je aujourd'hui que va finir le rêve
Que j'avais pris pour le bonheur?

Qu'en ferais-je aujourd'hui que, lente et refroidie
Ton amour va périr à l'aspect des dangers?
Car le vent de l'orage agrandit l'incendie,
Mais il éteint les feux légers.

Pourquoi chanter? Pour dire que je pleure,
 Et qu'insensé, j'ai cru jusqu'à ce jour
 Qu'on obtenait avant l'immortelle demeure.
 Un immortel amour?

Non ; mais je m'en souviens, ton âme était si tendre,
 Sur elle si longtemps si grand fut mon pouvoir,
 Que ces chants quelque jour, si tu peux les entendre,
 Tu m'aimeras encor, tu voudras me revoir.

§ 2. LES DEUX AGES DU POÈTE

En terminant, je me permets de recommander aux curieux ce recueil de 1844, *les Deux Ages du poète*. Ils ne le liront pas sans plaisir, et ils y trouveront plus d'une indication intéressante sur l'histoire des romantiques. Ainsi les deux autres poèmes dédiés à Musset, pp. 87, 181 ; la pièce « à Mme Adèle Hugo », p. 129.

Bien jeune, je la vis, vierge pure et bénie...
 Le temps fuit ! la voilà toujours, toujours plus belle ;

A Victor Hugo, *Pallida mors* (octobre 1843).

Ainsi de nous, ô mon poète !
 Pauvre père crucifié,
 L'Agneau pur a payé ta dette,
 Ce malheur a tout expié.

A Liszt, p. 140 ; à Lamartine, « *Après une lecture de Jocelyn* », p. 147 ; à Victor de Laprade, p. 195 ;

les Funérailles de Charles Nodier, p. 192 ; à Roger de Beauvoir :

De rats au poil blanchi ma province est remplie,
Critiques dédaigneux de tout succès nouveau,
Et bien moins par amour encor que par envie,
Contemplant Aristote, à cheval sur Boileau...

Vive Dieu ! moi, vieillard, j'adore la jeunesse,
Qui tout autour de moi verdit et se redresse ,
Et du pâle Phébus dételle les coursiers,

Me chante tous les airs d'Espagne et d'Italie,
Me rend le beau soleil des amours de ma vie,
Et me sauve du grec et des vieux écoliers.

La « Réponse à Mme Shandy », p. 173, est d'une belle cocasserie, à moitié inconsciente :

N'est-il pas temps de mettre des culottes à cet enfant.

(STERNE.)

Ah ! ne vous hâtez pas, laissez à son enfance,
Avec ses libres jeux, sa robe d'innocence !
De ces vêtements d'homme allez-vous le souiller ?
Le cher enfant peut-il trop tard nous ressembler !
Des culottes ! mon Dieu ! loin de cette pensée,
Mon âme s'endormait, d'illusions bercée,
Et vous me réveillez, hélas ! quand je rêvais
Que le pauvre petit n'en porterait jamais !
Le mot me fait horreur presque autant que la chose
Non, je n'accepterai cette métamorphose,
Que bien tard, et contraint par un sort ennemi.
De tout ce qui les suit n'avez-vous point frémi ?

N'apercevez-vous pas sous cette forme impure
Comme s'évanouit l'innocente nature?...

A ceux qu'intéresserait davantage la vie intérieure et religieuse de Guttinguer, je signalerais quelques poèmes, que, faute de place, je n'ai pu utiliser. D'abord, *les Chrétiens nouveaux* :

Oui, vous avez dit vrai, je suis chrétien, madame !...
Je suis chrétien, assez pour qu'au jour des douleurs,
Les feuillets du saint Livre effacent tous mes pleurs...
Je suis chrétien, peut-être assez pour me haïr.
Mais ne me louez pas, car ma vaine prière
Stérile encor, s'arrête aux marches du Calvaire...
Car mille fois le jour, le front couvert de honte,
J'ai dit : Suis-je chrétien? Non, je ne le suis pas.

La pièce à M. de C..., p. 104 :

Eh ! quoi, vous croyez donc mon bonheur difficile !...
Que je cherche, désire, appelle un bien fragile,
Ou l'amour, ou le monde...
Ah ! que vous vous trompez ! que je me crois soumis !...
Que j'ai d'hymnes en moi...

« *A mon ami, M. Sainte-Beuve. Réponse à la Pensée d'août*, p. 73. Il lui reproche de ne pas appuyer sa morale sur l'Évangile.

Lassé de son travail, le siècle ardent soupire,
Dans le Livre divin recommençant à lire,
Il sent, pour le Sauveur, un saint frémissement...

Enfin et peut-être surtout, la série très révélatrice des vers adressés à Achille du Clésieux, avec les réponses de celui-ci (pp. 154-165).

Du Clésieux, ami de Sainte-Beuve et de Guttinguer — on se rappelle la *Pensée d'août* qui lui est dédiée — appartient, comme Guttinguer, à l'histoire du romantisme catholique, histoire si déplorablement négligée. Antoine de Latour, également très lié avec nos deux héros, mériterait, lui aussi, et plus encore une longue étude. Aussi longtemps qu'on ignorera les romantiques, à quoi bon tant de déclamations sur le romantisme?

Cet ouvrage a été achevé d'imprimer par

Plon-Nourrit et C^{le},

à Paris, le 10 novembre 1925.

036197

PQ2271

G7Z55 Bremond, Henri

Le roman et l'histoire d'une
conversion.

